HISTOIRE

POINT DE VUE

- *WITTELSBACH*
  Une très ancienne lignée
- *ROMANCE*
  Des noces rose bonbon
- *DÉSILLUSION*
  L'amour et la mort
- *CINÉMA*
  Romy face à Sissi
- *DIÉTÉTIQUE*
  Une souveraine « légère »

Il y a 175 ans naissait une légende...

Sissi

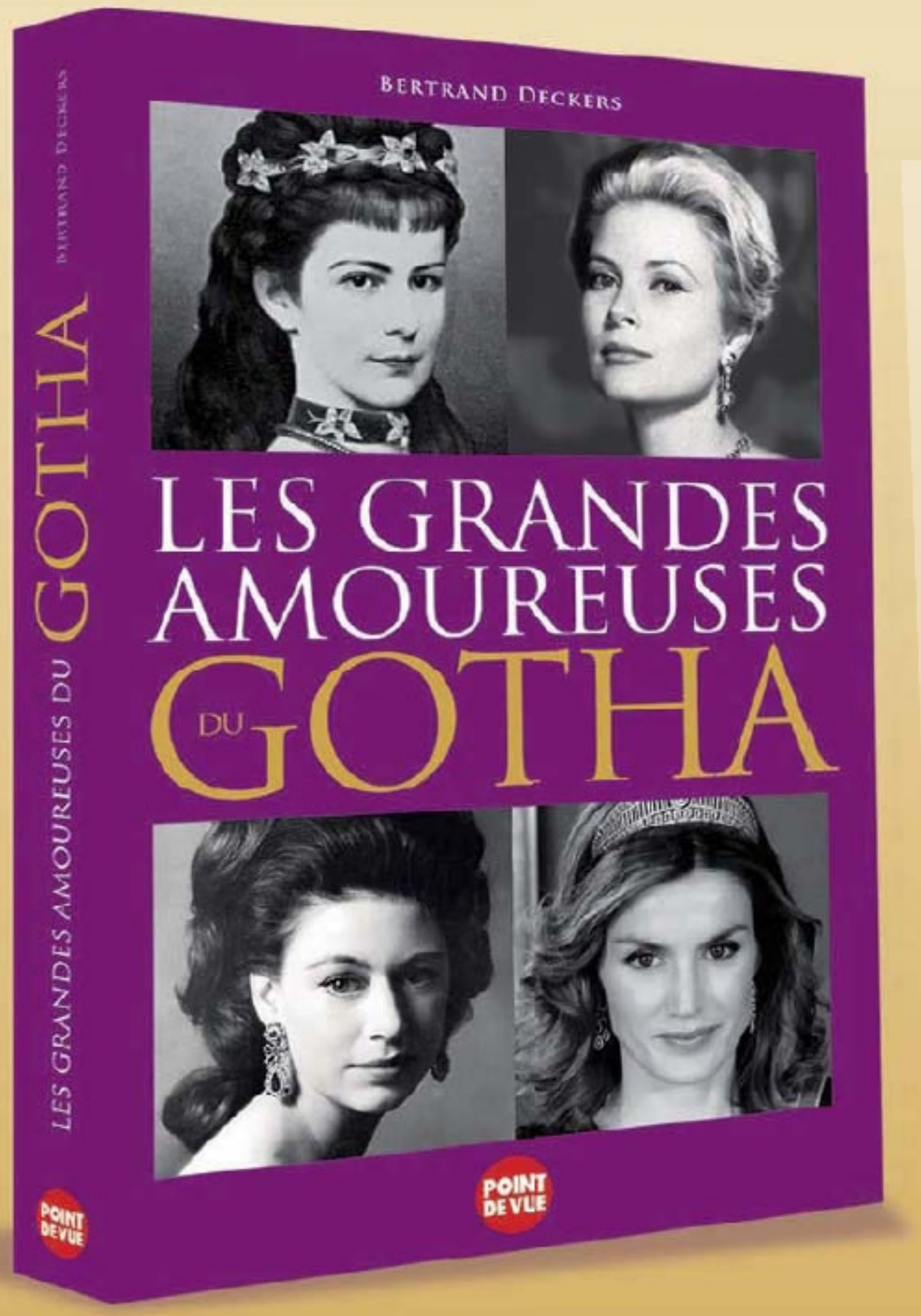
ÉLISABETH D'AUTRICHE

L'impératrice et la femme

POINT DE VUE HISTOIRE N° 14 – DÉCEMBRE 2012 – 5,50 € FRANCE MÉTROPOLITAINE 5,50 € – BELGIQUE/LUXEMBOURG 6 € – SUISSE 9,50 FS – CAN 9,75 $CAN

EXPRESS ROULARTA
L 19324 - 14 - F: 5,50 € - RD

DÉCOUVREZ **LE DESTIN** DE **FEMMES D'EXCEPTION**



Elles s'appellent **Diana, Grace, Letizia, Victoria**… Elles sont filles de prince ou de roi, ambitieuses ou aventurières.

Leur point commun ?
L'amour qui va les vouer à ceindre la couronne ou à l'abandonner.

Sous la plume du journaliste Bertrand Deckers, spécialiste des royautés, découvrez le destin inoubliable de douze grandes amoureuses du Gotha.

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR www.pointdevue.fr/boutique/gotha

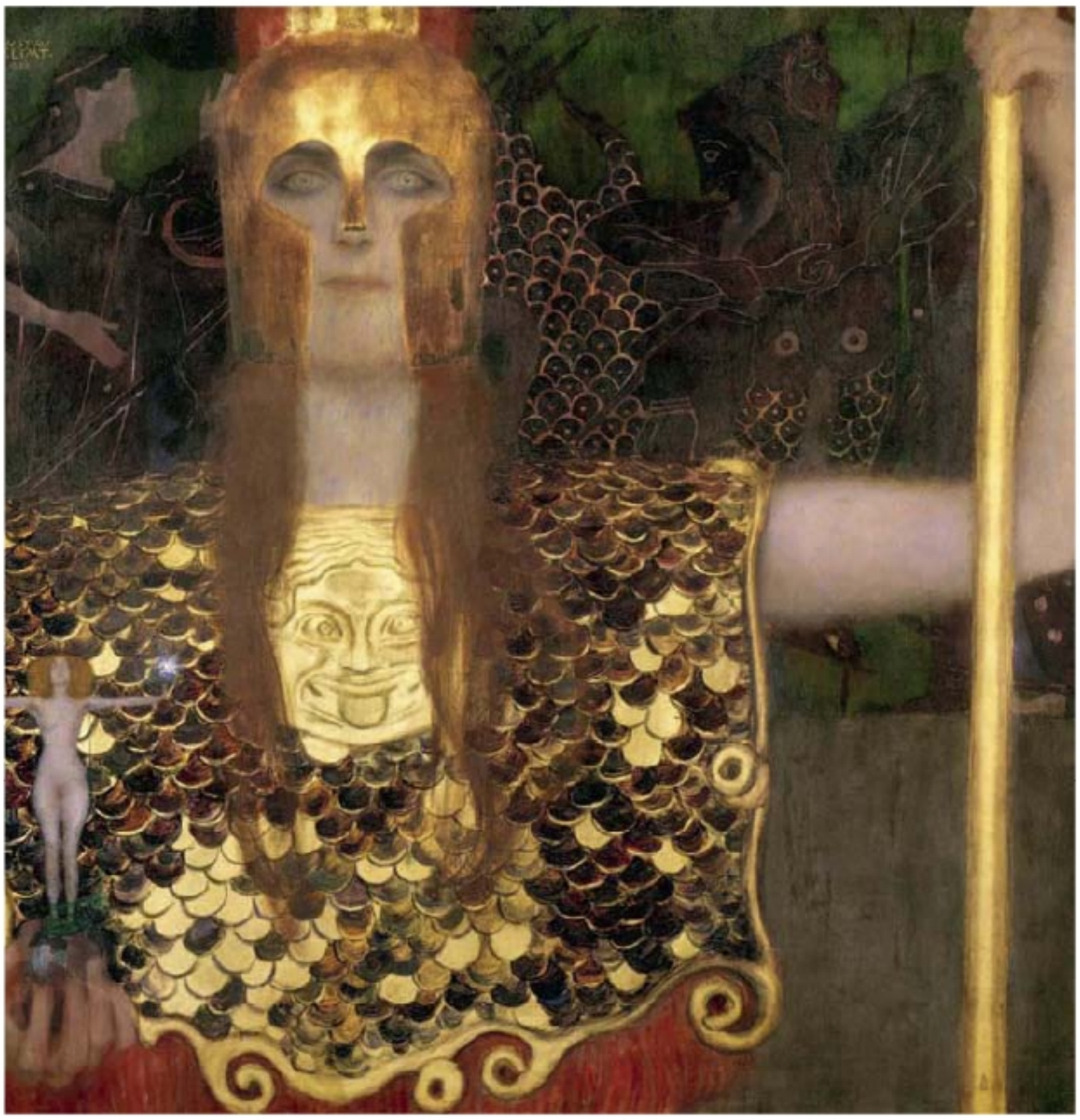
19€

Editions EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS AG14828

Édit POINT DE VUE

C'est en 1898 – l'année même de la mort de Sissi – que Gustav Klimt réalise son célèbre tableau *Pallas Athéna*. Le peintre symboliste, chef de file de l'Art nouveau, souligne la double figure de cette déesse de la Sagesse et de la Guerre, femme fatale à l'armure ornée d'une Gorgone tirant la langue.

Au-delà du miroir…



© AKG-IMAGES

L'Histoire est une discipline cruelle. Implacablement, elle détruit nos rêves et nos illusions. Version Technicolor, la légende de « Sissi » présente toutes les caractéristiques d'un conte de fées. Une innocente princesse, jolie comme le soleil, élevée au sein de la nature, éperdument amoureuse d'un jeune et bel empereur. Le Danube bleu, des noces éblouissantes, un peuple en liesse, des palais ruisselant d'or… Mais la vérité s'avère plus sombre. Elle se déclinera, de frustrations en névroses, durant près d'un demi-siècle d'une fuite éperdue à tenter de se perdre ou de se retrouver. D'Ernst Marischka à Luchino Visconti, Romy Schneider saura parfaitement incarner cette ambivalence.

À l'instar de beaucoup de têtes couronnées, Élisabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, apparaît comme le miroir de son époque. Qui mieux qu'elle résume les ultimes brasillements de la monarchie des Habsbourg, dans une Vienne tiraillée entre les apparences factices d'une moralité traditionnelle et les courants souterrains agitant une société en pleine mutation? Il n'est sans doute pas insignifiant que Sigmund Freud ait grandi et jeté les bases de la psychanalyse sous le règne en clair-obscur de Sissi…

Philippe Delorme

Quelle histoire POINT DE VUE

Le 17 octobre dernier, les Cambodgiens accueillent à Phnom Penh le cercueil de *Samdech Euv* « Monseigneur Papa », comme ils surnommaient le roi Sihanouk. Les funérailles auront lieu en janvier.

En octobre 2004, Sihanouk et son épouse la reine Monineath procèdent aux ablutions rituelles lors du sacre de leur fils Sihamoni.

En 1973, Sihanouk avec Pol Pot et ses alliés Khmers rouges…

Dernier grand acteur du XXe siècle, Norodom Sihanouk du Cambodge s'est éteint à Pékin, le 15 octobre dernier, dans sa quatre-vingt-dixième année. Un parcours unique, à travers les tourments de l'Histoire…

Jadis, on l'avait surnommé le Prince imprévisible, mais en pali, Sihanouk signifie « à la mâchoire de lion ». Élevé sur le trône à 18 ans, en 1941, par les autorités coloniales françaises, ce lointain héritier des rois dieux d'**ANGKOR** saura rendre son indépendance au Cambodge, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. En 1955, au rebours de toute logique monarchique, il abdique au profit… de son propre père pour devenir Premier ministre. Il gouvernera son pays d'une poigne de fer jusqu'au coup d'État proaméricain de 1970. Réfugié en Chine, Sihanouk fonde alors un gouvernement en exil. Il favorise, hélas, l'accession au pouvoir des communistes Khmers rouges de Pol Pot, qui rentrent victorieux à **PHNOM PENH** en avril 1975. Très vite, l'ex-roi – devenu chef d'État fantoche du « Kampuchéa démocratique » – mesure son erreur. Destitué, placé en résidence surveillée dans l'un de ses palais, il ne retrouvera la liberté qu'en 1979. Dans l'intervalle, un tiers de la population cambodgienne aura été massacré, dont 14 des enfants et petits-enfants de Sihanouk. Cependant, celui-ci parvient à renouer les fils du dialogue. En 1991, un Conseil national suprême réunit la plupart des factions en présence, sous l'égide de l'Onu. Sihanouk en est élu président à l'unanimité, avant d'être replacé à la tête de l'État avec le titre imprécis d'« altesse royale », puis à nouveau celui de roi en 1993. À 70 ans, « le prince imprévisible » remonte sur un trône qu'il avait quitté en 1955 ! Il en redescendra définitivement le 6 octobre 2004, cédant la place à l'un de ses fils, **SIHAMONI**, né de sa dernière épouse, la reine Norodom Monineath.

Dérobée il y a un an, la couronne de Ranavalona Ire, en vermeil, est ornée de sept fers de lance et de pierres précieuses. C'est un symbole majeur de l'identité malgache.

Malgré sa réputation de cruauté, **RANAVALONA Ire** (1828-1861) incarne la résistance de Madagascar face à l'influence coloniale. Le vol de sa couronne, au musée du Palais d'**ANDAFIAVARATRA,** à Tananarive, dans la nuit du 3 au 4 décembre 2011, a donc été ressenti comme une blessure nationale. Malgré des recherches actives et la promesse d'une récompense de 100 millions d'ariarys – plus de 35000 euros –, le joyau, don de la reine Victoria, reste introuvable. En espérant le retour de l'original, une réplique à l'identique le remplace depuis le 16 mai dernier.

LES TROIS PRINCESSES
Catharina-Amalia, Alexia et Ariane des Pays-Bas sont désormais timbrées! C'est leur père, le prince héritier Willem-Alexander, qui a présenté leurs effigies philatéliques, le 25 septembre dernier, dans le cadre de la traditionnelle action caritative *Kinderpostzegels*. Chaque année depuis 1924, les postes néerlandaises émettent des timbres surtaxés au bénéfice de l'aide à l'enfance, vendus par les écoliers. Les photos des petites princesses ont été réalisées par leur père, dans leur villa d'Eikenhorst, à Wassenaar. L'occasion de revenir sur plus d'un siècle de cartes postales royales…

La duchesse de Kent en six dates

1933 - 22 FÉVRIER *NAISSANCE* à Hovingham Hall, dans le Yorkshire, de ***KATHARINE LUCY MARY WORSLEY,*** fille de sir William Worsley, 4e baronet, et de son épouse, Joyce Brunner, des baronets Brunner. Elle descend d'Oliver Cromwell.

1961 - 9 JUIN *MARIAGE* avec ***EDWARD, DUC DE KENT,*** cousin germain de la reine Élisabeth II, à la cathédrale d'York.

1962 - 26 JUIN Son premier fils, ***GEORGE WINDSOR, COMTE DE SAINT ANDREWS,*** voit le jour à Coppins, dans le Buckinghamshire. Marié en 1988, à ***SYLVANA TOMASELLI,*** Canadienne catholique, George a perdu ses droits héréditaires au trône britannique.

1964 - 28 AVRIL *NAISSANCE* de sa fille ***HELEN WINDSOR.*** Celle-ci a épousé Timothy Taylor selon le rite anglican en 1992. Ses quatre enfants restent donc comme elle en ligne de succession à la couronne.

1970 - 25 JUILLET *NAISSANCE* de son second fils, ***NICHOLAS WINDSOR.*** Converti au catholicisme, il s'est marié en 2006 avec ***PAOLA DOIMI DE LUPIS FRANKOPAN,*** issue de la noblesse croato-italienne. Le couple a deux garçons.

1994 - 14 JANVIER La duchesse de Kent devient le premier membre de la famille royale à rejoindre l'Église ***CATHOLIQUE ROMAINE*** depuis plus de trois siècles, au cours d'une cérémonie privée présidée par le cardinal Basil Hume, archevêque de Westminster. Le porte-parole de la princesse précise qu'il s'agit « d'une décision personnelle longuement pesée ».

© EPA/MAXPPP, KYODO/MAXPPP, GAMMA, ANP/AFP, TIM GRAHAM/GETTYIMAGES, DR

En partenariat avec l'association Louis XVI, l'héraldiste et peintre armoriste Xavier d'Andeville a réalisé ce vide-poches aux armes du dauphin et de la dauphine.

Chevalières gravées ou vaisselles armoriées, bannières, monogrammes, sceaux, tampons, que vous soyez noble ou non, **XAVIER D'ANDEVILLE** dessinera ou imaginera pour vous blasons et armoiries. Sa dernière création, éditée à 50 exemplaires en chromolithographie sur porcelaine de Limoges est un élégant vide-poches aux armes d'alliance du dauphin **LOUIS AUGUSTE,** futur Louis XVI, et de **MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE.**
Pour tous renseignements : Xavier d'Andeville, 18, chemin des Buissonnets, 14100 Lisieux. www.heraldiste.org

Créée en 1985 par Jacques Charles-Gaffiot à la veille du bicentenaire de la Révolution, l'**ASSOCIATION LOUIS XVI,** à caractère strictement historique, s'attache à redécouvrir la personnalité méconnue du dernier roi de l'Ancien Régime. Animée aujourd'hui par une équipe de jeunes enthousiastes, elle vient de se doter d'un superbe site Internet.
www.associationlouisxvi.org

LE JEU DES MARIÉS

C'est devant la fine fleur du gotha que la jeune comtesse belge Stéphanie de Lannoy a dit oui au grand-duc héritier Guillaume de Luxembourg, le samedi 20 octobre 2012. Les dernières noces d'un futur souverain avant longtemps… Mais reconnaissez-vous ces autres « heureux mariés » appartenant à d'autres monarchies européennes ?

1/ William de Galles et Catherine Middleton, le 29 avril 2011.
2/ Felipe d'Espagne et Letizia Ortiz, le 22 mai 2004.
3/ Frederik de Danemark et Mary Donalson, le 14 mai 2004.

Éphéméride

4 DÉCEMBRE 1642. L'« Homme en rouge » n'est plus. Le ***CARDINAL DE RICHELIEU*** a imposé sa tyrannie à la France entière et même à Louis XIII. Il restera l'un des ministres les plus encensés de l'histoire de France, mais peut-être aussi l'un des plus détestés. À 57 ans, Son Éminence n'était plus qu'un vieillard décharné, usé par un labeur harassant. En renforçant le pouvoir de l'État, il a préparé le Grand Siècle, celui de Versailles et du Roi-Soleil.

8 DÉCEMBRE 2009. C'est dans la plus stricte intimité, à l'issue de la messe de l'Immaculée-Conception, qu'est célébré en la basilique Sainte-Clotilde de Paris, le baptême de ***GASTON D'ORLÉANS,*** fils du prince Jean de France et de la princesse Philomena, duchesse de Vendôme. Un prénom assez surprenant, illustré auparavant par un frère turbulent de Louis XIII.

12 JANVIER 936. Couvert de poux et de vermine, l'infortuné ***RAOUL DE BOURGOGNE*** meurt à Auxerre. Élu par les grands barons, il sera l'unique roi de France de la lignée des Bivinides. Le légitime héritier carolingien, Louis IV d'Outremer, rentre d'Angleterre pour lui succéder. L'heure des Capétiens n'a pas encore sonné…

20 JANVIER 1936. Dans la nuit, la BBC annonce que « la vie du roi ***GEORGE V*** est parvenue paisiblement à sa fin ». Une page est tournée. David, le prince de Galles, accède au trône. Mais le nouvel ***ÉDOUARD VIII*** est épris d'une Américaine, divorcée et remariée, Mrs Wallis Simpson. Cette passion scandaleuse va bouleverser l'Angleterre, jusqu'à ce que le roi abdique, refusant de sacrifier son amour aux devoirs que lui imposait sa naissance.

10 FÉVRIER 1763. Le traité de Paris met fin à la guerre de Sept Ans. ***LOUIS XV*** est contraint de céder le Canada aux Britanniques, y compris la région des Grands Lacs et la rive gauche du Mississippi. La France ne garde que des droits de pêche à Terre-Neuve et acquiert Saint-Pierre-et-Miquelon. D'autre part, l'Espagne reçoit la Louisiane. Grâce à ce coup de maître, la « Perfide Albion » jette les bases de sa suprématie mondiale.

21 FÉVRIER 1914. Recevant une délégation officielle en son château de Neuwied, près de Coblence, ***GUILLAUME DE WIED*** accepte le trône d'Albanie, assorti du titre souverain de *mbret*. Quelques mois auparavant, le « pays des Aigles », placé sous le joug ottoman depuis le XVe siècle, a enfin recouvré sa liberté. Mais le règne du prince de Wied sera des plus brefs. Dès le 3 septembre suivant, il regagnera l'Allemagne, alors qu'éclate le terrible orage de la Première Guerre mondiale.

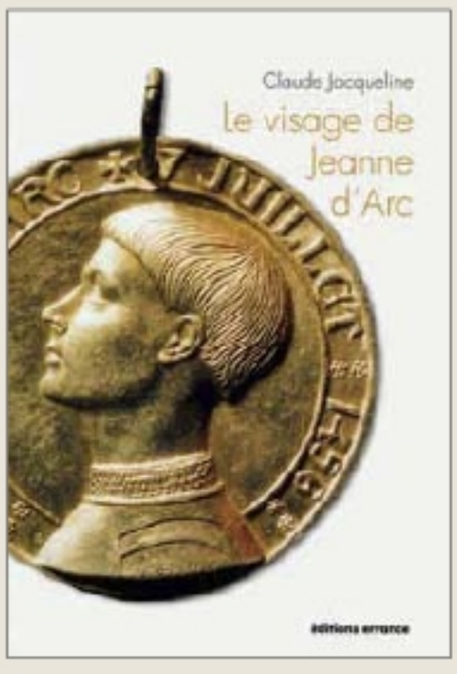
LIRE ***« 365 jours d'histoire royale »,*** par Philippe Delorme, éditions L'Express-Point de Vue, 536 pages, 22 €.

Quelle histoire POINT DE VUE

MONSEIGNEUR LE COMTE DE PARIS, héritier des « 40 rois qui ont fait la France », nous parle de l'un d'entre eux. Écartant les plus célèbres, il s'est arrêté sur Charles VII. Dans les derniers temps de la guerre de Cent Ans, trois femmes bien différentes l'aideront à reconquérir son trône…

La France trahie, la France envahie, la France humiliée, la France souillée… et le dauphin Charles recherché et caché entre Chinon et Bourges. Trois femmes vont le soutenir et lui redonner plus que la vie, lui rendre l'honneur, et la France retrouvera la prospérité.
Entre l'ignoble traité de Troyes et le martyre de Jeanne, dix ans seulement s'écoulent. Yolande d'Aragon offre à Charles l'hospitalité. Elle le protège. Arrivée de sa Lorraine natale, Jeanne réveille la conscience du « gentil dauphin », elle lui confirme son statut, elle le conduira se faire sacrer à Reims. Commence ainsi une chanson de geste à la grandeur de la France. Mai 1429, Orléans est délivrée. En juin, lord Talbot est battu à Patay. Auxerre et Troyes tombent, et c'est Reims, Charles VII y reçoit l'onction des rois de France. La mission divine de Jeanne est accomplie, le chemin de son martyre commence. Blessée au siège de Paris en septembre, elle est capturée en 1430 par les Bourguignons et vendue aux Anglais. Elle sera brûlée le 30 mai 1431, elle avait 19 ans. Jeanne a lancé l'espoir, et la reconquête se poursuit dans le même temps que la réorganisation du royaume.
Charles est un esprit éclairé. Il a compris la nécessité de moderniser le pays. Les ordonnances de 1445 et 1448 signent l'arrêt de mort de la chevalerie, remplacée par des régiments avec des soldats de métier. Aidé par Agnès Sorel et son grand argentier Jacques Coeur, il assainit les finances de la France et développe le commerce et l'industrie en ouvrant des voies nouvelles en Méditerranée. Agnès Sorel devient dame de Beauté, mais surtout premier « top-modèle » de l'histoire de France ! Les soieries et les brocarts qui la vêtent sont recopiés et exportés, il en est de même de ses bijoux et de ses parfums. Elle devient l'icône du luxe à la française et l'Europe s'arrache déjà le *made in France*. Enfin, Charles VII restreint les pouvoirs de Rome en son royaume par la Pragmatique Sanction de Bourges, promulguée en 1438. Petit dauphin devenu un grand roi, Charles VII a gagné ses gageures, soutenu par Yolande, puissamment aidé par Jeanne d'Arc, aimé par Agnès.
En 1459, la France est réunifiée, sauf Calais, et le royaume prospère.

Louis
Comte de Paris
Duc de France



Numismate distingué et féru d'Histoire, Claude Jacqueline collectionne depuis plus de vingt ans tout ce qui concerne **JEANNE D'ARC.** En cette année où l'on célèbre le 600e anniversaire de la « Bonne Lorraine », il a voulu faire partager sa passion au grand public. Résultat : un livre somptueusement illustré, rassemblant plus d'une centaine de médailles, statuettes et monnaies évoquant les mille et un visages de l'héroïne. Une façon agréable de redécouvrir un personnage que l'on croit – peut-être à tort – si bien connaître.
Le visage de Jeanne d'Arc, par Claude Jacqueline, Éditions Errance, 120 p., 39 €.

1. Salut d'or de Henri VI, roi de France et d'Angleterre (vers 1423). 2. Écu d'or de Charles VI. 3. Royal d'or de Charles VII (1429). 4. Broche à l'effigie de la Pucelle.

© GRAND-DUCAL COURT/GUY WOLFF/ALL RIGHTS RESERVED, AFP PHOTO/CARL DE SOUZA, DUSKO DESPOTOVIC, CASTEL-ORBAN, PHILIPPE DELORME, DAVID ATLAN, AKG-IMAGES/JÉRÔME DA CUNHA, DR

Quelle histoire POINT DE VUE

LA VALSE DES EMPEREURS

Ils ont gouverné le monde romain durant un demi-millénaire. En voici quelques-uns. À vous de les classer chronologiquement.

Caracalla

Constance Chlore

Marc Aurèle

Antonin le Pieux

Auguste

Vespasien

Dioclétien

Septime Sévère

Hadrien

Néron

Vitellius

Gallien

Auguste (27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) – Néron (54-68) – Vitellius (69) – Vespasien (69-79) – Hadrien (117-138) – Antonin le Pieux (138-161) – Marc Aurèle (161-180) – Septime Sévère (193-211) – Caracalla (211-217) – Gallien (253-268) – Dioclétien (284-305) – Constance Chlore (305-306).

Alors que la France s'apprête à vivre le grand chambard de Mai 68, avant que les chars soviétiques ne déferlent sur Prague, « Point de Vue-Images du Monde » célèbre « le baptême historique de l'infant Philippe ». En ce 8 février, **FELIPE D'ESPAGNE** est tenu sur les fonts baptismaux, dans un salon du palais de la Zarzuela, par son arrière-grand-mère, **VICTORIA-EUGÉNIE.** L'ex-souveraine, qui n'avait pas revu l'Espagne depuis trente-sept ans, déclare avec émotion : « C'est le plus beau jour de ma vie. »

On souhaite à Arnaud Faye de ne pas connaître le destin funeste de **FRANÇOIS VATEL,** le fameux cuisinier du prince Louis II de Condé, qui s'était passé son épée à travers le corps, en 1671, parce que la livraison de poisson frais avait du retard! Tous deux officient à Chantilly. Depuis quelques semaines, Arnaud Faye – ancien second de Michel Roth au Ritz – fait les délices de la Table du Connétable, l'adresse gastronomique de la nouvelle Auberge du Jeu de Paume. Il nous offre aujourd'hui une variation sur la crème Chantilly…

Auberge du Jeu de Paume, 4, rue du Connétable, 60500 Chantilly. Tél. : 03 44 65 50 00. www.aubergedujeudepaumechantilly.fr

Fraise galanga

● **GELÉE DE FRAISE**
400g de jus de fraise, 6g de gélatine.
Chauffer 1/3 du jus de fraise et ajouter la gélatine ramollie dans l'eau.
Incorporer le reste de jus.
Par bol : 15g de brunoise de fraises, 30g de gelée de fraise.

● **BABAS**
250g de farine, 3 œufs moyens, 10cl de lait, 75g de beurre, 25g de sucre en poudre, 1 sachet de levure de boulangerie déshydratée.
Mettre tous les ingrédients sauf le beurre dans la machine à pain et lancer le programme « Pâte » (1h30). Au bout de 10min. de pétrissage, ajouter le beurre très mou. À la fin du programme, peser 35g de pâte dégazée par moule en silicone (les remplir à moitié), laissez lever 30 min. et enfourner à four préchauffé à 200 °C, laisser cuire 20 min. À la sortie du four, démouler sur une grille et laisser refroidir.

● **SIROP GALANGA**
1l d'eau, 350g de sucre semoule, 200g de galanga – ou « gingembre thaï ».
Faire bouillir l'eau et le sucre. Ajouter le galanga émincé, mixer et faire infuser à couvert jusqu'à total refroidissement. Chinoiser, imbiber les babas à froid.

● **CHANTILLY VANILLE**
200g de crème fraîche entière liquide, 10g de sucre, 1 gousse de vanille.
La crème doit être très froide. La mettre dans un saladier réfrigéré avec le sucre. Monter la crème au fouet électrique et ajouter l'intérieur de la gousse.

● **SUCRE CITRON VERT**
Râper le zeste de 2 citrons verts sur une plaque, parsemez de 50g de sucre semoule, puis les faire sécher à l'étuve. Mixer.

● **DÉCOR**
Après avoir fait prendre la gelée de fraise dans le bol au frais, déposer le baba imbibé de sirop galanga, puis glisser au centre de la brunoise des fraises fraîches parfumées au galanga. Réaliser une rosace de Chantilly et décorer de sucre citron vert, d'une rondelle de fraise nappée, ainsi que d'un bâtonnet de pomme granny.

© GRANT SYMON, DR

Sommaire

POINT DE VUE **Histoire** n° 14 – Décembre 2012

1

2

3

4

5

1. Statue de l'impératrice, au musée Sissi de Vienne.
2. Romy Schneider et Karlheinz Böhm.
3. La famille impériale en 1856.
4.Le palais Achilleion, à Corfou.
5. L'assassinat d'Élisabeth à Genève, en 1898.

4 **QUELLE HISTOIRE**
Le passé au présent

10 **WITTELSBACH**
Une très antique lignée

13 **ENFANCE**
La mélodie du bonheur

16 **ROMANCE**
Des noces rose bonbon

20 **NÉVROSE**
L'amour et la mort

24 **CINÉMA**
Romy face à Sissi

28 **FAMILLE**
Une mère frustrée

32 **ARBORESCENCE**
Autriche et Bavière

34 **FRÈRES ET SŒURS**
De belles alliances

36 **VIENNE**
Le carcan de l'étiquette

39 **LIBERTÉ**
L'éternelle voyageuse

42 **DIÉTÉTIQUE**
Une souveraine « légère »

44 **ERZSÉBET KIRÁLYNÉ**
Reine de Hongrie

48 **FATALITÉ**
Les années sombres

52 **GRAND GALOP**
La vie à la folie

55 **ASSASSINAT**
Les ombres du Léman

58 **LIRE ET SORTIR**
L'actualité de l'Histoire dans les musées, les librairies…

PHOTOS DE COUVERTURE © AKG-IMAGES/ERICH LESSING

POINT DE VUE-HISTOIRE. Conception et coordination éditoriale: PHILIPPE DELORME. Iconographie: HÉLÈNE DUFLEIT. Direction artistique: LAURENT VASSAL. Maquette: AGNÈS DE QUEIROZ. Secrétariat de rédaction: DOMINIQUE NOBLECOURT avec PIERRE HÉROUT, CAROLINE TIFFOU. Avec la collaboration de CHANTAL DE BADTS, FRANÇOIS BILLAUT, JEAN DES CARS, BERTRAND DECKERS, FANNY DEL VOLTA, HORTENSE DUFOUR, ANTOINE MICHELLAND, MARIANNE NIERMANS, THOMAS PIGNOT, ÉLISABETH REYNAUD, PHILIPPE SÉGUY, CAROLINE VAISSON. Publicité Express Roularta Services, 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris, Cedex 09. Tél.: 01 75 55 17 84, ANNABEL DABARD (1784), LAURE HUON (1612). POINT DE VUE-HISTOIRE, 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. Tél.: 01 75 55 17 00. FAX: 01 75 55 10 22. DIRECTEUR DÉLÉGUÉ Sébastien Loison. DIRECTRICE DE LA RÉDACTION **Colombe Pringle.** Société éditrice: GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SA à Directoire et Conseil de surveillance au capital de 47 150 050 euros. Siège social: 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris. CONSEIL D'ADMINISTRATION: **Rik De Nolf** (président), **Francis Balle** (vice-président), **Philippe Bidalon, Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier Darcet, Jan Staelens, Maxime de Jenlis, baron Hugo Vandamme.** PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: **Rik De Nolf.** DIRECTEURS GÉNÉRAUX DÉLÉGUÉS: **Corinne Pitavy, Christophe Barbier.** Principal actionnaire: **Roularta Media France.** Imprimerie: Roularta Printing (Roulers, Belgique). Dépôt légal: 11-2012. Commission paritaire: 0216K90713. N° ISSN 2112-4728.
Hormis les autorisations et exceptions prévues par les lois, règlements et conventions internationales et sauf autorisation préalable et écrite, toute reproduction totale ou partielle de tout ou partie du présent numéro est formellement interdite et, constituant une contrefaçon, fera l'objet de poursuites judiciaires.

Page de gauche: Isabeau de Bavière, reine de France, reçoit le livre de la poétesse Christine de Pisan (enluminure, vers 1412). On remarque les tapisseries alternant les lys capétiens et les losanges des Wittelsbach. Ci-dessous: Neuschwanstein, le château onirique de Louis II.

WITTELSBACH

Une très antique lignée

C'est avec Charlemagne, qui la conquiert à la fin du VIIIe siècle, que la Bavière entre dans l'Histoire. Quant à la famille des parents de Sissi, les Wittelsbach, elle est l'une des plus anciennes d'Allemagne et d'Europe. Par **Hari Seldon**

AU XIVe SIÈCLE, dans leur *Table princière*, les moines de l'abbaye de Scheyern soutenaient que les Wittelsbach remontaient aux anciens ducs de Bavière et même jusqu'à Charlemagne. « Voyez donc, c'est de la noble souche des quatre rois de Rome, de France, de Grèce et de Hongrie que viennent le noble lignage et la digne postérité des seigneurs de Bavière qui vivent aujourd'hui… » Les généalogistes modernes, plus prudents, se contentent d'affirmer que ces comtes de Scheyern, dont sont issus les Wittelsbach, ont pour premier ancien attesté un certain Othon, avoué de l'évêché de Freising avant 1078. Cependant, il est possible que celui-ci ait été apparenté aux Luitpoldingiens, les puissants ducs de Bavière du siècle précédent. Dans la chronique latine d'Othon de Freising, en effet, il est question d'un certain « comte de Scheyern », accusé d'avoir trahi à la bataille du Lechfeld, en 955. Ce félon serait donc l'ancêtre des Wittelsbach. Or, une autre source signale que ce personnage aurait été petit-fils du duc de Bavière Arnulf de Babenberg, lui-même fils du margrave éponyme de la dynastie, Luitpold, tué face aux Hongrois en 907. Enfin, ce dernier aurait été cousin de l'empereur carolingien Arnulf de Carinthie…

Quoi qu'il en soit, cette ascendance se révèle extrêmement conjecturale. Pour s'en tenir aux certitudes historiques, les comtes de Scheyern de la seconde moitié du XIe siècle font encore figure de maigres seigneurs. En 1124, l'une des branches de la famille s'installe dans la forteresse de Wittelsbach, sur les bords de la Paar, à quelque distance d'Augsbourg. L'un de ces comtes de Wittelsbach, Othon, sera l'un des plus fidèles lieutenants de l'empereur Frédéric Ier Barberousse. Aussi ce dernier le nommera-t-il comte palatin, puis, en 1180, duc de Bavière, à la place du guelfe Henri le Lion, banni et dépouillé de ses fiefs. Le duché est alors ensanglanté par les rivalités féodales. Certes, la nouvelle dynastie offre l'avantage d'être originaire de Bavière et d'y posséder de vastes domaines. Elle devra néanmoins batailler résolument pour imposer sa fragile prééminence.

DE LA NOBLE SOUCHE DES ROIS DE ROME, DE FRANCE, DE GRÈCE ET DE HONGRIE

En 1214, le fils d'Othon, Louis Ier, est investi du Palatinat rhénan. Hélas, à la génération suivante, Louis II le Sévère et Henri se partageront l'héritage familial, le premier recevant la Haute-Bavière et le Palatinat, tandis que le second conserve la Basse-Bavière. Les fils du duc Louis II s'entre-déchireront, jusqu'à ce que l'un d'entre eux se fasse élire empereur germanique sous le nom de Louis IV en 1314. En ce terrible XIVe siècle, il convient aussi d'évoquer la mémoire de l'arrière-petite-fille de ce dernier, la reine de France Isabeau de Bavière, épouse injustement décriée de Charles VI, le roi fou…

En 1329, l'empereur Louis IV attribue à la descendance de son frère aîné le Palatinat rhénan et une partie de la Bavière septentrionale. En 1356, le souverain du Palatinat est élevé à la dignité d'Électeur du Saint Empire. Au XVIIe siècle, celle-ci sera ôtée à l'Électeur Frédéric V, devenu protestant, au profit de la branche cadette des ducs de Bavière. Quelques années plus tard, la lignée

© AKG-IMAGES/BRITISH LIBRARY, AKG-IMAGES/HILBICH

GRÂCE À SON ALLIANCE AVEC NAPOLÉON,

MAXIMILIEN Ier ACCÈDE À LA DIGNITÉ ROYALE, ASSORTIE D'ACCROISSEMENTS TERRITORIAUX.

Ci-dessus: dames et seigneurs de la maison Wittelsbach, au XVe siècle. Ci-contre: en 1180, Othon Ier est investi du duché de Bavière par Frédéric Barberousse. Ci-dessous: la lignée royale. À droite: Franz, duc de Bavière, né en 1933.

palatine recouvre sa dignité électorale, sans toutefois que leurs cousins en soient dépouillés. En 1777, quand la branche ducale s'éteint en ligne masculine, c'est l'Électeur palatin Charles-Théodore, de la branche de Soulzbach, qui devient Électeur de Bavière. Puis à sa mort, en 1799, son cousin Maximilien, duc de Deux-Ponts, hérite à la fois le Palatinat et la Bavière. Deux de ses filles, Sophie et Ludovica, seront respectivement les mères de François-Joseph et de Sissi. Quant à la branche à laquelle appartient Élisabeth en ligne paternelle – celle des « ducs en Bavière » –, elle est issue d'un fils cadet de Christian Ier, comte palatin de Birkenfeld-Bischweiler.

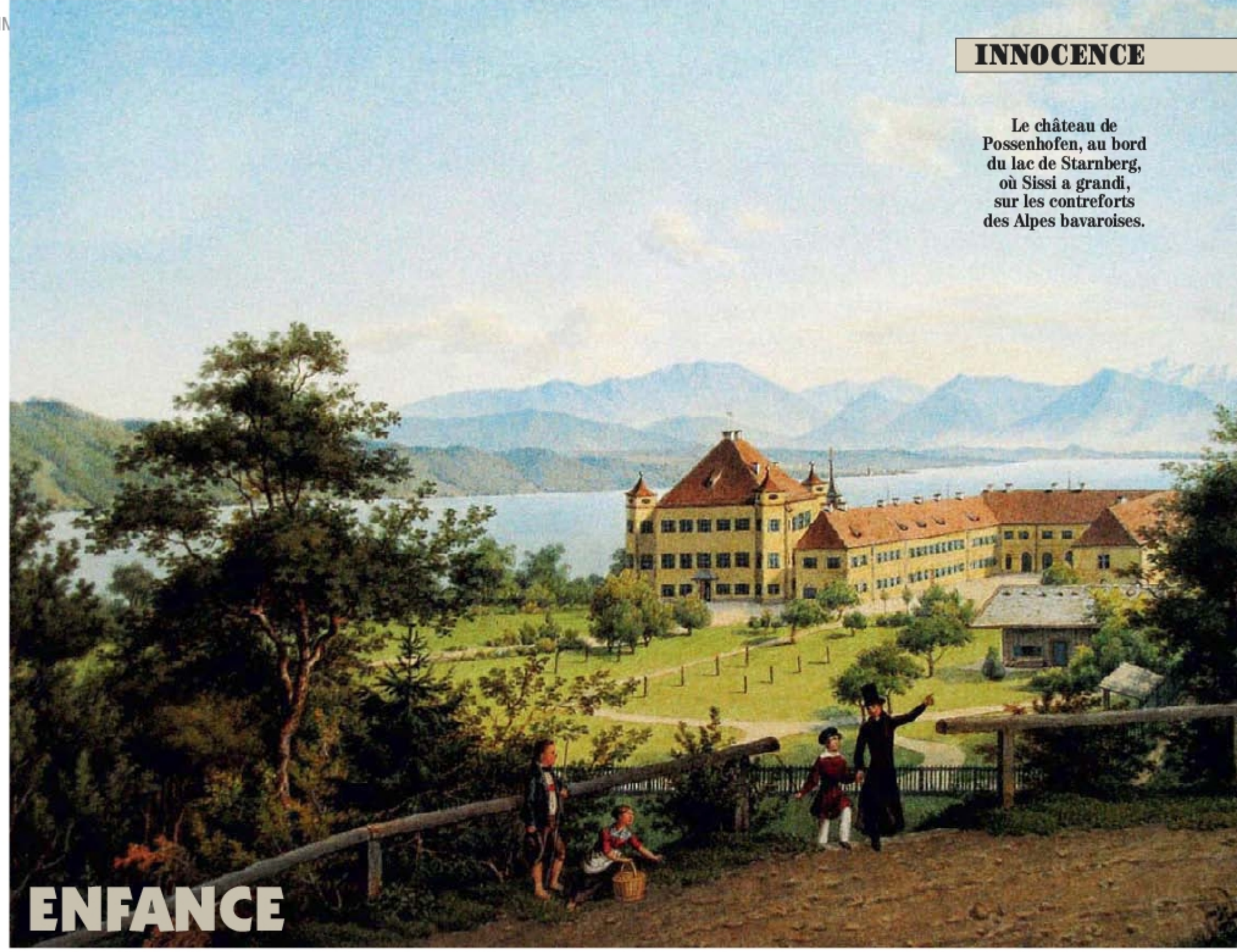
Grâce à son alliance avec Napoléon, dans les premières années du XIXe siècle, Maximilien Ier accède à la dignité royale, assortie d'accroissements territoriaux. En reniant judicieusement son protecteur dès 1813, le Wittelsbach obtiendra du congrès de Vienne confirmation de sa souveraineté. Louis Ier succède à son père Maximilien Ier en 1825. Grand mécène, il transformera Munich en capitale culturelle. Mais il doit abdiquer dans la tourmente des révolutions de 1848, discrédité par sa liaison avec l'actrice Lola Montez.

Son fils Maximilien II, champion de la cause catholique, s'inquiète de l'expansionnisme prussien. De fait, Louis II, le souverain fantasque, bâtisseur de châteaux et ami de Richard Wagner, devra se résoudre, en 1871, à concéder la couronne impériale à Guillaume Ier de Prusse, tout en conservant une réelle autonomie. Vaste et puissant royaume, la Bavière possède alors également le Palatinat, sur la rive gauche du Rhin. Sensible et romantique à l'excès, Louis II est finalement interné en 1886, avant de mourir mystérieusement noyé dans le lac de Starnberg. Son frère cadet Othon, lui aussi mentalement dérangé, régnera sous les régences de son oncle Luitpold puis de son cousin Louis, devenu l'éphémère Louis III en 1913.

En dépit de ces vicissitudes, le royaume de Bavière de plus de six millions d'habitants a su préserver sa singularité au sein de l'Empire. Entraînés dans la défaite de 1918, comme les autres princes allemands, les Wittelsbach doivent abdiquer. Cependant, ils pourront rapidement regagner Munich, où ils retrouveront la plupart de leurs palais. Les héritiers des anciens rois de Bavière sauront conserver une réelle popularité auprès de leurs ex-sujets. En 1933, alors que le danger nazi devient de plus en plus précis, de nombreuses personnalités proposent de restaurer la monarchie – le prince royal Rupprecht, fils de Louis III, s'étant déclaré un adversaire résolu de Hitler. Cet homme de grande culture, spécialiste des arts indien et chinois, jouit en effet d'une réelle autorité morale. Durant la Seconde Guerre mondiale, il doit s'exiler et se cacher en Italie, tandis que sa seconde épouse, Antoinette de Luxembourg, est internée à Buchenwald. Depuis 1996, le chef de la maison de Wittelsbach est son petit-fils Franz, duc de Bavière. Célibataire, il réside à Munich, dans une aile du château de Nymphembourg. ●

© AKG-IMAGES (2), DAVID ATLAN, DR.

HDS IM



La mélodie du bonheur

Élevée sans contraintes, au sein d'une joyeuse fratrie, Sissi est mal préparée au protocole qu'elle devra affronter. Cette enfance heureuse lui donnera toutefois la force de supporter une vie ponctuée de tragédies.

Par **Pierre Armand**

© DR, AKG-IMAGES/IMPORTFOLIO/ELECTA

SISSI EST NÉE une heure avant minuit, le dimanche 24 décembre 1837, au palais munichois de ses parents, sur la Ludwigstrasse. Le duc Maximilien-Joseph et la duchesse Ludovica en Bavière accueillent avec effusion cette ravissante fillette, dont une quenotte perce déjà la gencive. « Comme Napoléon ! » s'exclame son père. Heureux présage et promesse d'une grande destinée. En attendant, l'enfant reçoit le baptême et le prénom de sa tante maternelle et marraine, Élisabeth de Bavière, qui montera bientôt sur le trône de Prusse, au côté de son époux Frédéric-Guillaume IV.

Après Louis-Guillaume et Hélène, surnommée « Néné », Sissi est le troisième enfant survivant du couple princier. Dans les douze ans à venir, la famille s'agrandira encore des naissances de Charles-Théodore « Gackel » le « Petit Coq », de Marie-Sophie, la dernière reine des Deux-Siciles, de Mathilde, comtesse de Trani, surnommée « Moineau », de Sophie-Charlotte, fiancée au roi Louis II de Bavière puis mariée au duc d'Alençon, et de

INNOCENCE

La duchesse Ludovica et ses deux premiers enfants, Louis-Guillaume et Hélène, devant le berceau de Sissi. À droite, le duc Max en Bavière. La future impératrice a vu le jour au palais de la Ludwigstrasse, à Munich (ci-contre). Page de droite, les frères et sœurs de Sissi en 1853 : Sophie-Charlotte, Maximilien-Emmanuel, Charles-Théodore, Hélène, Louis-Guillaume, Mathilde et Marie-Sophie.

Maximilien-Emmanuel « Mapperl », le cadet. Joyeuse et turbulente fratrie qui grandit, sans contraintes ou presque, à l'ombre rassurante des murailles du château de Possenhofen, un imposant cube de pierre, flanqué de tours crénelées.

Le duc Max a acquis en 1834 cette demeure du XVIe siècle dressée sur une rive du lac de Starnberg, à une trentaine de kilomètres au sud de Munich. De l'avis du prince, qui fuit la vie mondaine en général, et la cour de son beau-frère le roi Louis Ier en particulier, le site est idéalement protégé par l'épaisse forêt de sapins et de hêtres qui dévale les contreforts des Alpes bavaroises. Vingt ans plus tard, afin de répondre à l'expansion de la maisonnée, la demeure est reliée, par une chapelle flambant neuve, à un nouveau château aux allures de caserne.

À Possenhofen, l'éducation des petits princes est confiée aux soins d'une gouvernante, la baronne Louise Wulffen. Celle-ci décrit Élisabeth comme « la plus rêveuse, la plus tendre et la plus distraite des enfants ». La plus dissipée aussi, pourrait rajouter son institutrice, qui peine à interdire la salle de classe aux lapereaux nouveau-nés et canetons fraîchement éclos dont raffole la fillette, tandis que, dans les salons, une meute de corniauds dispute les fauteuils aux humains! Les jeunes altesses grandissent dans une atmosphère de liberté, au contact de leurs parents, ce qui est loin d'être la règle à cette époque. Et elles vouent un culte absolu à ce père étonnant, prince bohème, érudit et fantasque, qui se pique de poésie et signe d'un pseudonyme tout à fait transparent, Phantasius, des pamphlets enflammés contre cet « ordre établi » auquel appartient sa famille.

Quand il ne sillonne pas la Grèce, l'Égypte ou l'Empire ottoman, le duc Max est un père attentif et présent. De ses lointains voyages, il rapporte toujours des récits passionnants, dont un *Voyage en Orient,* salué par la critique. Des compagnons de jeux aussi, inattendus, comme quatre petits Noirs arrachés à l'esclavage, prestement baptisés et présentés comme faisant partie de la famille à une bonne société munichoise un peu interloquée. Ils auront droit, pour leur premier Noël, à leur sapin personnel, comme tous les enfants de la maison.

Aux premiers rayons de soleil sur les montagnes environnantes, Max arrache sa progéniture à la salle d'études. Vêtu d'une culotte de peau, sa tenue favorite, le « professeur de marche » entraîne toute sa troupe en randonnée jusqu'aux glaciers. Les enfants profitent d'un enseignement soigné sur la faune et la flore, et de conseils sportifs : « Il faut marcher comme si l'on avait des ailes. Chaque pas, bien compris, repose du précédent. » À ce régime, le duc conserve, la cinquantaine approchant, une silhouette sèche et vive. Et un caractère enjoué, quand son regard, toutefois, ne se trouble pas, sans qu'il y prenne garde, d'un voile inquiétant de tristesse.

Sans être éperdument amoureuse de son époux, Ludovica éprouve une tendre indulgence pour ce cousin « original » que son père, le roi Maximilien Ier, lui a choisi pour mari. Le vieux souverain souhaitait resserrer les liens entre les deux branches de la dynastie Wittelsbach. Le couple vit en bonne harmonie, et la duchesse « en » Bavière, née princesse « de » Bavière, regrette seulement le manque de fortune de son époux, et son rang subalterne dans le gotha.

© AKG-IMAGES & DR

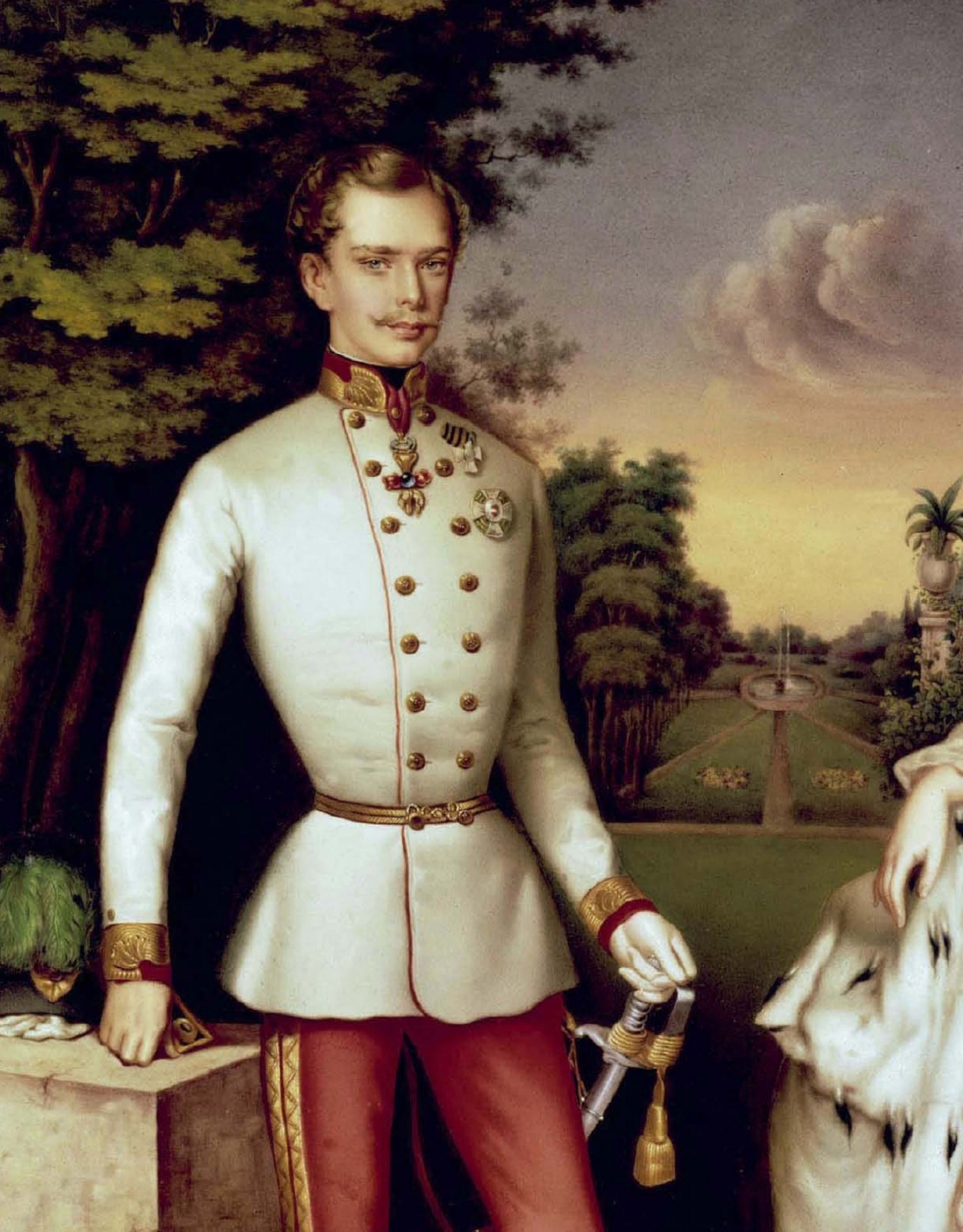
SANS ÊTRE ÉPERDUMENT AMOUREUX, MAX ET LUDOVICA S'ENTENDENT…

SISSI PUISERA AUX SOUVENIRS D'UNE ENFANCE HEUREUSE LA FORCE D'AFFRONTER LES TRAGÉDIES.

Deux de ses sœurs sont devenues reines de Saxe, une autre reine de Prusse, une encore impératrice d'Autriche… Et cette mère ambitieuse rêve pour ses filles d'aussi brillants établissements. Pour Hélène en tout cas, promise à son cousin, le jeune empereur François-Joseph.

L'avenir de Sissi, plus prompte aux bêtises que douée pour les études, donne davantage de soucis à la duchesse en Bavière. Même si elle loue volontiers l'excellence de sa nature : Élisabeth est franche et spontanée. Mais cet enfant ressemble bien trop au duc Max pour supporter les contraintes. Elle partagera, au demeurant, ses multiples passions : nature, Antiquité, voyages, poésie, exercice physique… comme des convictions « révolutionnaires » en cette époque troublée où vacillent les trônes. « Quarante-huitards » convaincus, le père et sa fille se piquent de défendre la « liberté des peuples ». Ils se montrent surtout jaloux de leur propre liberté.

Le duc Max en Bavière et la duchesse Ludovica seront la cible de zélés pédagogues pour avoir « fait tant de mal à leur fille, en voulant faire trop de bien ». Ils sont pourtant parvenus à développer les talents de Sissi, comme ceux de leurs autres enfants. Devenue impératrice, Élisabeth a trouvé la force d'affronter une succession de tragédies en puisant à la source, intarissable, des souvenirs heureux de son enfance. L'hérédité doublement héritée des Wittelsbach, cette « fragilité nerveuse » qui devait emporter ses cousins de la branche royale, ne l'a pas terrassée. Fantasque et un peu neurasthénique, l'« impératrice anarchiste », honnie par les conservateurs viennois, ressemblait beaucoup à son père, tout simplement. ●



ROMANCE

Des noces rose bonbon

LÉGENDE

Dès le début, la rencontre de François-Joseph et d'Élisabeth, pourtant facilitée par leur famille, prendra des allures d'un amour passionné. Sans conteste, François-Joseph est conquis par sa jeune cousine. Mais leur union sera loin d'être idyllique. (Peinture sur porcelaine célébrant les fiançailles impériales).

La princesse Élisabeth est encore une enfant lorsqu'elle dit adieu à sa Bavière, celle des montagnes, des lacs sombres et des animaux. Sissi a 16 ans. Dans quelques semaines, elle sera impératrice d'Autriche. Un vrai conte de fées… Par **Bertrand Deckers**

LE 16 AOÛT 1853, après-midi. Dans la charmante cité autrichienne de Bad Ischl, une berline noire s'immobilise devant l'hôtel Austria. Partie la veille de Possenhofen – la résidence du duc Max en Bavière, près de Munich –, elle transporte la duchesse Ludovica et deux de ses filles, Hélène et Élisabeth. La sœur de l'archiduchesse Sophie a été conviée à l'anniversaire de son neveu, le jeune empereur François-Joseph. Les princesses gagnent leurs chambres dans l'effervescence. À 17 heures, elles doivent déjà assister à un premier lunch.

Dans les salons lambrissés de la résidence d'été des Habsbourg, la révérence d'Hélène est parfaite. Derrière, Sissi se débrouille. François-Joseph s'avance vers ses cousines quand, soudain, son regard se fige. « Dieu, que Sissi a changé ! » Sa peau, son cou, ses lèvres… Elle est d'une beauté troublante ! Séduit par ses cils interminables, sa taille gracile, ses cheveux coiffés en bandeaux, l'empereur ne la quitte plus des yeux, il l'en dévore… Embarrassée, la jeune fille rougit, n'ose pas regarder sa mère, encore moins sa sœur. Depuis des mois, on parle de fiançailles entre Hélène et l'empereur d'Autriche. Ce projet devrait être officialisé dans quelques heures. Sissi voudrait fuir, disparaître sous terre. Et pourtant ! Elle n'en a pas fini avec les mondanités. Nouvelle surprise : alors qu'il était convenu qu'elle passe la soirée dans sa chambre, Sa Majesté insiste pour que sa « divine cousine » participe au dîner.

© AKG-IMAGES

LÉGENDE

LORSQU'ON LUI DEMANDE SI ELLE AIME FRANÇOIS-JOSEPH,

ELLE RÉPOND : « COMMENT NE PAS AIMER CET HOMME ? MAIS POURQUOI AVOIR PENSÉ À MOI ? »

C'est à la Kaiservilla de Bad Ischl, la résidence d'été des Habsbourg dans le Salzkammergut (ci-contre), que le jeune empereur fait la connaissance de sa future épouse. Aussitôt conquis, François-Joseph ne tardera pas à lui déclarer sa flamme…

La nuit est tombée sur Ischl quand les princesses s'inclinent, à nouveau, devant leur cousin. Si Hélène étrenne une somptueuse robe en satin blanc, Élisabeth s'est glissée dans une simple robe de voile, couleur pêche. Sous les stucs de la salle de bal, François-Joseph lui tend une main gantée de blanc, l'aide à se relever. Un instant, il plonge ses yeux dans les siens. Il est certain de son choix désormais. C'est Sissi qu'il veut épouser ! Déjà, les douze coups de minuit retentissent. L'orchestre s'interrompt. D'un pas souple, le fringant souverain se dirige vers sa cousine. Il lui tend non seulement le bouquet du cotillon, mais aussi tous les autres bouquets de la corbeille. Cet accroc à la tradition qui honore exclusivement une jeune fille en éliminant les autres ne peut avoir qu'un sens : une demande de fiançailles ! Le lendemain, dès l'aube, l'archiduchesse Sophie est chargée, par son fils, de solliciter officiellement la main de la future impératrice d'Autriche. À 7 heures, la mère de l'empereur franchit les portes de l'hôtel Austria. Une question est sur toutes les lèvres : « Qu'en pense la principale intéressée ? » Quand on lui demande si elle aime François-Joseph, Sissi répond, d'une voix blanche : « Comment pourrait-on ne pas aimer cet homme ? Mais pourquoi avoir pensé à moi ? Quelle idée ! »

Il faut attendre la messe dominicale du 19 août pour assister à la première sortie publique du jeune couple. Sur le pas de la petite église, geste fort, l'archiduchesse Sophie s'efface devant sa nièce. « Je vous présente ma fiancée », dit François-Joseph, en s'agenouillant au pied du prélat. Désormais, l'annonce est officielle ! D'une auberge à l'autre, cochers, palefreniers et marmitons colportent l'heureuse nouvelle. Pendant quinze jours, les fêtes succèdent aux fêtes. Enfin, sous des centaines de regards – et autant de bouquets de fleurs – Élisabeth remonte en berline.

Le retour à Munich est étrange. Partie pour devenir impératrice, Hélène revient en princesse refusée. Partie en gamine espiègle et insouciante, Sissi rentre en future impératrice. Elle qui, hier encore, était ignorée de tous, pouvait disparaître dans la forêt, partir à l'aube et ne rentrer qu'à la nuit tombée, fait aujourd'hui l'objet d'une attention permanente. Entre deux balades à cheval, celle qui n'est plus que « la fiancée de l'empereur » s'attelle à des cours d'italien, de hongrois et de français. Un professeur magyar est dépêché au bord du lac de Starnberg pour lui dispenser l'histoire du vaste empire qui sera bientôt le sien. Après des leçons de danse, de piano et de maintien, Sissi pose, durant des heures, devant un essaim de couturières et de modistes.

La signature du contrat de mariage a lieu le 4 mars 1854, au palais de la Ludwigstrasse, à Munich. Sans François-Joseph ! Un ballet de juristes défile devant les Wittelsbach réunis au grand complet. Sissi écoute, distraite. Le gouvernement autrichien lui octroie une pension annuelle de 100 000 florins, une rente cinq fois supérieure à celle de sa belle-mère ! Tandis que les notables noient l'assemblée sous une litanie de chiffres, dans les salles du palais, le fabuleux trousseau de la future impératrice est exposé au public. Quarante-trois robes, seize chapeaux, huit mantilles, vingt paires de gants, 168 chemises, autant de paires de bas et de jupons… Il faudra pas moins de vingt-cinq malles – dix-sept grosses et huit petites – pour transporter cette merveilleuse corbeille. Soudain, un point du traité attire l'attention de Sissi : la date de la cérémonie religieuse. Elle a été fixée au 24 avril !

Pour gagner sa nouvelle patrie, l'impériale fiancée prend place à bord d'un immense bateau décoré de plus de 5 000 roses, coupées la veille, dans les jardins de Schönbrunn. La traversée dure trois jours et deux nuits. Sur les rives du Danube, ils sont des centaines de milliers à acclamer le passage de la chaloupe. Pour

Les noces de François-Joseph d'Autriche et d'Élisabeth en Bavière seront célébrées à Vienne le 24 avril 1854. Magnifiées par le cinéma, elles apparaissent comme l'une des histoires d'amour les plus romantiques de tous les temps. Nombre de jeunes mariées rêvent aujourd'hui encore d'une robe « à la Sissi » !

l'occasion, la fiancée la plus célèbre d'Europe a revêtu une robe de soie à crinoline rehaussée d'une longue cape blanche bordée d'or. Sissi n'en finit plus de saluer. Lorsque le navire amorce son entrée dans le port de Nussdorf, un charmant faubourg viennois, François-Joseph saute à bord du vapeur. Un instant, la frêle princesse disparaît sous l'étreinte de son fiancé, mais, déjà, protocole oblige, elle plonge en révérence devant sa future belle-mère. C'est la dernière fois qu'elle s'incline face à l'archiduchesse Sophie!

Après son entrée triomphale dans une capitale qui croule sous les festons et les guirlandes de fleurs, le jour se lève enfin sur le 24 avril 1854. Depuis l'aube, des milliers de Viennois envahissent les rues. Isolée dans ses appartements, à l'abri des regards, Sissi répète, encore et encore, un cérémonial qu'elle connaît sur le bout du doigt. Aidée de six camériste, il lui faut une éternité pour enfiler sa robe de satin brodée d'or et nimbée d'un somptueux voile en dentelle de Bruxelles. Plus de 15 000 bougies brûlent sous les hautes voûtes gothiques de l'église des Augustins. La future impératrice est accueillie par un cortège de 70 évêques.

Pour se rendre à la paroisse de la cour, la blanche mariée prend place à bord du carrosse impérial, une merveille de plus de quatre tonnes, aux vitres en cristal de Venise, tirée par huit chevaux blancs. Douze laquais en livrée accompagnent l'attelage. Comme l'exige l'étiquette, Sissi remonte la nef de l'édifice entourée de sa mère et de sa tante. Sous un baldaquin blanc et or, le cardinal Rauscher, archevêque de Vienne, prononce un sermon interminable qui salue le « dénuement » de la promise. L'amour de la jeune femme devra être « comme une île au milieu de tous les soucis d'un souverain… » Si François-Joseph prononce un « oui » énergique et franc, Sissi ne laisse échapper qu'un murmure. À l'extérieur, les applaudissements éclatent. Les cloches s'envolent. Déjà, la lourde voiture aux panneaux de verre s'ébranle de nouveau. La sortie des jeunes mariés est imminente. L'Autriche a une nouvelle impératrice. ●

Rédacteur à *L'Éventail*, **Bertrand Deckers** est l'auteur des *Grandes Amoureuses du Gotha*, L'Express-Point de Vue, 252 p., 19 €.

LES AUGUSTINS de Vienne

Distante de quelques centaines de mètres de la Hofburg, l'église des Augustins, fondée en 1327 par Frédéric le Bel, duc d'Autriche, était la paroisse de la cour. Un tunnel permettait d'ailleurs à la famille impériale de gagner le sanctuaire sans avoir à quitter le palais. Bien avant le mariage de Sissi et de François-Joseph, l'église palatine a accueilli, en février 1736, les noces de la future impératrice Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine. En 1810, c'est l'archiduchesse Marie-Louise qui convolera par procuration, sous les voûtes des Augustins, avec Napoléon, représenté par son frère l'archiduc Charles. C'est aussi sur l'une des deux orgues de cette paroisse que Franz Schubert, compose, en 1814, sa célèbre «Messe en fa majeur». Aujourd'hui, le monastère est toujours en activité et abrite encore six religieux.

© AKG-IMAGES/RAINER HACKENBERG, MP/LEEMAGE, AKG-IMAGES, DR

DÉSILLUSION

NÉVROSE

L'amour et la mort

Il y a loin de la vision édulcorée de l'insouciante Sissi à la glaçante vérité de son existence. Si François-Joseph l'aimait certainement, à sa manière, il n'a jamais su faire de son épouse, angoissée par la sexualité, une femme épanouie… Par **Hortense Dufour**

LE BESOIN DES FABLES incruste les destins royaux dans une douce imagerie. La tragique réalité est tout autre. Il en a été de Sissi comme il en sera de Diana. La beauté de ces deux princesses, le heurt impitoyable d'une cour trop rigide… Mais nous sommes au XIXe siècle. Élisabeth d'Autriche – grande différence avec Diana – est d'une chasteté farouche. Elle a horreur de l'amour physique, elle est frigide. Son époux, l'empereur François-Joseph, l'a aimée. Mais cela ne suffit pas à faire de lui l'initiateur attentif et patient d'une jeune mariée de 16 ans…

Sissi aurait volontiers figé à jamais son adolescence. La nature, une fratrie aimable, les chevaux, ses chiens fidèles, des perroquets, les promenades en forêt… Comment celle que le pays baptise « la Rose de Bavière » pourrait parvenir à demeurer toujours « l'Enfant de Noël », comme on la surnommait ? Elle ressemble à son père, le duc Max. L'un et l'autre sont parfois sujets à des crises de mélancolie et de misanthropie. Un mauvais goût romantique nomme « malédiction des Wittelsbach » ce qui est une forme récurrente de dépression. Son cousin Louis II, roi de Bavière, si lié à Sissi, sombrera dans la folie. La mélancolie de Sissi apparaît déjà du temps de l'enfance heureuse. À 14 ans, elle est désespérée, quoique fascinée, par le spectacle de la mort. La tuberculose a tué Richard, un jeune écuyer de 17 printemps. Premier amour d'adolescente. L'immobilité de ce jeune mort sous les roses inspire à Sissi ce premier poème désolé : « Richard, hélas ! n'est plus…/Il n'est pas jusqu'aux ombres/Que sa douleur n'émeuve… »

Ce traumatisme ne cessera de poursuivre l'impératrice à travers les deuils de sa famille, en partie décimée de manière tragique. Parler aux morts… Obsession de Sissi. Les supplier de faire un signe… Sissi, c'est le prince Hamlet dialoguant avec un crâne. Elle repousse obscurément le mariage, toute agression du corps. Et son gentil Richard, mort… Elle a vu sa mère enceinte. Les femmes murmurent les horreurs de l'accouchement. Aimer, pour elle, c'est aussi fluide que le vent dans les arbres, l'offense du corps est impensable. La sexualité, sans qu'elle la connaisse, la terrifie. Elle tournera au culte de son propre corps. L'adoration de ce corps intouché, être la plus belle en ce royaume qu'elle n'a pas choisi. La chasteté de Hamlet. La culture du désespoir. Le goût, à la Wittelsbach, du désespoir.

Au soir des noces, l'archiduchesse Sophie accompagne Élisabeth au lit. Chemise en dentelles, Sissi est épuisée, effrayée. Au fond de la chambre, sa mère, Ludovica, baisse les yeux. L'empereur a disparu. Des mains ont dénatté, déployé, brossé la chevelure de Sissi. Sophie s'installe dans un cabinet à côté, où la rejoint Ludovica. Aucune des deux mères – elles se souviennent de leur honte ancienne – n'a chuchoté le moindre « conseil »

© FRANCK SEGUIN/BUREAU233

Comme recouverte de givre, cette statue de l'impératrice, au musée Sissi de Vienne, exprime parfaitement sa souffrance intérieure…

DÉSILLUSION

« LE MARIAGE EST UNE INSTITUTION ABSURDE.

ON N'EST ENCORE QU'UNE ENFANT DE 15 ANS ET L'ON SE VOIT CÉDÉE À AUTRUI, PAR UN SERMENT QUE L'ON NE COMPREND PAS. »

Étrangère à la réalité physique de l'amour, Sissi ne tardera pas à se détacher de François-Joseph pour se réfugier dans une perpétuelle errance, un narcissisme destructeur.

à l'enfant, excepté qu'elle « doit en tout obéir à son époux ». La chambre nuptiale est flanquée de la chambre des mères. Journal de l'archiduchesse : « La jeune mariée est prête ! J'emmenai mon fils près de sa jeune femme. [Elle cachait] son joli visage dans ses cheveux comme un oiseau effrayé dans son nid. »
Trois nuits horribles. Nul ne sait ce qui s'est passé la première et la deuxième. La peur. Le refus. Ce qu'il exige, ce qu'il supplie avec ses mots d'amour la terrifie. Elle ne reconnaît pas l'amoureux délicat en cet assaut d'homme pressé. Elle se défend, petit animal attaché court…
Le matin, les mères sont à la porte. Visage fermé de l'empereur. Ni l'archiduchesse Sophie ni son fils n'ont voulu déroger à la *Morgengabe* – « l'offrande du matin ». C'est un usage. Le ministre des Finances devait présenter une cassette contenant des pièces d'or et d'argent aussi neuves que la virginité de la petite impératrice. C'est son prix. Mais aujourd'hui, pas de *Morgengabe*. La honte de Sissi au petit déjeuner. Un murmure court les corridors de la Hofburg : le mariage n'a pas été consommé. La deuxième nuit, même pugilat, même terreur. Même matin pâle et sans gloire. La peur d'Élisabeth. Elle sait que « Franzi », homme de devoir, n'attendra pas une quatrième nuit. Il y va de son honneur. Il y va de son amour. Il y va de l'avenir de l'Empire.
La troisième nuit est l'agression ordinaire qui fige ce corps si mince. L'amoureux devient le loup qui assaille. L'amour est cette violente blessure humiliante. Le matin, l'empereur a l'air si content que tout le monde est soulagé. Sissi a gagné l'affreuse tombola : la *Morgengabe*. Sa honte est telle qu'elle refuse de prendre le petit déjeuner en famille. C'est aussi un usage. Se cacher, partir, loin. Au fond de la forêt. L'archiduchesse insiste, Franzi insiste. Sissi, rouge de honte, ne touche ni au chocolat, ni au café, ni aux pains viennois. Les plaisanteries graveleuses des archiducs la pétrifient. C'est fini. Quelque chose est fini. Son tendre paradis est fini. Plus tard, ce souvenir lui inspirera les vers de *L'Éden détruit :* « Où j'imaginais mon paradis/Que de chauds battements mon cœur te renvoyait… »
Le cœur, oui. Mais ce corps-là, offensé… Elle ne s'en remet pas. C'est cela, les noces de Sissi. La lune de miel ? Allons donc ! Franzi retourne à ses dossiers et confie Sissi… à sa mère, au froid château de Laxenburg. Surveillance. Larmes. Si peu de rapprochements amoureux. La peur. Le mariage… Bien des années après, alors qu'elle visitera ce château où elle avait tant souffert avec sa fille Marie-Valérie, elle lui dira brusquement : « Le mariage est une institution absurde. On n'est encore qu'une enfant de 15 ans et l'on se voit cédée à autrui, on s'engage par un serment que l'on ne comprend pas, mais que l'on regrettera ensuite pendant trente ans ou davantage, sans pouvoir le délier. »
En Autriche, en Hongrie, on verra longtemps errer Sissi, la « Mouette noire ». Effrayée, désespérée de la rigueur de la cour, elle se croit phtisique. Elle préfère aux humains ses chevaux, ses chiens, l'errance. Fuyant Vienne sans cesse, en bateau, en train, nul havre n'apaise l'« impératrice locomotive ». Qui l'approche en est épris. Elle se laisse adorer – de loin. Elle glisse dans le culte de son corps, de sa beauté. Le narcissisme l'emporte jusqu'au bris du dernier miroir. Tout avait pourtant commencé comme un conte de fées. Mais, comme pour Diana, le conte de Sissi aura besoin aussi des sombres appeaux d'une mort éclatante… ●

Romancière et biographe, **Hortense Dufour** est l'auteur de *Sissi, les forces du destin,* Flammarion, 640 p., 20,30 €. Elle vient de publier, également chez Flammarion, *Jeanne d'Arc, la chanson et la geste,* 703 p., 24,90 €.

© BIANCHETTI/LEEMAGE, AKG-IMAGES

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE POINT DE VUE

N°10

N°11

N°12

N°13

1 AN + Nos pour 17 € seulement !

L'Histoire en majesté

Au long des siècles, les rois et les empereurs, les reines et les princes ont écrit, avec sang et passion, les pages les plus flamboyantes de notre passé. Dynasties célèbres, souverains assassinés, mystères et couronnes : retrouvez tous les trois mois les mille et une facettes de l'Histoire. Tant il est vrai que la réalité est souvent plus palpitante que le meilleur des romans !

Vous pouvez commander les numéros déjà parus sur : wwww.pointdevue.fr

BULLETIN D'ABONNEMENT

AG14628

HSHI112

Merci de bien vouloir nous retourner ce bulletin accompagné de votre règlement à l'adresse suivante :
Point de Vue - Service Abonnements - 17, Route des Boulangers 78926 Yvelines cedex 9

OUI, je profite de votre offre exceptionnelle pour m'abonner.

❑ **1 an** à Point de Vue Histoire (4 nos) **17 €** au lieu de ~~22 €~~.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E. mail : _____

@ _____

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Clé* |_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Offre valable jusqu'au 31.12.2012 pour un premier abonnement en France Métropolitaine. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à POINT DE VUE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

CINÉMA

Romy face à Sissi

Sissi, c'est Romy. Dans le cœur des hommes, et pour toujours, la fastueuse et fantasque impératrice d'Autriche conservera les traits et l'allure de l'une des plus fabuleuses comédiennes de son époque, Romy Schneider. Pour le meilleur et pour le pire. Par **Philippe Séguy**

Romy Schneider et Karlheinz Böhm dans « Sissi face à son destin », ultime volet du triptyque légendaire. Ernst Marischka aurait souhaité réaliser un quatrième opus, mais l'actrice a refusé…

ELLE AVANCE, haute silhouette statufiée de noir, de son pas lent. Elle est impératrice d'Autriche, elle marche dans l'interminable galerie des Glaces de son cousin Louis II, roi de Bavière. Elle n'est que grâce, délicate majesté dont le visage exquis est encore dissimulé par une voilette piquetée de mouches de soie. Et soudain, dans le silence impressionnant du château de Herrenchiemsee, son rire éclate, un rire interminable et moqueur. Sous la caméra de Luchino Visconti, Romy Schneider, actrice de légende, vient de régler le sort de ce pâle fantôme qu'est Sissi, charmante figurine en sucre rose. Avec Visconti, elle est reine, souveraine wagnérienne, meurtrie et ambiguë. *Ludwig ou le Crépuscule des dieux*, sorti en 1972, connaît à ses débuts un succès populaire immense malgré des critiques sévères, et plus que jamais on parlera d'œuvre d'antiquaire. Romy Schneider n'en a cure. Profondément liée à Luchino Visconti dont elle admire le talent et qui l'a déjà dirigée, avec Alain Delon, au théâtre, dans *Dommage qu'elle soit une putain,* elle savoure un triomphe personnel. Jamais les photographies de l'époque ne la montreront, sourire de chat, aussi épanouie et heureuse de faire ce métier qu'elle aime enfin.

Flash-back! Dans les veines de Mlle Schneider coule un sang de théâtre. Non seulement ses parents sont des acteurs immensément connus en Autriche et en Allemagne, mais la propre grand-mère de Romy, Rosa Retty, morte à l'âge vénérable de 105 ans, a longtemps brûlé les planches des théâtres berlinois. Rosa connaît la fine fleur de l'aristocratie et sera même, ironie du destin, présentée à l'impératrice Élisabeth et à l'empereur François-Joseph. Elle épouse un capitaine de l'armée prussienne Karl Albach qui, par amour pour sa belle, lance son sabre par-dessus les moulins. Lui aussi se fait acteur. Leur fils, Wolf Albach-Retty, physique de jeune premier, est une star à 25 ans. Bourreau des cœurs, le beau gosse rencontre une certaine Magda Schneider lors d'un tournage. Le 23 septembre 1938 naît Rosemary, bien vite surnommée Romy. La jeune fille passe une scolarité médiocre. Elle ne veut surtout pas être une fille de stars. Il lui arrivera de nier que Magda Schneider est sa mère… Rien ne va plus entre ses parents et Magda se remarie avec Hans Herbert Blatzheim, richissime propriétaire d'une chaîne de restaurants et homme d'affaires avisé. Le décor est planté. Le premier coup de manivelle va bientôt être donné.

Étrangement, Romy, pourtant ravissante, ne songe pas du tout à une carrière d'actrice. Devant son père médusé, elle montre ses carnets de dessins: elle s'est jurée de devenir illustratrice pour enfants. Idée saugrenue! juge Wolf. Magda est sur le point de tourner *Lilas blancs.* On cherche une jeune actrice afin d'incarner sa fille. Et pourquoi pas Romy? Qui passe des essais. Et qui est engagée. Sa photogénie est stupéfiante. Son aisance miraculeuse. Elle semble oublier la caméra, respirer ses répliques. Le film est un succès. En 1953, la jeune fille accède à la notoriété.

La machine, infernale, est lancée. Ernst Marischka est en Allemagne un metteur en scène autrichien réputé. Il propose à Romy Schneider, plutôt à sa mère qui veille sur la jeune actrice en herbe, d'interpréter le personnage de Victoria. *Les Jeunes Années d'une reine* est un triomphe. Romy, délicieuse de fraîcheur, joue aux côtés de Karlheinz Böhm, jeune premier en passe de devenir très célèbre. Romy porte idéalement perruques et crinolines. Elle semble faite pour incarner ces frêles héroïnes du XIXe siècle. « Tu vas faire rêver toutes les jeunes filles d'Allemagne », lui glisse son metteur en scène. Nouveau triomphe. À 17 ans, Romy Schneider est une star. Mais Ernst Marischka a une autre idée en tête. Ce sera Sissi!

Il y a belle lurette que le réalisateur cherche à tourner le fabuleux destin de l'impératrice Élisabeth d'Autriche. Mais en en gommant volontairement les aspects dramatiques. Il s'agit de faire rêver, non d'inquiéter. Alors que l'Allemagne et le reste de l'Europe se reconstruisent après les ravages de la guerre, il faut donner aux peuples de la fantaisie et du charme. Avec Romy, Marischka a vite compris qu'il tient l'interprète idéale. Rien ne sera trop beau pour cette superproduction. Le message politique est également clair: redorer le blason un brin terni de l'Autriche et ressusciter son passé glorieux. Costumes somptueux, innombrables figu-

© SCREEN PROD/PHOTONONSTOP

REPRÉSENTATION

Dans « Sissi », la jeune princesse bavaroise croit découvrir le bonheur en remontant le Danube jusqu'à Vienne, où elle doit épouser François-Joseph. C'est la mère de Romy, la comédienne allemande Magda Schneider, qui a lancé sa fille dans la carrière cinématographique dès l'âge de 15 ans. Page de droite : l'actrice retrouvera le rôle de Sissi en 1972, dans « Ludwig ou le Crépuscule des dieux », sous la direction de Luchino Visconti.

rants, lieux de tournage magnifiques et choisis en fonction de leur splendeur, châteaux ouverts par les gouvernements. La perruque portée par Mlle Schneider pèse à elle seule six kilos. Se succède un ballet de crinolines, de froufrous et de parures à faire pâlir la véritable impératrice. Magda est de la partie et joue, dans le long-métrage, un peu son propre rôle puisqu'elle interprète la duchesse Ludovica en Bavière.

La sortie de *Sissi*, en 1955, provoque un délire absolu et total. Les recettes pulvérisent tous les records et dépassent même celles d'*Autant en emporte le vent !* Les presses allemande et autrichienne se déchaînent, s'emparent du phénomène. Romy Schneider est une héroïne nationale. N'a-t-elle pas exporté le génie allemand hors des frontières ! Pour toutes les jeunes filles de l'époque, elle est un modèle idéal de pureté et, risquons le mot, de virginité. Magda Schneider veille sur sa fille comme sur une châsse sacrée. Son beau-père veille lui aussi. Car Romy, déjà riche, va signer grâce à lui un deuxième et fabuleux contrat. Le metteur en scène, comblé, s'est en effet déjà attelé à un deuxième opus. Celle qui reçoit déjà des milliers de lettres de fans n'a guère le temps de vivre sa jeunesse. « C'était incroyable, se souviendra Romy Schneider, On m'écrivait du monde entier. Je faisais rêver beaucoup de gens. Je représentais une jeunesse rassurante. Pensez que, au même moment, on venait de tourner aux États-Unis *La Fureur de vivre* et que le mythe Bardot était à ses débuts. »

Amer et lucide constat. Mais, pour l'heure, *Sissi impératrice* connaît la même flamboyante carrière que le premier film. Elle reçoit un bambi, l'oscar allemand. Sa mère et son beau-père la pressent d'accepter un troisième Sissi. Elle se cabre. Elle a le courage de dire d'abord non. Elle a 18 ans. Elle est amoureuse du jeune acteur Horst Buchholz. Elle est naïve comme une enfant seule, un peu perdue. Alors elle décide de jouer autre chose, de montrer ce dont elle est capable. Ce sera *Monpti,* tourné et joué avec Horst, le James Dean allemand, l'histoire d'une jeune fille moderne, qui vit les problèmes de tout le monde. Las, c'est un consternant échec. Le public ne l'a pas suivie. Il veut sa Sissi. Il l'exige. De guerre lasse, Romy accepte de tourner *Sissi face à son destin.* Entre les prises, la jeune femme, épuisée, est à bout de nerfs. Les trois films séduisent dix millions de spectateurs. Alors pourquoi pas un quatrième film ? Avec courage et dignité, Romy Schneider dit non. Ce non, ferme, sera définitif. Magda supplie, son beau-père tempête, le contrat est encore plus faramineux que les précédents, mais non, c'est non. « Plutôt cesser de tourner, déclare Romy à sa mère, que de jouer ces princesses en pâmoison. » Magda éclate en furie. Juge sa fille ingrate et égoïste. Romy se souviendra : « Je me sentais ignorante. Au lieu d'apprendre à vivre, je tournais ! Au lieu de vivre, j'étais sur des plateaux de cinéma. J'ai toujours eu l'impression de ne rien savoir faire dans la vie et de savoir tout faire au cinéma. J'ai vécu longtemps dans une prison, dorée certes, mais une prison quand même ! »

Alors, plus jamais elle ne jouera ces personnages à l'eau de rose, plus jamais elle ne sera l'interprète de ces contes de fées pour enfants sages qui, chez elle, de manière lancinante, tournent au cauchemar. Actrice dans toutes ses fibres, elle a une haute idée de son métier et de ses capacités. La fêlure qui est en elle, sa détresse que rien ne pourra gommer vont lui permettre de devenir l'immense actrice, la fabuleuse comédienne que le monde a connue et célébrée. Il faudra un magicien, superbe aristocrate italien, Luchino Visconti, pour lever enfin le sort. ●

© AKG-IMAGES/MPORTFOLIO/ELECTA, AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD, AKG-IMAGES, M.G.M./ALBUM/AKG-IMAGES

François-Joseph et Élisabeth, entourés de leurs enfants: Rodolphe, Marie-Valérie aux pieds de Sissi, Gisèle et son futur mari Léopold de Bavière (d'après une aquarelle d'Emil von Hartitzsch, 1872). En bas: l'archiduchesse Sophie (1805-1872).

FAMILLE

Une mère frustrée

La souveraine du plus grand empire continental n'est pas une mère comme les autres. Fermement « guidée » par sa belle-mère, la redoutable archiduchesse Sophie, Sissi va en faire la très amère expérience. Par **François Billaut**

DE RETOUR DE BOHÊME, en juin 1854, où Élisabeth vient d'être présentée au peuple de Bohême, François-Joseph Ier est inquiet. Son épouse de 16 ans est singulièrement épuisée. Les traits tirés, elle sombre dans de brusques accès de fatigue. Le docteur Seeburger, médecin de la Cour, rassure l'empereur. Après deux mois de vie conjugale, la souveraine attend un heureux événement. Le souverain exulte. Et l'archiduchesse Sophie, sa mère, se sentirait presque fière de sa sauvageonne de belle-fille. Une fois n'est pas coutume. Sans égard pour sa pudeur, elle va d'ailleurs bientôt contraindre Sissi à exhiber sa taille arrondie devant les curieux qui se pressent dans le parc de la Hofburg.

Le 5 mars 1855, l'impératrice Élisabeth donne naissance à une fille! L'empereur est un peu déçu. Sa mère, qui a donné quatre fils à la dynastie, esquisse une moue de mépris. Seule Élisabeth, radieuse, soupire de bonheur en contemplant le poupon : « Mes souffrances sont désormais sans importance. » Sissi se croit mère, elle va bientôt déchanter. L'archiduchesse informe sa bru que la petite princesse se prénommera… Sophie! Comme elle. Bien entendu, elle en sera la marraine. La nourrice est nommée, comme les gouvernantes qui veilleront sur la nursery du palais, installée dans ses propres appartements.

Erreur de jugement fatale de l'archiduchesse, qui juge sa belle-fille « inexpérimentée ». La maternité aurait pu aider Élisabeth à supporter le carcan protocolaire de la Hofburg. L'impératrice, à peine autorisée à « visiter » sa fille, et ce en présence de sa belle-mère et aux heures qui lui conviennent, développe un puissant sentiment de frustration. Elle implore François-Joseph en vain. Cet empereur qui tient tête au tsar de Russie se soumet comme un petit garçon aux ordres de sa mère. Déjà un fossé infranchissable se creuse entre Sissi et la famille impériale. Alors, elle fuit durant d'interminables escapades à cheval.

Le 12 juillet 1856, nouvelle « déception » pour la redoutable archiduchesse. Sa bru donne le jour à une deuxième fille. Gisèle, comme son aînée, est soustraite dès la naissance à l'influence de sa mère. Cette fois, pourtant, Sissi se bat avec tant d'ardeur qu'elle obtient des concessions. Ses filles seront logées dans un appartement contigu au sien, et elle pourra les visiter sans contraintes. L'archiduchesse Sophie menace de quitter la résidence impériale… et n'en fait rien. Quand le couple impérial part visiter son royaume lombardo-vénitien, à la fin de l'année, il emmène avec lui la petite Sophie, dont la santé fragile inquiète Sissi.

Pour sa première visite officielle en Hongrie, en 1857, Élisabeth décide de nouveau de voyager avec les enfants. Gisèle, hélas, tombe malade dès leur arrivée à Budapest. Probablement de la rougeole. Les souverains, qui doivent se plier à une multitude de cérémonies, laissent les fillettes sous la garde du docteur Seeburger. Le médecin se montre rassurant. Mais, tandis que le bébé de dix mois se remet de l'affection, l'aînée, Sophie, contracte à son tour la maladie. Le 28 mai, l'empereur et l'impératrice sont rattrapés en province par une dépêche alarmante. Rentrés en toute hâte, ils se précipitent au chevet de l'enfant. Seeburger est impuissant à enrayer la fièvre. Dix heures plus tard, bercée par sa mère, la petite Sophie expire.

Élisabeth, brisée, se replie sur elle-même. Recluse au château de Laxenburg, elle refuse même de s'occuper de Gisèle. L'archiduchesse Sophie reprend la haute main sur l'éducation de l'enfant. En 1858, l'impératrice est de nouveau enceinte. Prise de douleurs, au matin du 21 août, elle donne le jour, après

© AKG-IMAGES/IMAGNO, IMAGNO-ÖNB/LA COLLECTION

HDS IMMANENS

Page de gauche : la famille impériale en 1856. L'archiduc François-Charles et l'archiduchesse Sophie, Sissi et François-Joseph et leurs deux premières filles, Sophie – qui disparaîtra à l'âge de 2 ans – et Gisèle. En bas (de gauche à droite) : Rodolphe enfant, Gisèle et Marie-Valérie, Rodolphe adulte avec son épouse, Stéphanie de Belgique. À droite : Élisabeth-Marie, princesse de Windisch-Graetz, et ses quatre enfants, François-Joseph, Ernest, Rodolphe et Stéphanie.

dix heures d'efforts, à son troisième enfant. Un fils, enfin. Appelé Rodolphe, comme le premier empereur Habsbourg, au XIIIe siècle. François-Joseph, au comble de la fierté, le nomme dans l'instant « colonel du 19e régiment d'infanterie ». Et il ordonne que soit tirée, dans la capitale endormie, une salve de cent un coups de canon.

L'archiduchesse Sophie juge sa belle-fille inapte à élever correctement l'héritier de l'Empire. Sissi ne vient-elle pas d'émettre le désir absurde de lui donner le sein ? Le « fidèle » Seeburger abonde dans le sens de l'archiduchesse : « L'impératrice est incapable de répondre au rôle qui lui incombe. D'ailleurs, elle est oisive. » François-Joseph cède à nouveau. Et devant tant d'incompréhension, d'injustice, Sissi répond par la seule arme qu'elle connaisse : la fuite.

De Madère à Corfou, l'impératrice sillonne les mers pour soigner la toux, chronique, qui l'affecte dès qu'elle séjourne à Vienne. Mais elle redoute que les enfants l'oublient et leur écrit des lettres ponctuées de « pense à ta maman ». En novembre 1861, elle doit retrouver François-Joseph au palais de Miramar, à Trieste, dans le nord de l'Italie. Elle obtient que l'empereur la rejoigne seul avec les enfants. Sissi jubile.

Dès le début du séjour, pourtant, la nervosité de Rodolphe l'inquiète. L'enfant sursaute au moindre bruit et panique dans le noir. La nature « sensible » des Wittelsbach ? Peut-être. Mais l'éducation sadique dispensée par le général-comte de Gondrecourt – douches froides et réveil au tir de revolver – n'arrange rien. Sous prétexte de « forger le caractère » du prince de 7 ans, le précepteur le terrorise. Sissi pose un ultimatum à l'empereur : ce sera elle ou Gondrecourt. Elle exige une pleine autorité. Elle veut disposer du choix de l'entourage des enfants et avoir la direction complète de leur éducation ! Face à une telle détermination, François-Joseph craint de se retrouver sans épouse. Il finit par céder. Mais pour Rodolphe, hélas, le mal est fait.

À l'automne de 1867, Sissi attend un nouvel enfant. L'archiduchesse Sophie déteste la Hongrie, donc le prince y naîtra ! Une princesse en fait, prénommée Marie-Valérie, comme Valeria, le nom romain de la région de Budapest où elle voit le jour, le 22 avril 1868. « Elle est très forte et gigote vigoureusement », écrit l'empereur aux aînés. Élisabeth déborde d'amour pour son « Unique ». Et elle confie : « Je sais maintenant le bonheur d'avoir un enfant. »

Pour Rodolphe, qui a souffert des absences répétées de sa mère, cette « préférence » est difficile à supporter. D'autant qu'il ressemble, bien plus que ses sœurs, à Sissi. Mais lui ne pourra échapper à Vienne, à l'autoritarisme de son père, et moins encore à cette destinée imposée par la naissance. Marié à l'insignifiante Stéphanie de Belgique, qui lui donne une fille « Erzsi », il fuit aussi à sa manière dans une vie extraconjugale impossible et dans les paradis artificiels : alcool, opium et cocaïne… Quant à Gisèle, « au moral le portrait de son père », elle épousera à 16 ans le prince Léopold de Bavière. Mariage « arrangé » par Sissi, qui s'opposera, en revanche, à un même avenir pour sa chère Marie-Valérie.

Son « Unique » fera un mariage d'amour – concept alors « révolutionnaire » –, avec Franz-Salvator d'Autriche-Toscane. Les premières années du mariage sont heureuses. L'archiduchesse donne le jour à dix enfants, avant de découvrir qu'elle est trompée. Réfugiée dans les œuvres caritatives, elle gagne un nouveau titre, « l'Ange de Wallsee », du nom du village où elle vit. ●

UNE PLEINE AUTORITÉ.
SISSI VEUT AVOIR LA DIRECTION COMPLÈTE DE L'ÉDUCATION DE SES ENFANTS.

ERZSI L'Archiduchesse rouge

Fille unique de l'archiduc héritier Rodolphe et de Stéphanie de Belgique, Élisabeth-Marie, surnommée Erzsi, naît au château de Laxenburg, près de Vienne, le 2 septembre 1883. Après le suicide de son père à Mayerling, et le remariage de sa mère avec le comte Elemer Lónyay, elle est élevée par François-Joseph Ier, dont elle devient la petite-fille préférée. Douée d'un « fort » caractère, elle refuse d'épouser son cousin le roi Albert Ier des Belges, à qui elle préfère le prince Otto zu Windisch-Graetz, officier autrichien de dix ans son aîné. Le vieil empereur consent à cette « mésalliance », à laquelle sa petite-fille mettra un terme, une dizaine d'années et quatre enfants plus tard. À l'heure où les révolutions coûtent le trône à sa famille, Erszi devient la maîtresse du député social-démocrate Leopold Petznek qu'elle finira par épouser en 1948, après trente ans de concubinage. Son engagement et ses dons répétés en faveur du parti social-démocrate lui ont valu le surnom populaire d'« Archiduchesse rouge ». Elle est la seule descendante de Sissi et François-Joseph à être restée en Autriche après la chute de l'Empire. L'archiduchesse s'est éteinte à Vienne, en 1963.

© FINEARTIMAGES/LEEMAGE, IMAGNO/LA COLLECTION, AKG-IMAGES & DR

Généalogie POINT DE VUE

ARBORESCENCE
Autriche & Bavière

Tableau généalogique simplifié.

Établi par **Philippe Delorme**

Louis-Guillaume
1831-1920
∞ (1) Henriette Mendel, baronne de Wallersee
∞ (2) Antonie Barth

Guillaume-Charles
1832-1833

Hélène
1834-1890
∞ Maximilien de Tour et Taxis

Charles-Théodore
1839-1909
∞ (1) Sophie de Saxe
∞ (2) Marie-Josèphe de Portugal

Marie-Sophie
1841-1925
∞ François II des Deux-Siciles
Sans postérité

Mathilde
1843-1925
∞ Louis de Bourbon-Siciles, comte de Trani

Sophie-Charlotte
1847-1897
∞ Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon

Maximilien-Emmanuel
1849-1893
∞ Amélie de Saxe-Cobourg-Gotha

Sophie
1855-1857

Gisèle
1856-1932
∞ Léopold de Bavière

4 enfants

BAVIÈRE

Rodolphe prince héritier d'Autriche-Hongrie
1858-1889
∞ Stéphanie de Belgique

Élisabeth-Marie
1883-1963
∞ (1) Otto de Windisch-Graetz (div.)
∞ (2) Léopold Petznek

WINDISCH-GRAETZ

La famille impériale dans vers 1888. De gauche à droite, au premier plan : François-Joseph Ier, Élisabeth-Marie, Sissi et Stéphanie. Debout au second plan : François-Ferdinand, Marie-Valérie et François-Salvator d'Autriche-Toscane, Léopold de Bavière et Gisèle.

© DR

WITTELSBACH

Christian Ier de Birkenfeld
1598-1654

Maximilien Ier roi de Bavière
1756-1825
∞ (2) Caroline de Bade

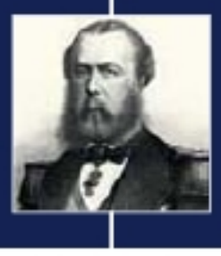
Maximilien
duc en Bavière
1808-1888

Ludovica
1808-1892

Sophie
1805-1872

Élisabeth
Amélie
Eugénie
"Sissi"
1837-1898

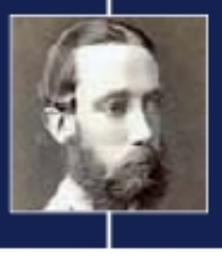
François-
Joseph
empereur
d'Autriche
et roi de
Hongrie
1830-1916



Maximilien
empereur
du Mexique
1832-1867
∞ Charlotte
de Belgique
Sans postérité

Charles-Louis 1833-1896
∞ (1) Marguerite
de Saxe
∞ (2) Marie-
Annonciade des
Deux-Siciles
∞ (3) Marie-Thérèse
de Bragance

Marie-Anne
1835-1840



Louis-Victor
1842-1919
Sans alliance

Marie-Valérie
1868-1924
∞ François-Salvator
d'Autriche-Toscane

10 enfants

MAISON GRAND-DUCALE DE TOSCANE

HABSBOURG

Marie-Thérèse
impératrice et « roi » de Hongrie
1717-1780

François-Charles
1802-1878 (renonce
à ses droits en 1848)

François-Ferdinand
prince héritier
d'Autriche-Hongrie
1863-1914
∞ Sophie Chotek
princesse de
Hohenberg

HOHENBERG

Otto
1865-1906
∞ Marie-Josèphe
de Saxe

Charles Ier
empereur d'Autriche et
roi de Hongrie
1887-1922
∞ Zita de Bourbon-Parme

HABSBOURG-LORRAINE

FRÈRES ET SŒURS

De belles alliances

Pour ses enfants, Ludovica, duchesse en Bavière, ambitionne des unions très prestigieuses. Et après l'union de Sissi avec François-Joseph, elle n'éprouvera aucune difficulté à marier ses filles, sans dot, mais toutes jolies. Par **François Billaut**

DÈS QUE SE PROFILE UN TRÔNE, Ludovica tente de caser ses enfants… Sans doute, souffre-t-elle de sa « mésalliance » supposée. Mais c'est aussi une mère attentive. Quand sa fille aînée, Hélène, sombre dans la dépression, après s'être vu préférer Sissi, elle réagit sans tarder. Maximilien de Tour et Taxis, héritier de la plus grande fortune d'Allemagne, est convié pour une partie de chasse à Possenhofen. La duchesse en Bavière convainc son neveu le roi Maximilien II de consentir à cette alliance. Le mariage, célébré en août 1858, est des plus heureux. Mais Maximilien disparaît, hélas, dix ans plus tard, un mois après la naissance de leur quatrième enfant. Hélène, associée par son beau-père à la gestion de l'incommensurable fortune des Tour et Taxis, survivra plus de vingt ans à son mari. Elle rendra le dernier soupir, en 1890, dans les bras de sa « vieille Sissi ».

Moins d'un an après le mariage d'Hélène, le 9 janvier 1859, Marie-Sophie obtient, elle aussi, une couronne en épousant François de Bourbon-Siciles, duc de Calabre et héritier du trône de Naples. La mort de son beau-père Ferdinand II, quelques semaines plus tard, fait d'elle une reine de 17 ans. Pour peu de temps. Dès l'année suivante, les armées du roi de Sardaigne chassent les Bourbons. Marie-Sophie et François II, enfermés avec une poignée de fidèles dans la forteresse de Gaète, résistent encore quelques mois. Réfugiés à Rome, puis à Saint-Mandé, aux portes de Paris, le roi et la reine refusent d'abdiquer. Et Marie-Sophie, le « sévère petit aigle de Gaète » chanté par D'Annunzio, poursuivra de sa rage les « usurpateurs » Savoie, jusqu'à son dernier souffle, en 1925.

La même année que Marie-Sophie, l'aîné de la fratrie, Louis-Guillaume, contracte une union jugée « désastreuse ». L'héritier des ducs en Bavière, déjà père d'une petite Marie, renonce à ses droits pour épouser sa maîtresse Henriette Mendel. Une comédienne! Pour atténuer la mésalliance, mère et fille reçoivent le titre bavarois de baronnes de Wallersee. Protégée par son impériale tante, Marie épousera le comte Georges Larisch et deviendra dame d'honneur. Mais la nièce finira par se fâcher avec sa tante, sur qui elle laissera des *Mémoires* peu amènes. Comme avec son père Louis-Guillaume, qui, veuf de sa première épouse, convole à plus de 60 ans avec Barbara Barth, chanteuse de music-hall de 40 ans sa cadette.

Inséparable de sa sœur la reine de Naples, Mathilde est promise à Louis de Bourbon-Siciles, comte de Trani, frère et héritier du roi François II. Mais, surnommée *Spatz* – « moineau » en allemand – pour sa gaieté, la comtesse de Trani est mal assortie à son

Mathilde, comtesse de Trani, à gauche, devient la belle-sœur de sa propre sœur, la reine Marie-Sophie des Deux-Siciles, « en costume de Calabraise », à droite.

© AKG (3), BPK/RMN

Le roi Louis II de Bavière se fiance à sa cousine la duchesse Sophie-Charlotte en Bavière, le 22 janvier 1867. Ci-contre, Charles-Théodore, duc en Bavière, et ses sœurs Hélène de Tour et Taxis, Élisabeth d'Autriche et Marie-Sophie des Deux-Siciles.

époux. La rumeur lui prête, comme à sa royale sœur, une vie extraconjugale agitée. Devenues veuves, Mathilde et Marie-Sophie se rapprochent plus encore. Elles jouent de leur incroyable ressemblance et s'habillent à l'identique pour dérouter les visiteurs. De deux ans la cadette de Marie-Sophie, Mathilde, ne survivra que quelques mois à la disparition de sa sœur, en 1925.

En 1888, Charles-Théodore, le frère préféré de Sissi, devient le nouveau duc en Bavière. Diplômé en droit, en économie et en philosophie, il est destiné à une carrière d'officier. Mais, profondément marqué par la guerre de 1866 contre la Prusse et celle de 1870 contre la France, il abandonne l'uniforme. À 40 ans révolus, il entreprend des études de médecine, devient ophtalmologiste et ouvre une clinique, où, assisté de sa seconde épouse, il soigne les démunis. De ses mariages, avec Sophie de Saxe, puis avec Marie-Josèphe de Portugal, le duc Charles-Théodore aura six enfants. Sa troisième fille, Élisabeth, deviendra reine en épousant Albert Ier des Belges, le roi chevalier.

Le 22 janvier 1867, Louis II de Bavière annonce ses fiançailles avec sa cousine Sophie-Charlotte, la plus jeune sœur de Sissi. Il décore personnellement les appartements de sa future épouse, il fait réaliser une couronne à son intention… et repousse indéfiniment la date du mariage. Sophie-Charlotte finira par épouser le prince Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon, un petit-fils du roi Louis-Philippe. Aux yeux de tous, le couple paraît s'entendre, jusqu'au scandale que suscite une liaison adultérine de Sophie-Charlotte. La duchesse d'Alençon, alors mère de deux adolescents et membre d'un tiers ordre dominicain, était prête à s'enfuir, la quarantaine passée, avec son médecin! Soignée pour troubles nerveux, en Autriche, à grand renfort de « détonations et bains glacés », la princesse ne se remettra jamais tout à fait du « traitement ». En 1897, elle meurt accidentellement, ou pas, durant l'incendie du Bazar de la Charité. ●

LES FIANÇAILLES DE LOUIS II ET DE SOPHIE-CHARLOTTE SONT ANNONCÉES, ET LA DATE DU MARIAGE SANS CESSE REPOUSSÉE !

VIENNE

Le carcan de l'étiquette

Brillante capitale d'un empire dominant l'Europe centrale, Vienne apparaît aux yeux de Sissi comme une prison d'où elle s'efforcera toujours de s'échapper. Délaissant Schönbrunn et la Hofburg, c'est à la villa Hermès qu'elle trouvera enfin la sérénité. Par **Jean des Cars**

À TOUS POINTS DE VUE, le réveil est pénible. Dès le lendemain de ses noces, au château de Schönbrunn, la nouvelle impératrice est exaspérée par les premiers tours de vis du protocole. L'immense résidence lui fait mauvaise impression et elle y affronte son plus implacable adversaire, l'étiquette de la cour, sous la surveillance autoritaire de sa belle-mère et tante, l'archiduchesse Sophie, qui n'admet pas que Sissi ait pris la place d'Hélène. Habituée à une existence simple, l'épouse du souverain est écrasée par la richesse décorative des galeries, des cabinets de laque et de porcelaine, et surtout le poids de l'Histoire : les ombres de Marie-Thérèse, de sa fille la future infortunée reine Marie-Antoinette, de Mozart, éblouissant par son génie impatient, de Napoléon installant son quartier général après Austerlitz, des membres du congrès de Vienne qui dansaient ici dans la salle de bal de l'Europe, de l'Aiglon, devenu le duc de Reichstadt, rendant le dernier soupir d'une vie étouffée…

Que, contrairement à la tradition, la jeune femme partage la même chambre que son mari n'est qu'un leurre. Leur intimité est bafouée par des usages intransigeants, ce qui ne dérange guère l'empereur lequel apprécie la discipline militaire. Même si le château est plaisant et dispose d'appartements confortables, l'impératrice est astreinte à un exténuant devoir de représentation.

Invariablement, sa journée commence par l'apparition de la sévère première dame d'honneur, la comtesse Esterházy-Liechtenstein. Impressionnant cerbère de salon, celle-ci a quarante ans de plus que Sissi, sait tout, voit tout et, par conséquent, juge tout avant de faire son rapport, avec une délectation pincée, à la mère de l'empereur. La vie de Sa Majesté est réglée par un épais registre d'obligations et on devine l'accablement physique et psychologique d'Élisabeth, brusquement transplantée dans un monde hostile et critique.

Dès ses premières heures vécues à Schönbrunn, Sissi regrette sa chère Bavière et se plaint d'être sous le regard quasi permanent de domestiques, valets, chambellans, femmes de chambre, tous aux ordres de l'implacable Sophie. Relevons un usage absurde parmi des dizaines d'autres : l'impératrice ne doit porter ses chaussures qu'une fois ! Ce qui veut dire que la souveraine de millions de sujets essaie les souliers des femmes de sa suite, alors que les officiers de Sa Majesté l'empereur font briser leurs bottes par leur ordonnance ! Très vite, Sissi tente de s'échapper de sa première geôle luisante des ors d'un baroque lourd. Elle n'aimait guère le château de Laxenburg, à Mödling, l'autre résidence d'été des Habsbourg, où elle avait passé sa désastreuse lune de miel. Elle y résidera peu, même si c'est là que naîtront deux de ses enfants, Gisèle et Rodolphe…

En bas à gauche : le palais de Schönbrunn, où planent les ombres de Marie-Thérèse et de l'Aiglon. Ci-contre : au cœur du musée Sissi, à la Hofburg, quel meilleur symbole de la servitude dorée de l'impératrice que cette statue étincelante ?

© FRANCK SEGUIN/BUREAU233, HERVÉ CHAMPOLLION/AKG-IMAGES

DANS SES APPARTEMENTS DE LA HOFBURG,

UN ESCALIER DISCRET PERMET À LA « PRISONNIÈRE » DE S'ENFUIR.

À la Hofburg, l'imposant palais impérial, au cœur de Vienne, Élisabeth dispose d'appartements luxueux. Mais son lit est démonté chaque matin. En bas : à partir de 1864, l'impératrice fait de la villa Hermès – avec sa chambre à la décoration délirante – son véritable refuge près de la capitale.

Élisabeth accompagne son époux au palais de la Hofburg, véritable ville dans la ville, au cœur de Vienne et s'y installe dans une vingtaine de pièces, sur les deux mille six cents que compte alors l'immense palais.

C'est surtout à partir de l'année 1857 qu'y réside le couple impérial, au premier étage. Élisabeth manifeste ses premières volontés d'indépendance en aménageant une salle de gymnastique dont les anneaux, pour ses exercices physiques, surprennent sous les lambris. Sa salle de bains, équipée d'une vaste baignoire, suscite des commentaires désobligeants. Sissi acquiert une réputation… d'anarchiste! Mais le plus révélateur est sans doute le fait qu'elle refuse de disposer d'une véritable chambre. Chaque soir, dans un des salons de l'aile Amélie, son lit est installé et disparaît à l'aube, derrière les couloirs, quand l'impératrice part pour monter à cheval au Prater. Cette répulsion de la Hofburg est significative : Sissi n'est toujours que de passage… pour s'échapper plus facilement. À l'extrémité de ses appartements si peu intimes, une porte masque un escalier discret qui permet à la « prisonnière » de s'enfuir pour aller faire des courses, accompagnée seulement d'une dame d'honneur. L'aristocratie viennoise s'offusque de ces libertés, le peuple s'en amuse.

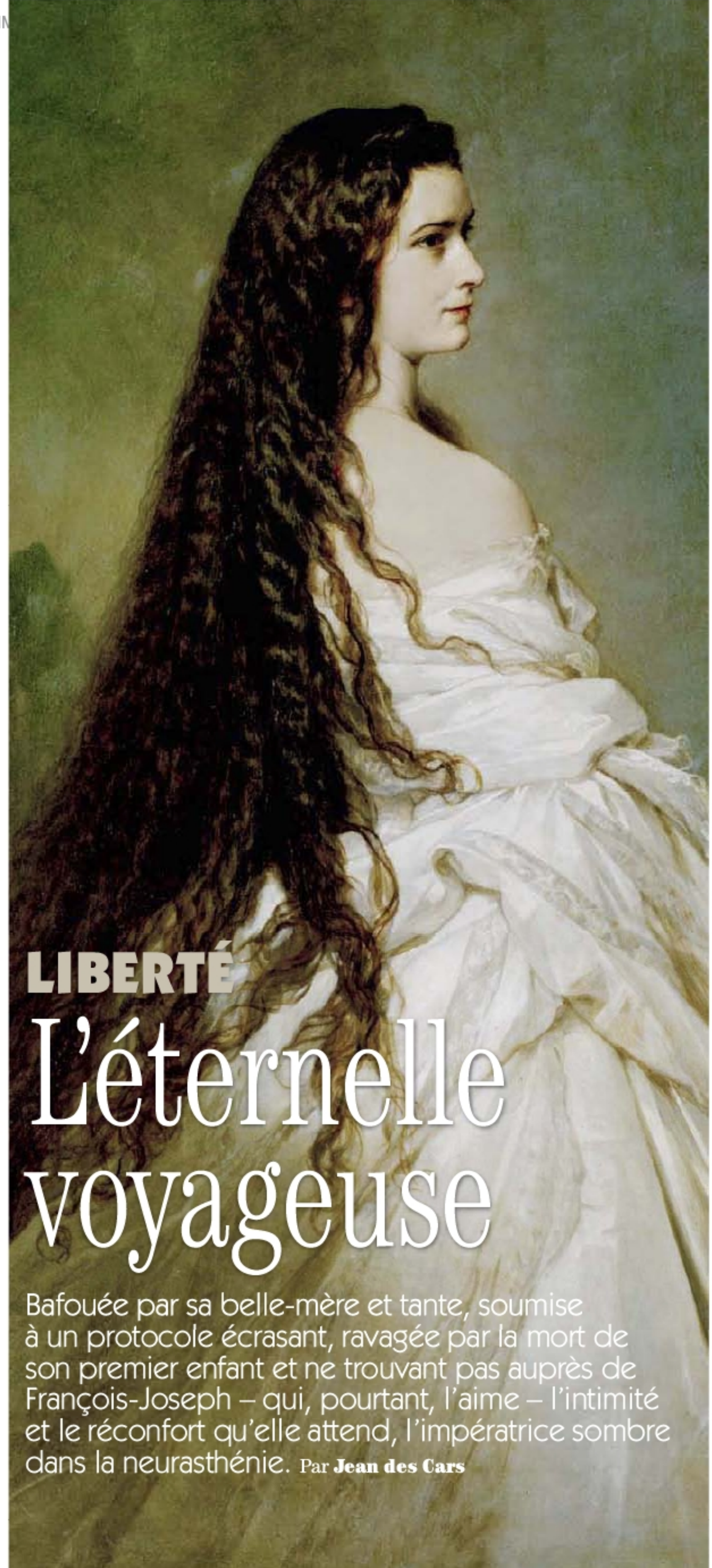
Il faudra près de trente ans à l'impératrice pour se sentir enfin chez elle à Vienne. Son refuge est finalement assez peu connu des foules de touristes, car cette résidence secrète se trouve loin du centre de Vienne, dans un magnifique parc à l'ouest de Schönbrunn. C'est la villa Hermès, la seule grande construction entièrement édifiée par l'empereur pour faire plaisir à sa fantasque épouse et tenter de freiner sa frénésie des voyages. François-Joseph offre ce cadeau officiellement à Sissi le 24 mai 1886, mais elle y séjourne déjà volontiers depuis deux ans, comme le rappelle une borne à l'entrée. Dans un premier temps, la vaste bâtisse aux murs de tons rosés avait été baptisée d'une manière petite-bourgeoise « Mon repos ». Mais il est vite évident que l'âme tourmentée de l'impératrice ne saurait y trouver un réel apaisement.

En revanche, en dédiant, finalement, la maison à un dieu de la Grèce antique, Sissi prouve son attachement à la mythologie et à la mémoire d'un de ses oncles, Othon de Wittelsbach, premier roi de la Grèce indépendante en 1832. Elle y prend des leçons de grec classique, organise de grandes écuries et un extraordinaire gymnase où dieux, demi-dieux et héros s'affrontent dans des exercices de lutte largement étalés sur des murs au rouge pompéien. Mais le plus troublant est sa chambre – enfin, elle consent à en avoir une à Vienne! – au premier étage. Le délire décoratif y explose dans un hommage aux goûts de son cousin Louis II de Bavière, dont elle est très proche. Une débauche de trompe-l'œil et d'allégories. Peut-on réellement dormir dans un cadre aussi fantastique et pesant? La réponse est peut-être dans la sombre statue près de la tête du lit surchargé, celle d'une femme à la tête penchée que l'impératrice nommait « Mélancolie ». Elle ne pourra jamais s'en libérer… ●

Jean des Cars a publié plusieurs ouvrages de référence sur la maison d'Autriche : *Sissi ou la Fatalité*, *Rodolphe et les secrets de Mayerling* ou encore *La Saga des Habsbourg*. Vient de paraître, également chez Perrin, *La Saga des reines*, 25 €, où il raconte, de Catherine de Médicis à Élisabeth II, le destin de douze femmes de pouvoir et parfois de charme.

© FRANCK SEGUIN/BUREAU233 (2), LUC CASTEL, AKG-IMAGES

HDS IM



© AKG-IMAGES/ERICH LESSING

LIBERTÉ

L'éternelle voyageuse

Bafouée par sa belle-mère et tante, soumise à un protocole écrasant, ravagée par la mort de son premier enfant et ne trouvant pas auprès de François-Joseph – qui, pourtant, l'aime – l'intimité et le réconfort qu'elle attend, l'impératrice sombre dans la neurasthénie. Par **Jean des Cars**

Dans cette œuvre de 1864, Franz Xaver Winterhalter a su capter la soif d'indépendance de Sissi. « N'importe où, seulement ne pas rester au même endroit trop longtemps… »

HIER JEUNE FEMME aux traits encore poupins qui posait un regard étonné et curieux sur le monde, Sissi est devenue une mère accablée, dangereusement amaigrie et dont le visage s'est creusé. Ses médecins lui prescrivent un séjour au soleil… C'est à partir de l'hiver de 1860 que la souveraine entame sa fuite du monde. Une longue errance qui durera près de quarante ans. Elle choisit de partir pour l'île de Madère, un jardin tropical entre ciel et océan. Pourquoi aller aussi loin de Vienne, à 1 000 kilomètres de Lisbonne et 500 de la côte africaine ? Pour être sûre de mettre la plus grande distance possible entre elle et la Cour.

Elle vogue à bord du yacht royal britannique *Osborne,* que la reine Victoria a mis à sa disposition. Si, après une épouvantable traversée, elle atteint, soulagée, l'« île du Bois » – comme l'ont baptisée les Portugais –, c'est parce qu'à cette escale des navigateurs de l'Atlantique, Élisabeth ne risque pas d'être critiquée à chaque embrasure ni épiée comme une bête curieuse. Elle n'y aura aucune vie officielle, vivra au milieu de visages inconnus, heureuse dans l'ancien palais de la Quinta Vigia, à Funchal, prêté par un influent personnage de l'île, le comte Carvalho.

L'impératrice est demeurée à Vienne, c'est Sissi qui est en villégiature, croyant se retrouver enfin, charmée par le discret respect des habitants, les maisons blanches à étages qui déversent sur leurs murs des cascades de bougainvillées et d'hortensias. Quel bonheur de respirer les senteurs d'oranger qui montent des rues escarpées ! Menant la vie simple qu'elle affectionne, Élisabeth est entourée d'oiseaux, collectionne les papillons, recueille un crapaud géant et entame des duos cocasses avec des perroquets. Sissi se promène beaucoup, quelque fois seule, parfois à cheval, le plus souvent dans un de ces attelages fleuris qu'on voit gravir les pentes. Le sien est tiré par des poneys blancs ; elle en a loué huit. Des hauteurs, elle aime contempler les toits de tuiles, les fenêtres à petits carreaux, la luxuriance des feuilles de bananiers et les lianes noueuses. Elle semble retrouver une rassurante joie de vivre. Elle a un nouveau compagnon, venu d'Angleterre, un énorme chien qui va énormément compter pour elle.

SISSI PRESSENT QUE, DANS CHAQUE RETOUR, IL Y A AUSSI UN DÉPART,

AVANT LE SUPPLICE DE L'ARRIVÉE. CHAQUE BATEAU LUI DONNE ENVIE D'ÊTRE À SON BORD.

À gauche : Élisabeth joue d'une petite guitare, entourée de sa sœur Hélène et de ses dames de compagnie, à Madère. Ci-dessus: la Quinta Vigia, à Funchal, actuelle résidence du président du gouvernement autonome de l'île.

Impressionnant airedale irlandais tout blanc, il se montre si attaché à elle qu'Élisabeth lui donne le joli nom de Shadow, et il devient, effectivement, son ombre. Un long châle jeté sur sa crinoline, Sissi joue de la mandoline, fort mal : ses dames d'honneur devront être patientes et supporter des accords disgracieux ! Peu importe. Pour l'impératrice, vivre à Madère, c'est revivre.

Au bout de quatre semaines, la seule nostalgie qu'elle éprouve est l'absence de ses enfants, Gisèle, née en 1856, et Rodolphe, né en 1858, cet héritier tant attendu qui assure la succession dynastique. À François-Joseph guettant les courriers si lents à arriver, elle envoie quelques mots tendres mais, fin mars 1861, la fugitive se rend compte qu'elle ne pourra rester plus longtemps sur cette oasis paisible. Alors que son entourage pensait soigner une tuberculose – imaginaire –, elle fait une découverte qui lui sera à la fois pénible et stimulante: Sissi n'est bien nulle part et sa véritable maladie est la bougeotte, sans aucun espoir de guérison.

Ajoutons qu'à l'époque on méconnaît les effets gravement dépressifs des accouchements. Sissi pressent que, dans chaque retour, il y a aussi un départ, avant le supplice de l'arrivée. Lorsqu'elle avoue : « Il se trouve que je veux toujours aller plus loin et bouger. Il se trouve que chaque bateau qui part me donne envie d'être à son bord. Quelle que soit sa route, le Brésil, l'Afrique… N'importe où, seulement pour ne pas rester au même endroit trop longtemps… » Élisabeth est son meilleur médecin. Jamais ne sera établi un diagnostic aussi sensé la concernant.

Sa première évasion prend fin le 28 avril 1861. Elle recommencera, fuyant le déséquilibre de ses contradictions, transformant sa suite en agence de voyages perpétuels, dans un monumental embarras de malles. Elle disposera même, après 1870, d'une voiture chambre-salon discrètement raccrochée aux grands trains européens, y compris, parfois, au mythique Orient-Express ! Aux lettres désespérées de l'empereur, elle répond par des télégrammes quasi quotidiens expédiés de Biarritz, de l'île de Wight, d'Irlande, du Caire, de Constantinople, de Grenade, de Tanger, de Venise…

La presse viennoise suit avec agacement les pérégrinations de la souveraine errante, calculant qu'une année, elle aura passé 265 jours hors d'Autriche et surtout de Vienne, principalement en Hongrie. Mais dans ce cas, ce sont davantage des séjours à la fois publics et privés liés à sa fonction que des fuites puisque depuis 1867, l'impératrice est également reine de Hongrie, vénérée dans ce pays dont elle a défendu l'identité. Ce qui a profondément vexé les Viennois…

Vers la fin des années 1880, la souveraine d'Autriche-Hongrie pense avoir, enfin, déniché son port d'attache, Corfou, cette île grecque si italienne avec ses lauriers-roses et ses sombres cyprès. Ce qu'elle n'avait pu trouver à Madère parce que c'était trop loin et qu'elle était trop jeune, Corfou va le lui procurer. Une sorte d'apaisement en expliquant que « chacun peut faire de soi une île. Ici je pourrai renier mon principe de perpétuelle errante ». Avec cette bonne résolution, elle espère convaincre l'empereur-roi de l'ai-

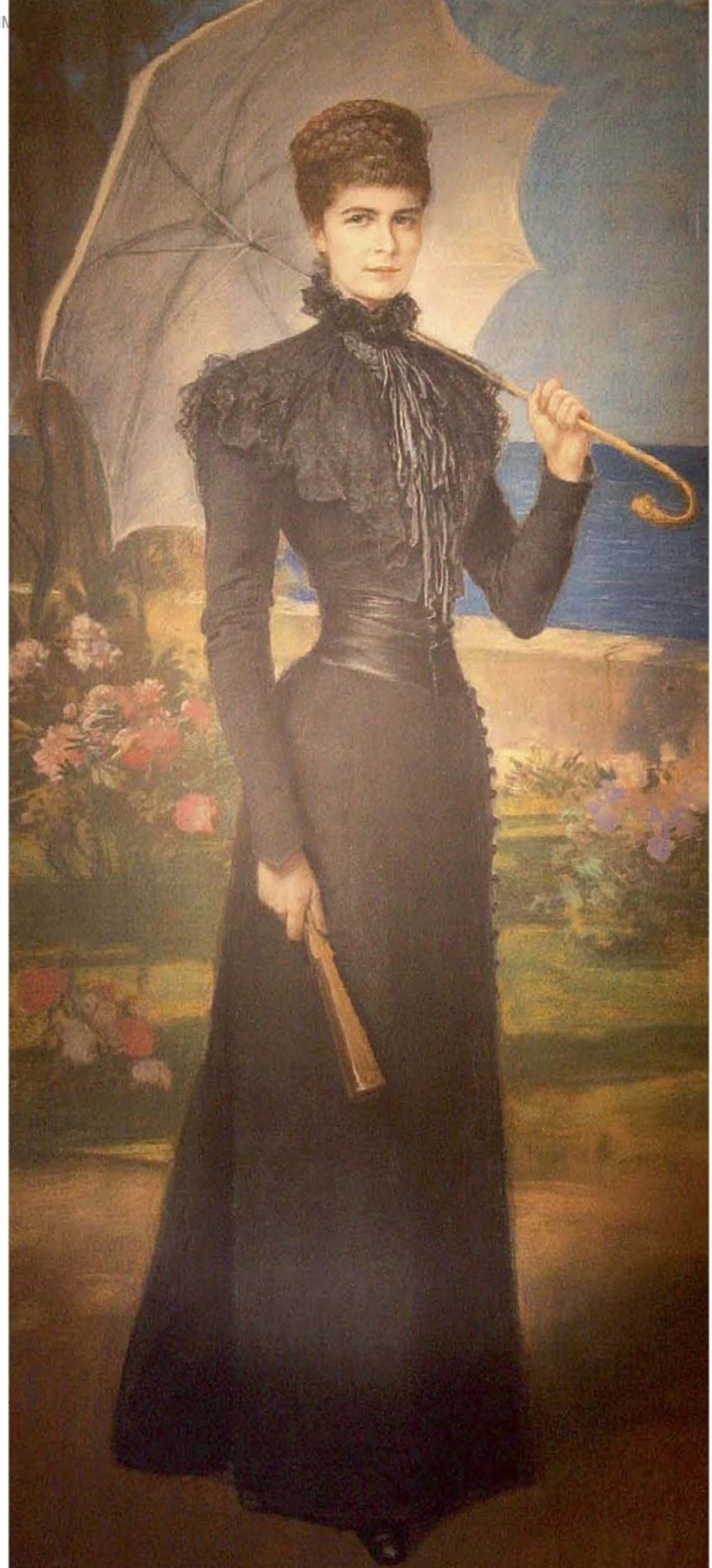
© AKG-IMAGES/IMAGNO, COLORISEKANUS, AGE FOOTSTOCK, AKG-IMAGES

L'Achilleion, palais néoclassique de style pompéien édifié à Corfou en 1890 par l'architecte italien Raffaele Caritto. L'impératrice en fera son refuge après la disparition tragique de son fils, Rodolphe. Ci-dessus : le péristyle des Muses. La propriété sera rachetée en 1907 par le kaiser Guillaume II.

der à lui faire construire une villa après avoir hésité sur le terrain idéal. Le site, sur la côte orientale, est magnifique, à 145 mètres d'altitude, dominant une mer indigo d'où monte, dans une admirable lumière, la brume de l'Adriatique. Cette villa, achevée en 1891, Sissi la nommera l'Achilleion. Par sa dédicace au demi-dieu grec Achille, dont une statue, le représentant blessé, accueille le visiteur, elle achève un hommage commencé avec la villa Hermès.

Elle y séjournera environ six ans, par intermittence. Corfou la douce aura su retenir Sissi comme aucune autre terre au monde. Mais ce n'était qu'un mirage de plus, car c'est en voyage, loin de ce qu'elle fuyait, que la mort frappera celle qui l'espérait… ●

HDS IM



DIÉTÉTIQUE

Une souv

À force de sport et de régimes Élisabeth d'Autriche conservera sa vie durant une silhouette juvénile. Moins de cinquante kilos pour un mètre soixante-douze : des mensurations à la Kate Moss.

Par **Gabriel de Penchenade**

DE LA HOFBURG à la cabine du yacht impérial, le *Miramar,* tous les appartements privés d'Élisabeth d'Autriche sont équipés d'agrès. Au palais impérial de Vienne, dans le cabinet de toilette de la souveraine, aux murs tendus de brocart de soie rouge, une barre fixe et des espaliers sont fixés au milieu des toiles de maîtres, et des anneaux pendent dans l'encadrement baroque des portes qui mènent au salon. Tous les matins, pour conserver sa ligne filiforme et sa souplesse, Sissi s'éreinte à des exercices, tractions et séances d'haltères. Elle ne consacre jamais moins d'une heure à cette gymnastique. D'ailleurs elle est, de son propre aveu, en perpétuel mouvement: « Je ne m'assieds jamais ! » Surtout dans la capitale, où tous les prétextes sont bons pour échapper à un protocole oppressant.
Sa Majesté n'a pas le temps d'assumer d'obligations officielles : elle monte ! Ses chevaux

LUC CASTEL, FRANCK SEGUIN/BUREAU233, AKG-IMAGES/IMAGNO, DR

Page de gauche, ce tableau met en valeur la silhouette et la taille de guêpe du modèle. Ci-dessous à gauche, au palais de la Hofburg, les anneaux avec lesquels Sissi faisait des exercices pendent toujours entre deux portes. À droite, après la quarantaine, l'impératrice rechignera à être photographiée. En bas, le château de Sassetot-le-Mauconduit en Seine-Maritime, où elle a passé un été, en 1875.

eraine «légère»

se nomment Bravo, pour le pur-sang, Red Rose, la jument noire, ou Forrester, le lipizzan… L'impératrice et reine se passionne pour les sports équestres au point de se perfectionner et d'entraîner ses bêtes aux pas subtils de la Haute École. Elisa Petzel, la plus célèbre des écuyères du cirque Lenz, lui enseigne cet art. Et elle apprécie tant ce professeur qu'elle lui offrira Lord Byron, l'un des fleurons de ses écuries.

L'âge venant, une sciatique récurrente lui interdisant de poursuivre de folles équipées équestres, Sissi compense en marchant. D'interminables randonnées, comme dans son enfance, par tous les temps et à un rythme soutenu. Ses dames de compagnie, invariablement hongroises, sont sélectionnées en fonction de cette capacité à talonner leur maîtresse six à sept heures durant. Au prix de tels efforts, le poids de l'impératrice n'excédera jamais cinquante kilos pour une taille d'un mètre soixante-douze. Quasi les mensurations d'un top-modèle contemporain.

Les mémoires de la comtesse hongroise Irma Sztáray, *Mes années avec Sissi,* infirment en revanche les allégations de certains biographes prétendant que l'impératrice souffrait d'anorexie mentale. Comme en témoigne la dernière dame de compagnie de Sissi: «Il lui arrivait souvent, quand l'envie l'en prenait, de dîner sans écarter un plat.» Et elle rappelle le menu de copieux repas, comme cette soirée à l'Hôtel de la Paix de Marseille, où la souveraine, après avoir dégusté son mets préféré – des «huîtres françaises» –, a commandé un poisson, une viande et des fraises des bois, le tout accompagné d'asti spumante, avant d'entraîner sa suivante vers le port pour se régaler encore d'une glace!

La comtesse Sztáray convient toutefois de «la façon fantasque de se nourrir» de l'impératrice. Si elle commence d'ordinaire la journée, vers neuf heures, par un solide petit déjeuner – «du thé et du lait, du beurre, des œufs et des viandes froides» –, il peut lui arriver de ne se nourrir que de lait, d'oranges et de blanc d'œuf salé ou, plus étonnant, de jus de viande pressée crue!

En revanche, Sissi ne consomme jamais de sucreries. Tout ce que la souveraine mange est scrupuleusement contrôlé. Ses vaches laitières subissent des examens vétérinaires réguliers. Et les chèvres qui l'accompagnent, jusque sur le yacht impérial, le *Miramar,* sont avec grand soin sélectionnées au sein de l'élevage tyrolien du château de Schönbrunn. Lorsqu'elle séjourne à l'étranger, comme au château de Sassetot-le-Mauconduit, en Normandie, en 1875, l'impératrice se déplace avec son boulanger viennois, sa farine autrichienne, ses deux chefs de la Hofburg, son chef parisien et sa «soupière» attitrée!

Réputée l'une des plus belles femmes de son temps, Sissi supportera mal les atteintes de l'âge. La quarantaine passée, elle ne se laisse plus photographier. Et quand elle se promène, toujours voilée, elle dissimule ses traits aux regards indiscrets derrière un éventail de cuir. À force d'exercices et de bains de vapeur, elle parviendra toutefois à préserver cette silhouette que ses dames d'atours emprisonnent, chaque matin, dans des corsets étroitement lacés. Quand elles ne cousent pas les robes de l'impératrice à même sa taille! Une quête de la jeunesse qui tourne à l'obsession et inquiète son entourage. Quelques semaines avant la disparition tragique de son épouse, François-Joseph lui prédisait «l'enterrement de [sa] santé», si elle persistait à s'épuiser… ●

Page de gauche : selon la tradition, Sissi recoud le manteau de saint Étienne que va revêtir François-Joseph lors de son couronnement royal (tableau du château de Gödöllö). Ci-dessous: le 8 juin 1867, l'église Matthias, dominant la colline de Buda, est le théâtre d'un « faste barbare », comme l'écrira Liszt, qui composera la messe de la cérémonie.

ERZSÉBET KIRÁLYNÉ

Reine de Hongrie

La meilleure politique est de gagner le cœur d'un pays… En prenant parti pour la cause magyare, Élisabeth d'Autriche s'y est entendue parfaitement. Par son écoute et sa générosité, l'impératrice a réussi à promouvoir le compromis austro-hongrois et à ramener la paix entre les deux principales nations de l'Empire. Par **Marianne Niermans**

© LUC CASTEL, IMAGNO/AKG

DÈS SON INSTALLATION À VIENNE, Élisabeth se trouve en proie à des querelles incessantes avec sa belle-mère. L'archiduchesse Sophie juge Sissi immature qui, libre et fantasque, souffre de la lourdeur du protocole et se sent prisonnière. Ses enfants lui seront retirés. Elle étouffe à la cour, il lui faut trouver un sens à sa vie. Ce sera la Hongrie. Soumis aux Habsbourg depuis le XVII^e^ siècle, les Hongrois ont été réduits au silence après une terrible répression menée par l'Autriche, en 1849, avec l'aide de la Russie. Mais depuis ils n'ont cessé de revendiquer leur liberté. Une aspiration qui résonne en écho aux souffrances de l'impératrice. « Hongrie, / Je connais le poids de tes chaînes. / Je te sauverai de l'esclavage », écrit-elle dans un instant d'exaltation. Aussi, par conviction autant que par provocation, Sissi prend progressivement parti pour cette « terre de la Couronne », jugée ennemie de l'Autriche, en affirmant ouvertement son attachement au peuple magyar. N'hésitant pas à porter la coiffe traditionnelle lors de soirées à l'Opéra. Ou à parfaire ses connaissances en hongrois en prenant pour dame de compagnie une jeune aristocrate hongroise de 23 ans. Vibrante de patriotisme, cette Ida Ferenczy est nommée « lectrice de Sa Majesté ». Élisabeth aime à bousculer les convenances, mais son intérêt pour la cause est sincère. Et qu'importe si les Autrichiens sont choqués par sa conduite, les Hongrois tombent sous son charme, et sa popularité ne cesse de s'accroître au fil de ses voyages dans leur pays. Il faut dire que la beauté de leur nouvelle ambassadrice est sans égale.

Vienne, janvier 1866. Alors que les tensions montent entre les deux pôles de l'Empire, l'audience accordée par l'impératrice à une délégation hongroise conduite par le cardinal primat et le comte Gyula Andrássy fait l'effet d'une bombe. Cet aristocrate, gracié depuis par François-Joseph, n'avait-il pas été condamné à mort par contumace en 1849 ? Vêtue du costume traditionnel magyar, Sissi est resplendissante. À ses côtés, huit dames du palais – toutes hongroises – composent sa suite. La rencontre est solennelle. Le cardinal exprime « l'indéfectible loyauté de la

Ce portrait de l'impératrice Élisabeth en reine de Hongrie, par Georg Raab (1867), témoigne de la beauté de la souveraine – sans doute idéalisée – alors qu'elle aborde la trentaine.

nation à sa reine, que, comme tous, il espère recevoir dans sa capitale ». Pour le bonheur de l'assemblée, l'impératrice répond qu'elle n'a de souhait plus cher… en hongrois, qu'elle possède à la perfection. Une ovation monte : « *Éljen Erzsébet !* – Vive Élisabeth ! » Par son écoute et sa générosité de cœur, elle vient de remporter une immense victoire diplomatique. Quinze jours plus tard, son voyage avec François-Joseph dans ce que désormais les Viennois appellent sa « nouvelle patrie » offre l'occasion d'un premier contact apaisé. L'empereur écrit : « Sissi m'est d'un grand secours par sa politesse, son tact plein de mesure et sa connaissance du hongrois. Il est des remontrances que le peuple accepte plus volontiers dans sa langue et venant d'une jolie bouche. »

Tout est dit. Reste que l'empereur n'est pas encore prêt à accorder un gouvernement indépendant aux Magyars. Mais il a entendu leurs revendications et mesuré leur espoir. Il faudra la guerre contre la Prusse et l'effondrement de la prédominance Habsbourg pour que le souverain réponde à leurs attentes. Le 8 juillet 1866, la défaite de Sadowa force le gouvernement autrichien à entrer dans la voie des concessions libérales. Février 1867, un ministère est créé en Hongrie, et le comte Andrássy nommé président du Conseil et ministre de la Défense. Un dialogue se dessine enfin. L'Histoire s'accélère. Un mois plus tard, le compromis austro-hongrois est signé, instaurant la « double monarchie ».

Le 8 juin, François-Joseph et Élisabeth sont couronnés en grande pompe dans la collégiale Notre-Dame-de-l'Assomption, plus connue sous le nom de *Mátyás-templom*, en l'honneur du roi Mathias Corvin, sur la colline de Buda. Présidée par le cardinal János Simor, la cérémonie est d'un autre âge. Faisant office de « seigneur palatin » – vice-roi –, le comte Andrássy est chargé de poser la couronne sur la tête des souverains. Dix-huit ans auparavant, son effigie était pendue dans les rues de Vienne… Surmontée d'une croix penchée, l'antique couronne de saint Étienne, joyau du XI^e^ siècle, symbolise la royauté magyare. En or ciselé, incrusté de perles et de pierres précieuses, elle est garnie d'une doublure de velours rouge permettant de l'adapter à la tête d'Élisabeth, qui, contrairement à l'usage, est sacrée en même temps que son époux. Une marque de reconnaissance des Hongrois à l'égard d'« Erzsébet Királyné », leur reine bien-aimée !

Dans l'église fraîchement enluminée de peintures néogothiques, la chaleur est insoutenable. L'empereur est en nage. Il a revêtu le manteau de saint Étienne, une lourde chape en satin vert que, selon une coutume ancienne, Élisabeth s'est appliquée à recoudre. Les grandes orgues entonnent la messe du Couronnement composée et dirigée par Franz Liszt. L'instant est solennel. Sissi, au bord des larmes, épouse la nation hongroise tout entière. Elle a 30 ans et existe enfin ! Son port de tête magnifique, son regard profond et grave, sa silhouette… Vêtue d'un corselet de velours noir et coiffée d'une couronne de diamants, jamais l'impératrice n'a été aussi belle. Le musicien écrira à sa fille Cosima : « Elle apparaissait comme une vision céleste dans le déroulement d'un faste barbare… ».

Le mythe d'« Erzsébet », souveraine adulée, ne fait que commencer. En signe de reconnaissance, la nation offre au couple impérial le château de Gödöllö, à quelques kilomètres de Budapest, dont le parc entouré de 10 000 hectares de bois invite aux plaisirs champêtres. Lumineuse, de style baroque, l'ancienne demeure de la famille Grassalkovich compte une chapelle, un théâtre, de prestigieuses écuries : une retraite à taille humaine où aime à se réfugier Sissi. Loin des dédales de la Hofburg et de Schönbrunn. Loin de Vienne. Un havre de paix où l'impératrice renoue avec une vie familiale faite de joies simples. Où elle se sent enfin chez elle. L'aventure hongroise

© AKG, DR, LUC CASTEL, BRIDGEMANART.COM, AKG-IMAGES/JANOS KALMAR

L'INSTANT EST SOLENNEL. SISSI, AU BORD DES LARMES, ÉPOUSE LA NATION HONGROISE TOUT ENTIÈRE. **À TRENTE ANS, ELLE EXISTE ENFIN.**

Ci-dessous : Gödöllö, cadeau de la Hongrie au couple impérial. Le comte Gyula Andrássy. Lors de la dernière visite d'Erszébet à Budapest, en 1896, pour le millénaire de la Hongrie, la souveraine, vêtue de noir, ne semble plus que l'ombre d'elle-même. À gauche : statue de la reine de Hongrie dans le *Mátyás-templom*.

a rapproché les époux impériaux. Élisabeth revient sur sa décision de ne plus avoir d'enfant. Un nouveau rêve s'inscrit. Elle écrit dans son journal poétique : « J'aimerais donner un fils, un roi à la Hongrie, un esprit clair. Un homme fort. »

Un an plus tard, le 22 avril 1868, au palais royal de Buda, Sissi donne le jour à une petite princesse prénommée Marie Valérie – en souvenir de Valeria, le nom que portait la province de Budapest, sous le règne des empereurs romains Dioclétien et Galère. La même année, la presse autrichienne note avec amertume que l'impératrice a passé deux cent vingt jours en Hongrie… Les langues vont bon train. Certains affirment que Gyula Andrássy serait le père de ce quatrième enfant. Mais la rumeur est de courte durée. La ressemblance entre la petite archiduchesse et l'empereur est si frappante que l'honneur de Sissi ne peut être entaché.

Après des années d'errance marquées par des deuils successifs, Sissi reviendra une dernière fois à Budapest, le 30 avril 1896, au côté de François-Joseph, pour les cérémonies de la commémoration du millénaire de la Hongrie. Toute de noir vêtue, le visage d'une blancheur extrême, fantomatique, la bien-aimée reine « Erzsébet » n'est plus que l'ombre d'elle-même. Son âme est ailleurs. Son fils, l'archiduc héritier Rodolphe qui avait assisté petit garçon à son couronnement, n'est plus. Après trois apparitions en public, malgré les applaudissements et les cris de joie, la souveraine renonce à assister aux festivités. La presse hongroise note : « Ses yeux qui savaient autrefois sourire avec tant de séduction, qui consolaient un pays malheureux, les voilà qui s'emplissent de larmes. » ●

UN CULTE toujours vivant

La nation hongroise tout entière portera le deuil d'Élisabeth après son assassinat en 1898. Au fil du temps, l'immense respect qui entourait de son vivant la reine s'est transformé en véritable culte, voire en mythe. Au point que, en analogie à Marie, sa fonction d'« ange gardien » s'est progressivement muée en celle de sainte patronne des Hongrois. Un peu partout dans le pays des statues ont été érigées, des parcs commémoratifs dessinés, et son nom attribué à des rues, des places, des établissements de bienfaisance. Le respect porté à la souveraine restera inchangé – mais de façon officieuse – sous le régime socialiste. Aujourd'hui à Buda, au pied du fameux pont Élisabeth – édifié en 1897, détruit par les Allemands en 1945 et reconstruit en 1964 –, une statue de la reine, œuvre du sculpteur György Zala (1937), trône sur un parterre de fleurs. Initialement installée à Pest et déboulonnée en 1947, elle refit son apparition quarante ans plus tard, de l'autre côté du Danube. De temps à autre, des admirateurs hongrois passent y déposer des bouquets. Comme auprès de son cercueil, dans la crypte des Capucins, à Vienne…

Après son cousin Louis II en 1886, Sissi va perdre son fils Rodolphe trois ans plus tard (page de droite). Le prince héritier a disparu dans des circonstances étranges à Mayerling. Désormais, l'impératrice ne quittera plus ses voiles de deuil…

FATALITÉ

Les années sombres

Avec la disparition de Louis II de Bavière, en 1886, l'impératrice Élisabeth entame une interminable série de deuils. Comme par le passé, elle ne trouve de répit que dans la fuite.

Par **Gabriel de Penchenade**

LA MOUETTE, REINE DES MERS, PLEURE SON AIGLE DES SOMMETS.

« LA PROFONDE TRISTESSE qui, jadis, s'emparait par moments de maman ne la quitte plus. Pour elle, il n'y a plus le moindre rayon de soleil, fût-il fugitif, tout est sombre et désespéré. Espérer et se réjouir sont deux mots qu'elle a rayés définitivement de sa vie. » À l'aube de la cinquantaine, Élisabeth d'Autriche inquiète sa fille favorite, l'archiduchesse Marie-Valérie.

La mélancolie dont l'impératrice souffre, comme toutes les sœurs Wittelsbach, ne semble plus l'abandonner. D'autant que la souveraine ne parvient plus, comme autrefois, à soigner son mal-être en s'épuisant d'exercices physiques. De violentes crises de sciatique l'empêchent de monter à cheval et de pratiquer les agrès. « C'était sa force physique qui lui apportait le plus de joie, et cette force l'abandonne », poursuit Marie-Valérie.

En 1886, quand elle apprend le coup d'État du gouvernement bavarois contre Louis II, Élisabeth se précipite au secours de son cousin. Le roi de Bavière, déclaré « aliéné mental » par une commission de médecins, est interné au château de Berg. Sissi connaît bien les méandres psychologiques du souverain, et elle conteste le diagnostic : « Il n'est pas fou. Ce n'est qu'un original perdu dans ses rêves. » Le 14 juin au matin, l'impératrice apprend que Louis et son psychiatre, le docteur Bernhard von Gudden, ont été retrouvés morts dans le lac de Starnberg. Le roi a-t-il étranglé le médecin au cours d'une promenade, avant de se noyer en tentant de fuir ? Voulait-il rejoindre sa cousine dans la petite auberge de Feldafing, sur l'autre rive ? S'agissait-il d'un attentat ? Le mystère demeure…

Sissi s'effondre, secouée de spasmes et de sanglots : « La tristesse m'est désormais plus précieuse que la vie. » Elle refuse d'assister aux obsèques. D'être confrontée aux « assassins » : le régent Luitpold, et les ministres bavarois ! Quelques jours plus tard, elle se rend seule avec des jasmins, la fleur préférée de Louis II, dans la nécropole royale. La « Mouette, reine des mers » pleure son « Aigle des sommets ». Et elle écrit ces vers terribles pour sa terre natale : « Adieu mon lac. Aujourd'hui je jette ma patrie au fond de tes eaux et je repars à travers le monde en quête de nouveaux horizons. »

Pour oublier, Élisabeth se lance sur les traces d'Ulysse à bord du *Grief,* le yacht impérial. Ithaque et enfin Corfou… La mer qui s'enflamme au coucher du soleil, la roche déchirée, les cyprès, sentinelles dressées vers les cieux… Elle soupire. « Mon cœur ne peut se rassasier devant tant de beauté ! » La souveraine paraît quelque peu apaisée, même si son calme inquiète sa dame d'honneur, la comtesse Festetics, qui s'en ouvre à la lectrice, Ida Ferenczy : « Ce que je vois et que j'entends m'afflige. Sans doute Sa Majesté est toujours aimable dans son privé et parle comme autrefois. Mais elle n'est plus la même. Une ombre s'est répandue sur son âme. »

Première génuflexion sur un interminable chemin de croix. Le 12 novembre 1888, l'impératrice reçoit une dépêche de François-Joseph. Son père, le duc Max en Bavière, vient d'être victime d'une attaque. Elle n'aura pas le temps de rentrer à Possenhofen. En chemin, le 15 novembre, une nouvelle lettre de l'empereur la rejoint : « Dans la mort de ton papa, j'éprouve un amour sincère pour toi. » Quelques semaines plus tard, le 30 janvier 1889, c'est Mayerling ! Tragédie qu'Élisabeth ne surmontera jamais. Première informée de la mort de son fils, elle l'apprend à l'empereur. Suicide, ou attentat ? Comme pour Louis II, il faudra vivre avec le doute.

Les détracteurs de la souveraine répètent souvent qu'elle avait peu d'affection pour cet unique fils. L'enfant lui avait été enlevé dès la naissance, et sans doute ne savait-elle plus comment témoigner ses sentiments. Et pourtant… Quatre jours après les obsèques du prince héritier, l'impératrice s'est présentée seule, de nuit, au portail du couvent des Capucins. Au prieur, réveillé à la hâte,

© AKG-IMAGES, AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD

APRÈS L'EAU, LE FEU. ET BIENTÔT LE FER…

« NOUS MOURRONS TOUS DE MORT VIOLENTE », SOUPIRE SISSI DANS UN FRISSON.

Le roi Louis II de Bavière, à gauche, ouvre la tragique série des deuils en 1886. Le duc Max et la duchesse Ludovica, ci-dessus, s'éteindront en 1888 et 1892. La duchesse Hélène en Bavière, princesse de Tour et Taxis, à gauche, succombe des suites d'un cancer de l'estomac en 1890.

elle a déclaré : « Je suis l'impératrice. Je viens voir mon fils. » Conduite dans la crypte, elle a voulu rester seule, à la lueur d'un flambeau. Et les moines ont bientôt eu le sang glacé par le cri répété de « Rodolphe ! » qui transperçait les lourdes portes de fer.

Une fois de plus, la « Mouette » part chercher l'oubli sur les flots. Puis elle retourne vers ces cieux qui l'apaisent : Palerme, Malte, Tunis et Carthage. Ses séjours à Vienne sont de plus en plus rares et brefs. Le plus souvent, Sissi refuse de participer aux manifestations officielles, ou simplement de se montrer en public. Pourtant, en mai 1890, l'impératrice accourt au chevet de sa sœur Hélène, la princesse de Tour et Taxis. La douce « Néné », qui souffre d'un cancer de l'estomac, a depuis longtemps pardonné à sa cadette leur ancienne rivalité pour le cœur de François-Joseph. Et Hélène accueille en anglais, leur langue de confidences, son *Old Sissi*. « Nous avons eu bien des épreuves », dit tristement l'impératrice. Néné lui serre tendrement la main et répond : « Oui, Sissi. Mais nous deux, nous avons connu l'amour. »

Un an et demi après Hélène, c'est au tour de leur mère, la duchesse douairière Ludovica en Bavière, de fermer les yeux. Pour Sissi, les dernières amarres avec son enfance sont rompues. L'impératrice sacrifie sa garde-robe. Elle n'aura plus le loisir ni l'envie de quitter ses voiles de deuil.

Elle reprend la mer pour Séville, Majorque, la Corse, où elle demande à visiter la maison natale de Napoléon. À la fin de l'année, la vagabonde est à Fréjus, où Eugénie, l'ancienne impératrice des Français, vient la

Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ
LE SINISTRE

La fin la plus atroce sera celle de Sophie-Charlotte, duchesse d'Alençon, brûlée vive durant l'incendie du Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon, à Paris, en 1897. Ci-dessous, son premier gisant, au musée Marcel-Dessal à Dreux.

saluer. La veuve de Napoléon III ne cache pas son étonnement en quittant cette étrange souveraine « courtoise mais absente, et qui semble vivre parmi ses fantômes. »
Dissimulée derrière une voilette, Élisabeth échappe désormais aux curieux. Et quand son incognito vient à être percé, Sissi envoie sa coiffeuse, Fanny Feifalik, jouer les doublures. À la gare Saint-Charles de Marseille, en 1894, cette dernière arpente majestueusement le quai, cernée par une foule de badauds, pour le plus grand amusement de l'impératrice qui se glisse discrètement dans son compartiment en compagnie de sa suivante, la comtesse Irma Sztáray.
« Irma, une partie de maman », écrit l'archiduchesse Marie-Valérie de la jeune aristocrate hongroise, qui accompagnera la souveraine pendant les dernières années de sa vie. Les pensées de Sissi, rapportées par Irma dans son journal, nous éclairent sur son état d'esprit : « Si l'on m'obligeait à rester quelque part, fût-ce au paradis, pour moi ce deviendrait un enfer. »
L'impératrice visite encore ses enfants, ses sœurs, et retrouve l'empereur, quand il accepte de la rejoindre loin de Vienne. Mais toujours elle doit repartir. Surtout quand le destin frappe, encore, impitoyable. Le 4 mai 1897, c'est la plus jeune sœur de Sissi, Sophie-Charlotte, duchesse d'Alençon, qui trouve une fin atroce durant l'incendie du Bazar de la Charité, à Paris. Avec elle périt la fine fleur de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie françaises. Durant les heures interminables où la police a cherché la princesse dans tous les hôpitaux, Sissi s'est agrippée à ce fragile espoir. Mais il faut bien se résoudre à imaginer l'indicible. Il faut bien se résoudre à l'insupportable. La petite « Sopherl » est morte brûlée vive. Après l'eau, le feu… Bientôt le fer. Élisabeth est effondrée. Elle frémit : « Nous mourrons tous de mort violente ». François-Joseph tente de la retenir à Vienne. Elle refuse et ne cherche plus à cacher sa lassitude, même à ses proches : « Tout cela finira bien un jour… Le repos éternel n'en sera que meilleur. »
L'empereur est inquiet. Il insiste : « Tu me manques infiniment, mes pensées sont près de toi et je souffre à l'idée de cette longue, si longue absence… »
Il ne la reverra plus. La fatale délivrance que Sissi appelait depuis si longtemps de ses vœux viendra à sa rencontre, moins d'un an plus tard, sur un quai de Genève. Et sans même qu'elle s'en aperçoive. ●

© AKG-IMAGES (2), BPK/RMN, SELVA/LEEMAGE, PHILIPPE DELORME

Toujours en mouvement et obsédée par son apparence, Élisabeth était une sportive acharnée. Page de droite, l'impératrice en costume de cavalière, toile de Wilhelm Richter (1876).

GRAND GALOP

La vie à la folie

« La folie est plus vraie que la vie », avait dit Sissi. Et, de fait, sa vie est émaillée de ces extravagances qui lui seront reprochées comme autant de folies. En voici un étourdissant florilège… Par **Élisabeth Reynaud**

ON SAIT QUE L'IMPÉRATRICE Élisabeth, célèbre dans le monde entier pour sa grâce et sa beauté, avait une obsession très moderne pour le culte du corps. Un jour, une délégation étrangère la découvre perchée, en long fourreau de soie noire, sur un trapèze, à trois mètres du sol. Ce jour-là, elle s'exerçait, comme chaque matin, mais en tenue de réception, pour ne pas faire attendre les visiteurs en allant se changer au moment de leur arrivée !

Pour satisfaire à sa passion des beaux visages, elle demande à François-Joseph, lui-même accablé par les soucis que lui donne l'Empire austro-hongrois, d'envoyer l'ordre à tous ses ambassadeurs de lui faire parvenir les portraits des plus belles femmes des pays où ils résident. Ballerines, duchesses, paysannes ou cousettes, elle les rassemble toutes dans son cabinet des beautés. Elle exige même une gravure d'une des favorites du sultan d'Égypte, cachée dans un harem. Le grand-père de son cousin chéri, Louis II de Bavière, le roi Louis Ier, collectionnait déjà les portraits des jolies femmes. N'avait-il pas abdiqué pour l'amour de Lola Montez, la belle écuyère ? Sissi elle-même passe des heures dans un manège à dresser des chevaux. Elle en possède de magnifiques, comme les célèbres Flick et Flock, ou Avolo, sur lequel elle accomplit des acrobaties équestres dignes des meilleurs artistes de cirque. Sa fille Marie-Valérie plaisantera : « Maman réussit maintenant à sauter à cheval à travers deux cerceaux. » Et que dire de cette fièvre de marche à pied qu'elle impose à ses dames d'honneur ? On retrouve sa suivante et amie hongroise, Ida Ferenczi, ou le baron Franz Nopcza, hors d'haleine, ayant parcouru au pas de charge trente ou quarante kilomètres d'une traite, à la suite d'une Sissi infatigable. Lorsqu'elle chasse à courre, en Angleterre, en Irlande ou en Hongrie – le pays de son cœur qui fera d'elle sa reine –, elle chevauche en tête avec une ardeur sans égale, tandis que des cavaliers moins aguerris se rompent les os dans les fossés ou sur les barrières hautes. Rien ne l'arrête, elle veut gagner la queue du renard, et ne recevra le trophée qu'en l'ayant mérité. Et non en fonction de son rang. Elle traîne tous les cœurs après elle et inspire des fidélités sans faille de la part de ceux qui l'accompagnent. Bay Middleton, maître de ses chasses à courre, est dévoué à toutes ses exigences. Ils forment un tandem inséparable en Irlande. De même, en Hongrie, avec son grand écuyer, le comte Esterházy. Il possède un élevage de pur-sang à côté du château de Gödöllö, que la Hongrie a offert à Sissi, et lui voue une admiration sans bornes. Quant à Gyula Andrássy, qui faisait frémir d'amour les dames des salons parisiens par sa beauté farouche de Magyar, il déclenche une passion folle dans le cœur de Sissi. Mais Ida Ferenczi veillera à garder les secrets…

À Vienne, au palais de Schönbrunn, le peu de temps – quelques semaines dans l'année – où elle consent à y résider, on la voit faire de longues promenades dans le parc enseveli sous la neige, auprès de son jeune répétiteur grec, bossu et contrefait, Constantin Christomanos. Celui-ci, éperdu d'amour pour son étoile, transi de froid, grelottant d'émotion, ne renoncerait pas pour un empire à ces étranges déambulations feutrées. Tout est bon à Sissi pour fuir l'atmosphère délétère de la Cour. Le jeune homme lui apprend le grec ancien, car elle veut lire *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère dans le texte. Puis le grec moderne, pour communiquer avec les habitants de Corfou.

Dans cette île, elle s'est fait construire un palais de marbre blanc, l'Achilleion. Elle y place en majesté les statues de ceux qu'elle a le plus aimés : son fils, Rodolphe, mort tragiquement à Mayerling ; le poète Heinrich Heine, pour qui elle a une passion funèbre ; et les héros et les dieux de l'Antiquité : Homère, Platon, Apollon, Achille. Elle se lève à l'aurore pour contempler dans le silence le lever du soleil sur la terrasse du palais. Elle rend visite aux habitants des campagnes. On la voit manger des oranges qu'elle épluche elle-même et gratifier d'un bijou la jeune fille qui les lui a offertes. Plaisirs simples et précieux qui lui sont d'ordinaire formellement interdits.

Et puis il y a cette chevelure de légende. Celle qui en ordonne le rite, la coiffeuse venue du Burgtheater, Fanny Feifalik, est sacrée. Elle est la seule à laquelle Sissi se soit jamais assujettie. Élisabeth, en effet, est esclave de ses cheveux si lourds à porter. Il faut trois longues heures pour les coiffer et une journée entière pour les soigner. Pendant ce temps, Ida Ferenczi lui enseigne le hongrois. Lorsque ses cheveux sont mouillés, ils sont si pesants qu'on les étend à

LORSQU'ELLE CHASSE À COURRE, EN HONGRIE, **ELLE CHEVAUCHE EN TÊTE AVEC UNE ARDEUR SANS ÉGALE.**

© GERHARD WASSERBAUER/FONDATION ESTERHÁZY/SCHLOSS EISENSTADT

Sissi passait plusieurs heures – et parfois la journée entière – à soigner son opulente chevelure (Portrait par Franz Xaver Winterhalter, en 1864). À droite, l'impératrice et sa lectrice, Ida Ferenczy, au cours d'une course en montagne.

sécher sur deux fauteuils disposés de chaque côté de l'impératrice. Une fois libérée, elle fuit sur ses yachts, le *Miramar* ou le *Stella-Maris*. Dans les tempêtes, son âme s'épanouit. Quand la mer se déchaîne, elle se fait attacher sur le pont avant et jouit d'un effroyable bonheur. Giflée par les embruns, elle rit toute seule sous les yeux effarés des matelots. « Je suis comme un oiseau de tempête, dit-elle, je fais hisser toute la voilure, pour ne rien manquer de la puissance des vagues en fureur. »
François-Joseph, attelé comme un bourreau de travail à son bureau dès quatre heures du matin, au palais de la Hofburg, se ronge les sangs au sujet de « son ange adoré ». Sissi prend un malin plaisir à semer les gardes du corps et les policiers que lui envoie son mari. Celui-ci redoute à tout instant qu'il lui arrive malheur, ne sachant jamais exactement où elle se trouve. Pendant ce temps, Sissi se sauve dans les ruelles d'Alger, de Séville ou du Caire pour aller déguster les fruits ou les sorbets dont elle est friande. Ou pour acheter une multitude d'objets inutiles pour son palais de Corfou… Ainsi, on le saura, elle allait, sans peur, au-devant de la mort, ayant « offert » à son mari, pour le consoler de ses éternelles absences, une jeune maîtresse, l'actrice Katharina Schratt, dont il était amoureux ! ●

Parmi une quinzaine de romans et de biographies, **Élisabeth Reynaud** est l'auteur du *Roman de Sissi*, Éditions du Rocher, 266 p., 20,20 €. Chez le même éditeur, elle vient de publier *Amantes et Mystiques*, 224 p., 18 €.

© IMAGNO/LA COLLECTION, DR

Masque mortuaire de l'impératrice, réalisé après son assassinat, à Genève, le 10 septembre 1898. Cette émouvante « relique » est présentée au musée Sissi de Vienne.

ASSASSINAT

Les ombres du Léman

Sissi n'a que 60 ans quand s'achève pour elle le voyage. Depuis longtemps déjà, plus rien ou presque ne la rattachait à une existence vide de sens et d'affection. Tandis que François-Joseph est resté à Vienne pour célébrer le 50e anniversaire de son règne, son épouse a décidé d'aller se reposer en Suisse… Par **Philippe Delorme**

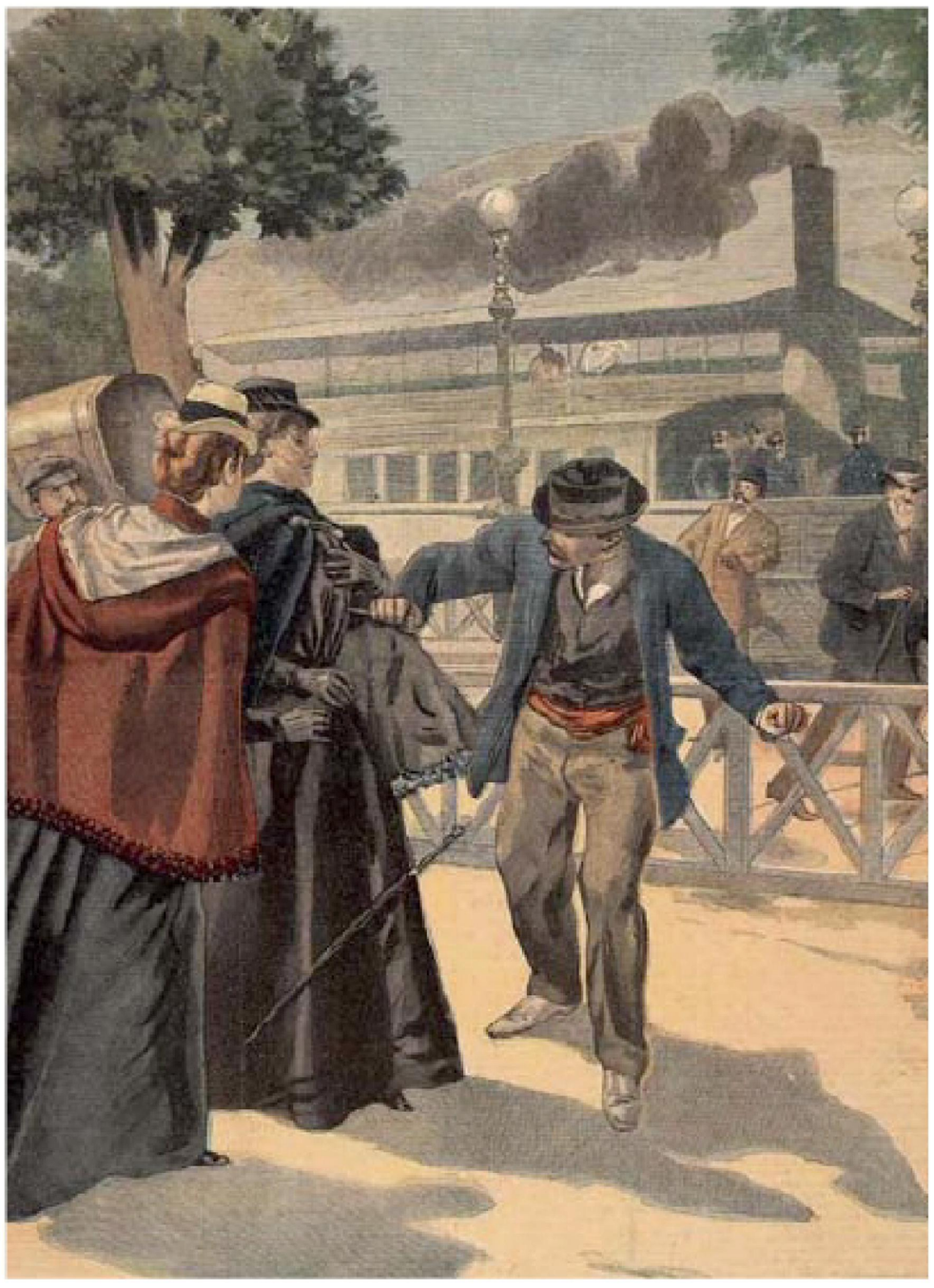
DEPUIS LA DISPARITION TRAGIQUE de son fils, elle est toujours vêtue de sombre, et, seuls, des gants blancs éclairent aujourd'hui son costume de deuil. Le 10 septembre 1898, la « comtesse de Hohenembs », accompagnée de sa dame d'honneur, Irma Sztáray, presse l'allure sur le quai du Mont-Blanc, à Genève. Les deux femmes ne veulent pas manquer le vapeur de 13 h 40 qui effectue le service régulier du Léman. Elles doivent aller jusqu'à Territet et, de là, regagner la station d'altitude de Caux-sur-Montreux, où la comtesse, souffrante, achève une cure d'air. Leur domestique, un ancien soldat, a quitté le premier l'hôtel Beau-Rivage, pour faire enregistrer les bagages de sa maîtresse. Cette dernière a dépassé le monument au duc de Brunswick et se dirige vers l'embarcadère. Au moment où la noble dame ouvre son ombrelle pour se protéger de l'ardeur du soleil, un jeune homme habillé comme un ouvrier se précipite vers elle. Arrivé à sa hauteur, il semble trébucher. Il jette un coup d'œil rapide. Son poing droit se lève et frappe la poitrine de la comtesse qui, sous le choc, bascule à la renverse. Sans se retourner, l'agresseur poursuit son chemin en courant, et s'enfuit par la rue des Alpes.
Apparemment, ce n'est rien que l'inconvenance d'un grossier personnage, bousculant une passante qui se trouve sur son chemin. La victime, d'ailleurs, n'a pas dit un mot. Sa chute a été amortie par son épaisse chevelure, dont l'opulence avait été l'une des plus belles parures de sa jeunesse. Un cocher de fiacre, stationné à proximité, aide la suivante à relever la comtesse. Celle-ci, rouge d'émotion, affirme que ce ne sera rien. Elle remercie tour à tour en allemand, en français et en anglais. Elle se recoiffe et arrange son chapeau. D'ailleurs, il n'y a plus de temps à perdre pour rejoindre le navire qui s'apprête à larguer ses amarres. Mais la dame en noir est devenue livide et s'appuie à la balustrade du quai. Elle se plaint d'une douleur à la poitrine. Cependant, elle franchit

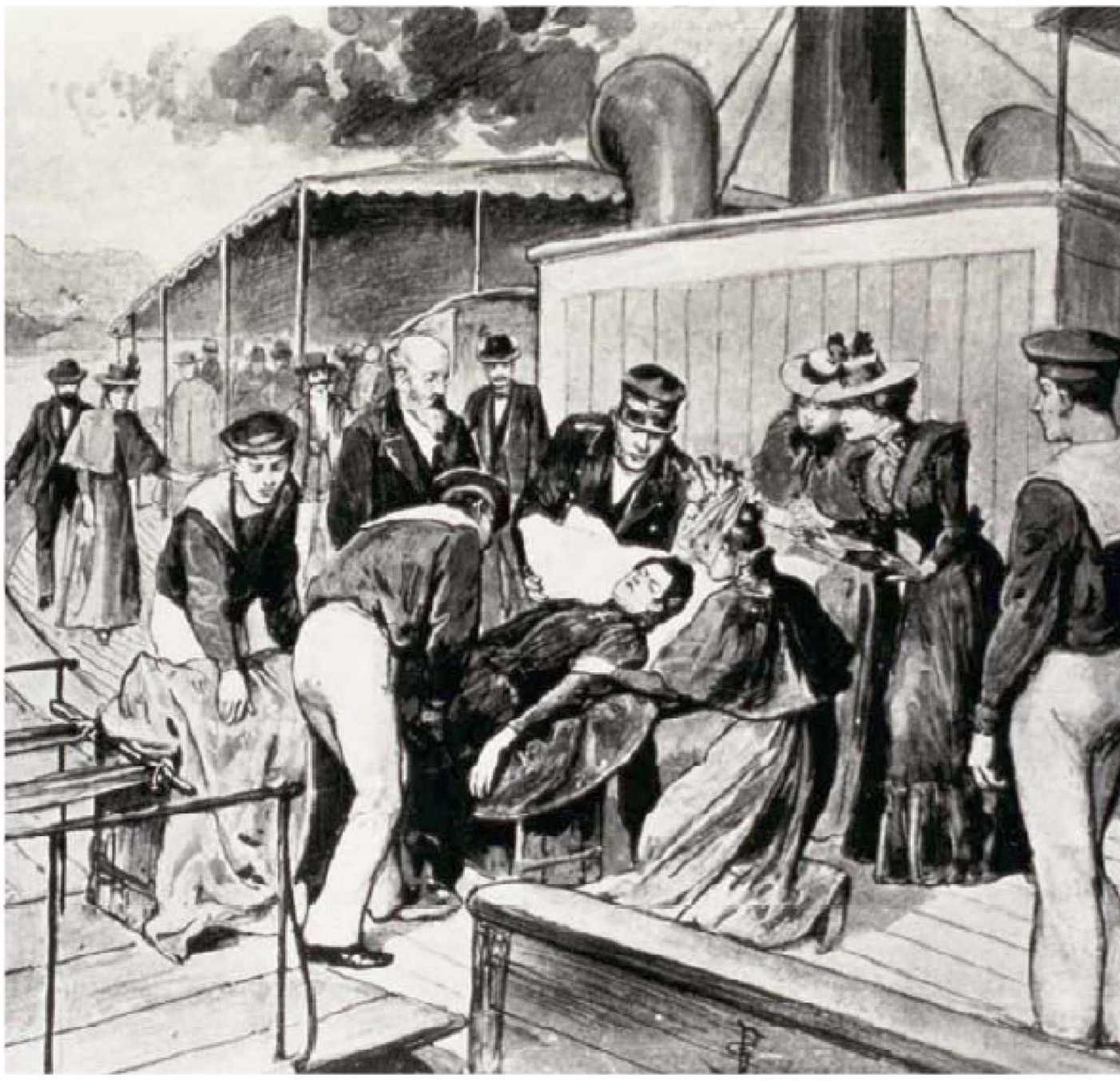
© FRANCK SEGUIN-BUREAU/123

ÉPILOGUE

UN VAGUE SOURIRE ILLUMINE LES TRAITS DE SISSI.

L'IMPÉRATRICE A ENFIN RETROUVÉ LA PAIX ET LA SÉRÉNITÉ DANS L'ABSOLUE LIBERTÉ DE LA MORT.





UN ACTE gratuit

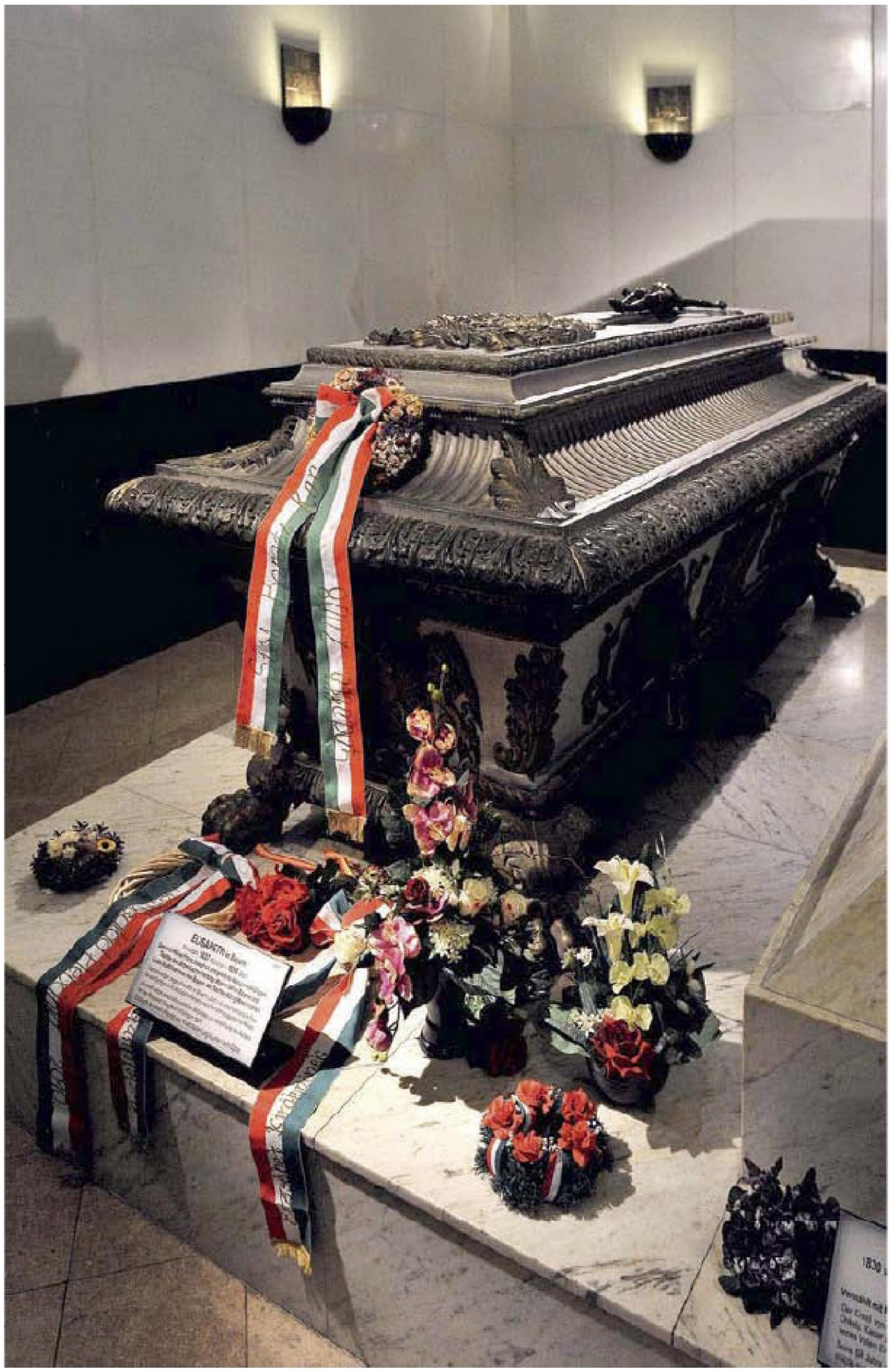
L'impératrice a été poignardée avec un tiers-point, une sorte de lime triangulaire très fine, dont elle n'a même pas senti la morsure. La blessure, à peine perceptible, n'a presque pas saigné à l'extérieur, mais le péricarde a été transpercé. Le cœur a cessé progressivement de battre… L'assassin est un certain Luigi Lucheni, un Italien de 25 ans. À l'issue d'une enfance difficile, il s'initie aux doctrines anarchistes. L'époque est aux attentats politiques. Deux ans auparavant, Caserio assassinait le président français, Sadi Carnot. Lucheni veut lui aussi faire les gros titres des journaux. Réfugié en Suisse, havre pour les révolutionnaires de l'Europe entière, il avait d'abord songé à tuer le duc d'Orléans. Arrêté peu après son forfait, Lucheni passera aux aveux complets. Comme la peine capitale a été abolie dans le canton de Genève, il sera condamné à la détention à perpétuité. Onze ans plus tard, il se pendra dans sa cellule de la prison de l'Évêché. Détail macabre : sa tête, conservée à l'Institut de médecine légale de Genève, sera offerte à l'Autriche en 1986.

Page de gauche: le crime de l'Italien Luigi Lucheni fera la une des journaux et des magazines illustrés de l'Europe entière. Bien que ce soit un acte isolé, il s'inscrit dans le contexte des attentats anarchistes de la fin du XIXe siècle, qui coûteront la vie au tsar Alexandre II, au président français Sadi Carnot ou encore au roi Humbert Ier d'Italie. À droite : le tombeau de Sissi dans la crypte des Capucins, à Vienne.

la passerelle du bateau et fait seule quelques pas. Mais elle se retourne bientôt vers Irma et l'implore, d'une voix angoissée, de lui donner le bras. Puis elle s'évanouit. Pendant ce temps, le steamer *Genève* a démarré et s'éloigne de la rive. Il n'y a pas de médecin à bord. Une ancienne infirmière donne les premiers secours. On parle d'une syncope causée par la frayeur. Le capitaine propose sa cabine, mais la malade est finalement installée, avec beaucoup de précautions, sur une banquette du pont supérieur.

La comtesse respire à peine. On lui glisse entre les lèvres un sucre imbibé d'alcool. Elle entrouvre les yeux pendant quelques instants, puis perd de nouveau connaissance. Irma Sztáray dégrafe alors les boutons du chemisier mauve et découvre avec horreur une petite déchirure dans la chemise de batiste. Elle dissimule, juste au-dessus du sein gauche de la malheureuse, une minuscule blessure en forme de triangle, auréolée d'une tache brune de la taille d'une pièce d'argent. La suivante comprend aussitôt que sa maîtresse a été assassinée. Elle se tourne vers l'assistance: « Pour l'amour du ciel, je vous en supplie, accostez vite. Cette dame est l'impératrice d'Autriche… »

En quelques minutes, le *Genève* rallie le débarcadère des Pâquis, le plus proche du Beau-Rivage. Un brancard est improvisé avec des avirons de canot, de la toile à voile et des cordages. Six matelots convoient cette civière jusqu'à l'hôtel. Le corps d'Élisabeth est inerte. Sa tête oscille de droite à gauche. Ni plainte ni souffle ne sort de sa bouche. Des médecins ont été appelés de toute urgence. Le docteur Golay arrive le premier, vers 14 h 10. Il tente de sonder la plaie. On essaie d'énergiques frictions, la respiration artificielle. Tout est inutile. Un second médecin pratique une incision à l'artère du poignet droit. Aucune goutte de sang n'apparaît. Un prêtre administre l'extrême-onction, tandis que les femmes, agenouillées, prient. Avant 15 heures, le décès est officiellement constaté. Un peu de rose est revenu colorer les joues de Sissi et un vague sourire illumine ses traits, marqués par les malheurs et la mélancolie. L'impératrice a enfin retrouvé la paix et la sérénité dans l'absolue liberté de la mort. ●



LE RETOUR À Vienne

Transportées par chemin de fer, les cendres de l'impératrice arrivent à Vienne le 15 septembre vers 10 heures du matin, avant d'être portées à la chapelle de la Hofburg. Dans le silence mortel du sanctuaire, François-Joseph s'agenouille au pied de ce coffre d'érable qui renferme les restes de la femme qu'il a le plus aimée au monde, malgré les déchirures de l'existence. La capitale, en grand deuil, disparaît sous les bannières et les draperies funèbres. Durant une journée et demie, le peuple est admis à défiler devant le cercueil fermé. Enfin, le samedi 17 septembre, à 4 heures précises, le glas se met à retentir à la Hofburg, repris par toutes les paroisses de la ville. La lugubre harmonie des cloches, au milieu d'une foule innombrable, va accompagner Élisabeth du palais impérial à la crypte des Capucins, nécropole des Habsbourg. La petite Sissi ne reposera pas à Corfou, comme elle l'avait demandé dans son testament. Elle rejoint les fantômes redoutés de Schönbrunn. L'éternité la réconcilie avec elle-même. L'impératrice rebelle reprend son rang dans la chaîne des temps.

© AKG (2), IMAGNO/AKG, DR, LUC CASTEL

Lire & sortir POINT DE VUE

Par **LOUIS LUCE**, avec **CHANTAL DE BADTS, FRANÇOIS BILLAUT, FANNY DEL VOLTA, ANTOINE MICHELLAND, THOMAS PIGNOT, PHILIPPE SÉGUY & CAROLINE VAISSON**

Cadeau de mariage du prince Albert II de Monaco à son épouse Charlène, le diadème Océan, de saphirs et diamants, que la princesse peut aussi porter en collier.

EXPOSITION

Un joaillier couronné

Un siècle de savoir-faire et des joyaux chargés d'émotion. Le musée des Arts Décoratifs, à Paris, présente, jusqu'au 10 février 2013, quelques-uns des bijoux préférés de la duchesse de Windsor, de l'impératrice Farah ou de Grace de Monaco. Quatre cents merveilles griffées Van Cleef & Arpels.

A défaut de se trouver belle, Wallis Simpson, devenue duchesse de Windsor, entend éclipser toutes les autres femmes par son allure : « Si tout le monde me regarde, mon mari sera fier de moi ! » Et la quadragénaire pour qui Edouard VIII a sacrifié sa couronne s'entend comme aucune autre à sublimer ses bijoux. Elle porte le « Chardon » de saphir, présenté aux Arts décoratifs, piqué dans sa coiffure. Et les broches épinglées sur des robes d'une simplicité toute d'apparence. Le savoir-faire de Van Cleef & Arpels répond aux attentes les plus extravagantes de Wallis. De ses « caprices » naîtront la montre Cadenas ou le collier Zip, dont l'ingéniosité nous surprend encore.

Un autre grand amoureux du gotha, le chah d'Iran, se fournit chez le joaillier. En 1950, alors que sa fiancée, Soraya Esfandiary, se remet de la fièvre typhoïde, le souverain dépose presque quotidiennement à son chevet un nouveau bijou. Les oiseaux Inséparables en rubis et diamants, les boucles d'oreille Eventail, et les clips Mimosa semés de brillants de la collection Van Cleef & Arpels en sont de brillants témoignages. Le mariage de « conte de fées », célébré l'année suivante, ne durera que sept ans. Soraya, devenue la « Princesse aux yeux tristes », ne parviendra jamais à être mère. Et un royaume a toujours besoin d'héritier.

Van Cleef & Arpels reçoit également, en 1956, son brevet de fournisseur officiel de la cour monégasque, qui a ouvert son trésor pour la présente exposition. La parure de perles et diamants, offerte par Rainier III à Mlle Kelly provient de la boutique new-yorkaise de la 5e Avenue. Grace, devenue princesse, recevra un bracelet de diamants, une broche Marguerite en saphir et diamants, et tous ces petits clips animaliers - caniche, canard et lion - qu'elle affectionne tant. Albert II, le nouveau souverain, ne déroge pas à la tradition. C'est au joaillier favori de sa mère qu'il commande le diadème de mariage destiné à son épouse. En hommage aux exploits sportifs passés de la princesse Charlène, naguère championne de natation, les ateliers imaginent une succession de vagues de saphirs, aux crêtes écumantes de diamants.

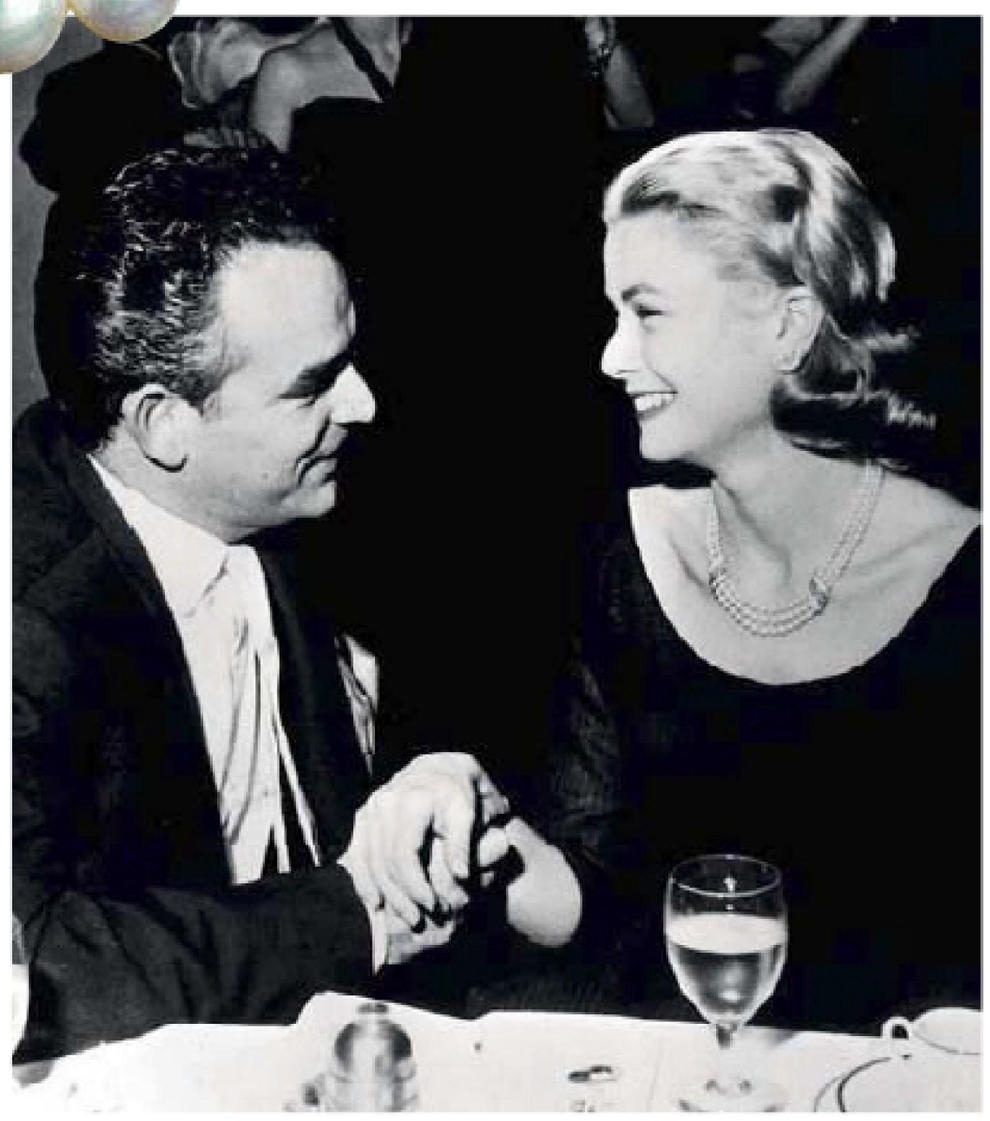
Le studio de création a imaginé, pour la maharani de Baroda, le plus « indien » et majestueux des colliers. L'Agha Khan IV fait lui aussi appel à Van Cleef & Arpels pour créer plusieurs parures destinées à son épouse Salimah. Le collier d'émeraudes gravées et de diamants de la bégum est aussi transformable en bracelets et clip. Après son divorce, la princesse a choisi de se défaire de sa collection pour financer des villages d'enfants SOS au Pakistan. Toutefois, la commande la plus étonnante jamais adressée au joaillier a été faite par la cour d'Iran. En 1967, Pierre Arpels s'est vu confier la création de la couronne du sacre de l'impératrice Farah. Aucune pierre du trésor impérial ne pouvant quitter le sol iranien, l'atelier a dû effectuer vingt voyages à Téhéran pour réaliser cette pièce étonnante dont la maison conserve une copie. Mieux qu'un souvenir… un instant d'Histoire. ●

François Billaut

Van Cleef & Arpels, l'art de la haute joaillerie.
Jusqu'au 10 février 2013 au musée des Arts décoratifs. 107, rue de Rivoli, 75001 Paris. Tél. : 01 44 55 57 50. www.lesartsdecoratifs.fr

© ALLPIX PRESS, AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD, DR.

Le joaillier avait déjà les faveurs du prince Rainier III qui lui avait demandé conseil, en 1956, pour choisir la parure de perles et diamants destinée à la princesse Grace.



Sur le revers de sa veste, la princesse Soraya, alors reine consort d'Iran, porte les Inséparables en rubis cabochons et diamants, offerts par le chah à l'époque de leurs fiançailles.

HDS IMMANENS

Lire & sortir POINT DE VUE

DIMITRI CASALI

Pour l'Histoire !

Écrivain, historien passionné de Napoléon, Dimitri Casali est aussi… un rocker. À travers ses livres et ses spectacles musicaux, il mène un même combat : faire aimer l'histoire de France.

Napoléon Ier excepté, quel est votre souverain français favori ?
Louis XIV, sans aucune hésitation. Pour sa créativité, son imagination, son pouvoir de persuasion, mais aussi sa volonté implacable. On ne parle pas assez de sa grande force de caractère et de son courage. Trois siècles après, on peut dire que c'est l'un des personnages qui ont fait la France. À cause de Versailles bien sûr, mais aussi de ses conquêtes territoriales que l'on n'évoque jamais dans les manuels scolaires : la Franche-Comté, l'Artois, l'Alsace, le Roussillon.

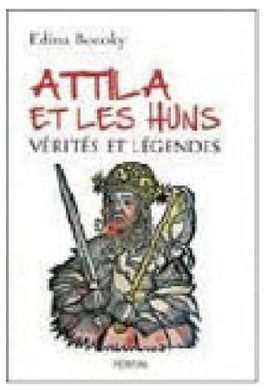
Vous militez pour la revalorisation de l'enseignement de l'Histoire. S'il n'y avait qu'un seul événement du passé à transmettre aux élèves, lequel garderiez-vous ?
C'est la question piège ! Mais je choisirais la prise de la Bastille, le 14 Juillet. Je pense qu'il s'agit d'un événement charnière. J'utiliserais paradoxalement cette date pour rappeler aux jeunes que la France n'est pas née en 1789. C'est un vieux pays, avec deux mille ans d'Histoire. Dès que l'on va dans les provinces, on sent cet attachement à un passé enraciné dans le terroir. Il n'y a que l'élite intellectuelle parisienne pour croire que la France commence avec la Révolution. Il faut que l'enseignement de l'histoire redevienne un élément de cohésion nationale, ou lieu d'être un élément de division, comme aujourd'hui.

Et votre « opéra rock » sur Napoléon ?
C'est un moyen de dépoussiérer l'Histoire. J'ai inventé un nouveau concept pédagogique, baptisé "Historock". Le but est de donner le goût de l'Histoire aux nouvelles générations qui éprouvent souvent de la répulsion à son égard. Pour cela, la musique rock est un excellent vecteur. J'ai plusieurs spectacles en préparation, dont l'un raconte toute l'histoire de France, de Vercingétorix au général de Gaulle, en vingt compositions originales. Quant à l'opéra rock "Napoléon", nous l'avons joué en septembre à Rueil-Malmaison devant une salle de 800 personnes, dont la moitié était des enfants. Tous les spectateurs étaient debout, à taper dans leurs mains en criant "Vive l'Empereur !" ●

L'Histoire de France interdite, par Dimitri Casali, JC. Lattès, 286 p., 19 €.

FLÉAU DE DIEU ?

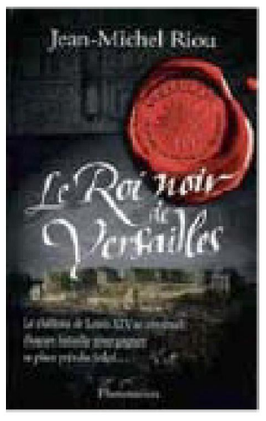
Héros d'une légende noire à travers presque toute l'Europe, et accusé de multiples massacres, Attila, à la tête de ses terrifiants Huns, était-il le monstre évoqué depuis des siècles ? Ou plutôt le roi fondateur et respecté de la Hongrie ? D'un vif intérêt, l'ouvrage d'Edina Bozoky présente les divers aspects de ce personnage surprenant. **Ch. de B.**



Attila et les Huns, vérités et légendes, par Edina Bozoky, Perrin, 310 p., 22,50 €.

LE SOLEIL ET SON OMBRE

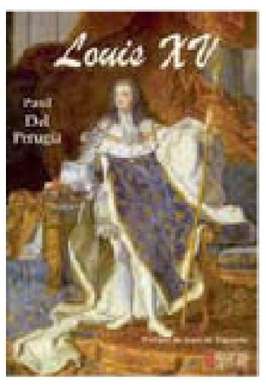
Oh le joli roman, plein de fureurs, de haines mal contenues, d'ambitions et d'amour ! Jean-Michel Riou signe le second tome de sa saga sur la construction du château de Versailles. Le roi le veut, alors les maçons travaillent. Et Toussaint Delaforge, héros noir du livre, se bat, trafique, gagne ou perd. En face de lui, Marguerite Pontgallet et ses artisans, hommes de cœur et de devoir. Loi du plus fort, loi du talion ! Le soleil qui gouvernait la France aurait aimé cette littérature baroque. Passionnément. **Ph. S.**



Le Roi noir de Versailles – Tome II, par Jean-Michel Riou, Ed. Flammarion, 564 p., 23 €.

UN NOUVEAU BIEN-AIMÉ

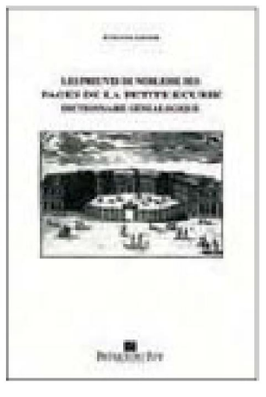
Louis XV a régné pendant près de 60 ans. D'abord surnommé le « Bien-Aimé », il verra son image écornée par ses nombreuses maîtresses, de la marquise de Pompadour à la comtesse Du Barry, entres autres. Il finira même par être détesté. Cette biographie de référence, publiée en 1975, a été revue et corrigée. Elle offre un nouvel éclairage sur ce monarque, nourri de documents inédits. Deux siècles et demi après sa mort, on découvre un roi spirituel et touchant. **C. V.**



Louis XV, par Paul Del Perugia, Ed. de Chiré, 590 p., 36 €.

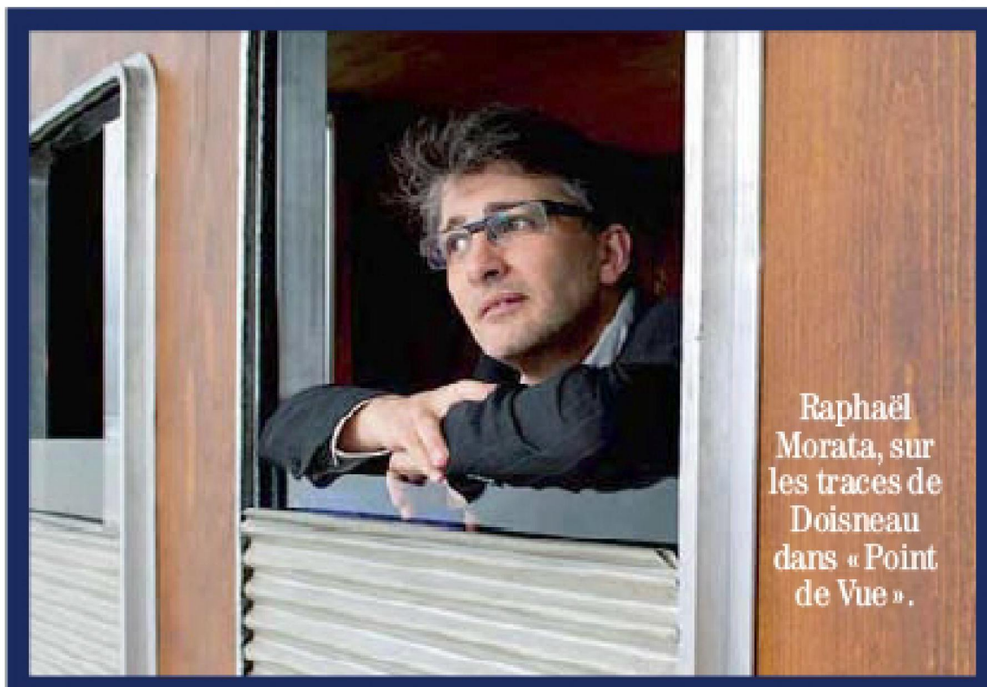
LA FINE FLEUR DE LA NOBLESSE

Sur la place d'Armes de Versailles, entre les avenues de Paris et de Sceaux, s'élèvent les bâtiments de la Petite Écurie du roi. Sous l'Ancien Régime, 2000 pages y ont été reçus, adolescents choisis pour leurs qualités physiques et leur noble ascendance. Pour chacun, ce dictionnaire généalogique offre une notice très complète, puisée aux meilleures sources. Avec son ascendance, parfois jusqu'à la douzième génération.



Les Preuves de noblesse des pages de la Petite Ecurie, par Étienne Léger, Patrice du Puy éditeur, 956 p., 89 €.

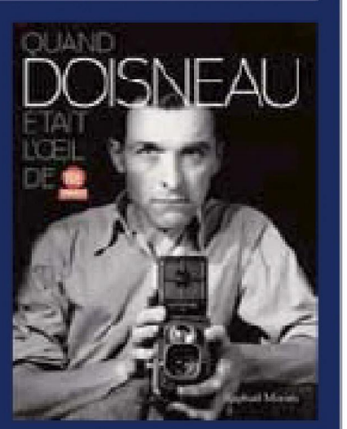
© CYRIL BITTON, LUC CASTEL, DR



Raphaël Morata, sur les traces de Doisneau dans « Point de Vue ».

NOBLESSE DE L'IMAGE

« Quand Doisneau était l'œil de « Point de Vue-Images du Monde », au milieu du XXe siècle… notre magazine était plus « Paname » que royal. Le seul « archiduc » qui avait droit de cité dans nos colonnes portait beau son titre fantaisie et sa moustache de mousquetaire fatigué. S'il ne daignait siroter son beaujolais que dans un verre de Murano, cela ne l'empêchait pas de lever le coude avec les autres poivrots à la trogne homérique du « Diable vert », un bistrot des Halles. Cette aristocratie de la marge dont les noms sonnent comme un inventaire à la Prévert, le photographe l'immortalise au 6x6 avec tendresse et douceur. Le premier directeur du magazine, Albert Plécy, « grand brasseur d'images », a offert carte blanche à Robert Doisneau pour ses « cabotages » parisiens. Mais la jeune Élisabeth II pointe déjà le bout de son nez à Paris. Le comte de Paris s'installe au Cœur-Volant. Les archiducs, vrais cette fois, vont se tailler la part du lion… Au journal, les archives de Doisneau, au gré des déménagements, se recouvrent de poussière. Jusqu'à ce qu'un journaliste plus perspicace ne fasse voler à nouveau ces nobles particules de sel d'argent et n'exhume un trésor oublié. Raphaël Morata nous donne un beau grand livre, intelligent, espiègle et tendre. **Th. P.**

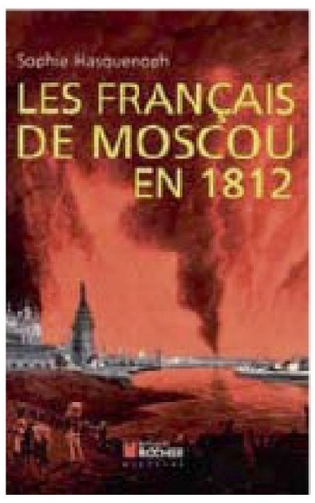


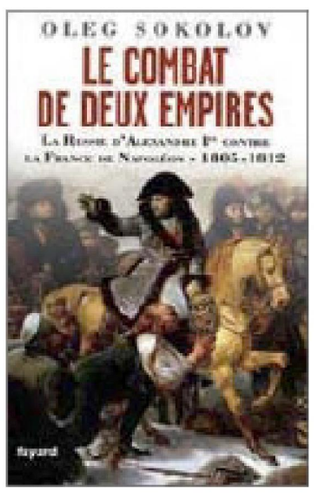
Quand Doisneau était l'œil de Point de Vue, par Raphaël Morata, L'Express Roularta, 160 p., 30 €.

À gauche : Napoléon Ier et l'Aiglon. Ci-contre : Napoléon III et le prince impérial en 1856.

L'ALBUM DES BONAPARTE

Jamais personne ne s'était lancé, avec tant d'exhaustivité, dans la recherche des descendances légitimes et illégitimes de Charles Marie Bonaparte et de Letizia Ramolino. Pour y parvenir, l'auteur a dépouillé les archives, voyagé en Europe, rencontré et interrogé famille ou proches. Une vision complète et objective, avec de nombreuses illustrations.
Les Napoléonides, par Eddie de Tassigny, Mémoires & Documents, 184 p., 40 €.





CONFRONTATION

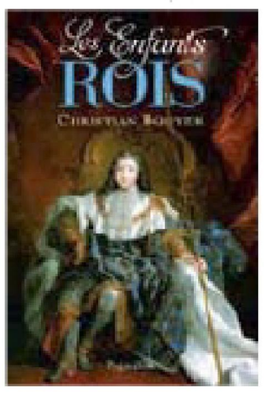
En 1812, l'épopée napoléonienne tourne à la tragédie lorsque l'Empereur se fourvoie à déclarer la guerre au tsar Alexandre Ier. Deux ouvrages récemment parus évoquent cet épisode dramatique. Universitaire russe, Oleg Sokolov expose dans le sien les causes réelles de la campagne de Russie, dans une analyse claire et convaincante. Le second livre présente un éclairage original sur cette année terrible, avec le point de vue de la colonie française de Moscou, en privilégiant quatre témoins : un ecclésiastique, deux acteurs et un aristocrate lancé dans les affaires.
Les Français de Moscou en 1812, par Sophie Hasquenoph, Ed. du Rocher, 256 p., 23,90 €.
Le Combat de deux empires, par Oleg Sokolov, Fayard, 523 p., 25 €.

HDS IMMANENS

Lire & sortir POINT DE VUE

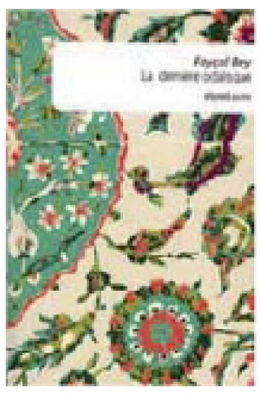
LES TRÔNES DE L'INNOCENCE

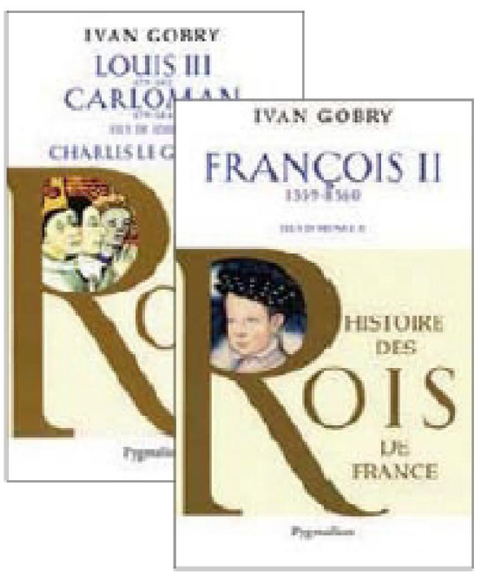
Les Capétiens ont tenu le sceptre des lys avec constance pendant plus de huit siècles. Mais à huit reprises, l'héritier légitime s'est trouvé être mineur. Dans ces circonstances, la tradition monarchique impliquait la mise en place d'une régence. Tel a été le cas pour Philippe Ier, Louis IX, Charles VI, Charles VIII, Charles IX, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Périodes de crise où – par exception – des femmes ont parfois pu gouverner, en dépit de la loi salique, qui réservait l'autorité aux mâles. Avec entrain et clarté, Christian Bouyer relate ces moments cruciaux de l'histoire de France. **Les Enfants rois,** par Christian Bouyer, Pygmalion, 283 p., 22,90 €.



ÉPOPÉE ORIENTALE

Arrière-petit-fils de Lamine Ier, dernier souverain tunisien, le prince Fayçal Bey retace avec un talent de conteur certain le destin de sa grand-mère Safiyé. Née dans un village reculé des montagnes du Caucase, la jeune femme aura une destinée hors-norme. À 10 ans, elle échappe au massacre de sa famille et se retrouve sous les ors des palais d'Istanbul. Choisie pour sa beauté, elle devient femme de harem puis princesse esclave en épousant le bey de Tunis. Publié il y a une dizaine d'années en France, ce roman vrai connaît une nouvelle jeunesse grâce à un éditeur tunisien. **C. V.**
La Dernière Odalisque, par Fayçal Bey, Elyzad, 636 p., 11,50 €.



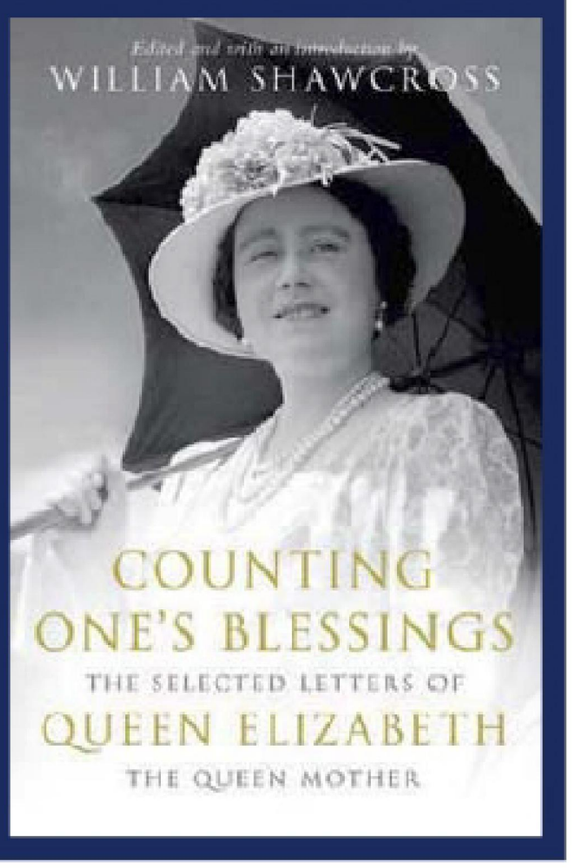


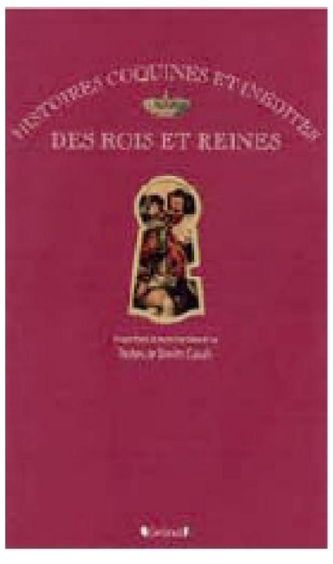
QUATRE SOUVERAINS FUGACES ET MÉCONNUS

Ivan Gobry, professeur émérite et grand spécialiste du Moyen Âge, s'intéresse à quatre souverains aux règnes furtifs. Dans un style didactique et efficace, l'auteur nous emmène d'abord, en 879, à la rencontre de Louis III et de son frère cadet Carloman, qui ont régné conjointement, puis à celle de Charles le Gros, le troisième frère et leur successeur. Le second ouvrage retrace la vie de François II, le fils aîné d'Henri II, qui accède au trône en 1559, à la suite de la mort accidentelle de son père. Ces deux tomes clôturent l'entreprise monumentale amorcée il y a plus de trente ans par le regretté Georges Bordonove, la série des « Rois qui ont fait la France ». **C. V.**
Histoire des rois de France, Louis III, Carloman, Charles Le Gros, par Ivan Gobry, Pygmalion, 65 p., 12,90 €.
Et **Histoire des rois de France, François II,** par Ivan Gobry, 248 p., 21,90 €.

QUEEN MUM ÉPISTOLIÈRE

Écrivain et homme de télévision britannique, William Shawcross avait déjà signé une biographie « officielle » de feu la reine mère. Il y avait alors révélé l'existence d'une abondante correspondance, débordante de vivacité et d'irrévérence, témoignage d'une personnalité à la fois inflexible et pleine de douceur. Après avoir dépouillé les archives royales, celles du château de Glamis et d'ailleurs, l'écrivain offre aux sujets de Sa Très Gracieuse Majesté, une sélection des très nombreuses lettres qu'Elizabeth Bowes-Lyon, devenue duchesse d'York, reine consort puis reine mère, n'a jamais cessé d'écrire au long d'un siècle d'existence. Un aperçu vivant derrière l'icône publique. En espérant que, très vite, un éditeur français songera à les traduire…
Counting One's Blessings, par William Shawcross, éd. Macmillan, 544 p., 25 $ (env. 31,20 €).



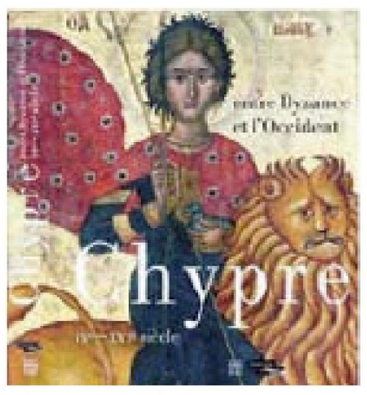


CURIOSA ROYAUX

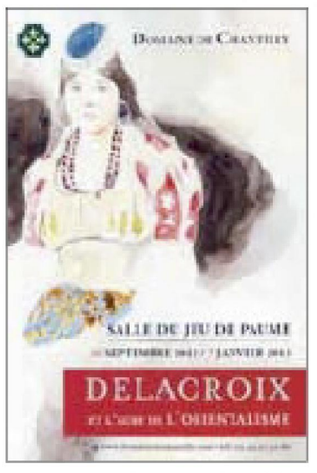
Le peintre Achille Devéria se lance entre 1830 et 1840 dans la gravure impudique ! Treize planches composent son « Précis érotique d'histoire universelle », mettant en scène Charles VII et Agnès Sorel, les amours des Incas ou encore les frasques supposées du pape Pie VI. À ne pas soumettre aux regards les plus chastes. **F. del V.**
Histoires coquines et inédites des rois et reines, par Dimitri Casali, Gründ, 98 p., 19,95 €.

À VOIR…

PARIS (75001) ***Chypre entre Byzance et l'Occident.*** Retracer l'histoire artistique singulière de la grande île de la Méditerranée orientale, depuis le IVe siècle – date de la fondation de Constantinople – jusqu'à la conquête par les Turcs en 1571 : telle est l'ambition de cette exposition qui rassemble pour la première fois des œuvres d'une dizaine de musées chypriotes, de l'évêché de Nicosie et d'autres collections. Riche province de l'Empire byzantin jusqu'à VIIe siècle, Chypre est placée ensuite au cœur de la lutte entre Arabes et Chrétiens. Après un nouvel épisode byzantin, l'île est conquise par Richard Cœur de Lion, passe aux Lusignan puis sous la domination vénitienne…
Jusqu'au 28 janvier 2013. Musée du Louvre, 99, rue de Rivoli, 75001 Paris. Tél.: 01 40 20 50 50. www.louvre.fr

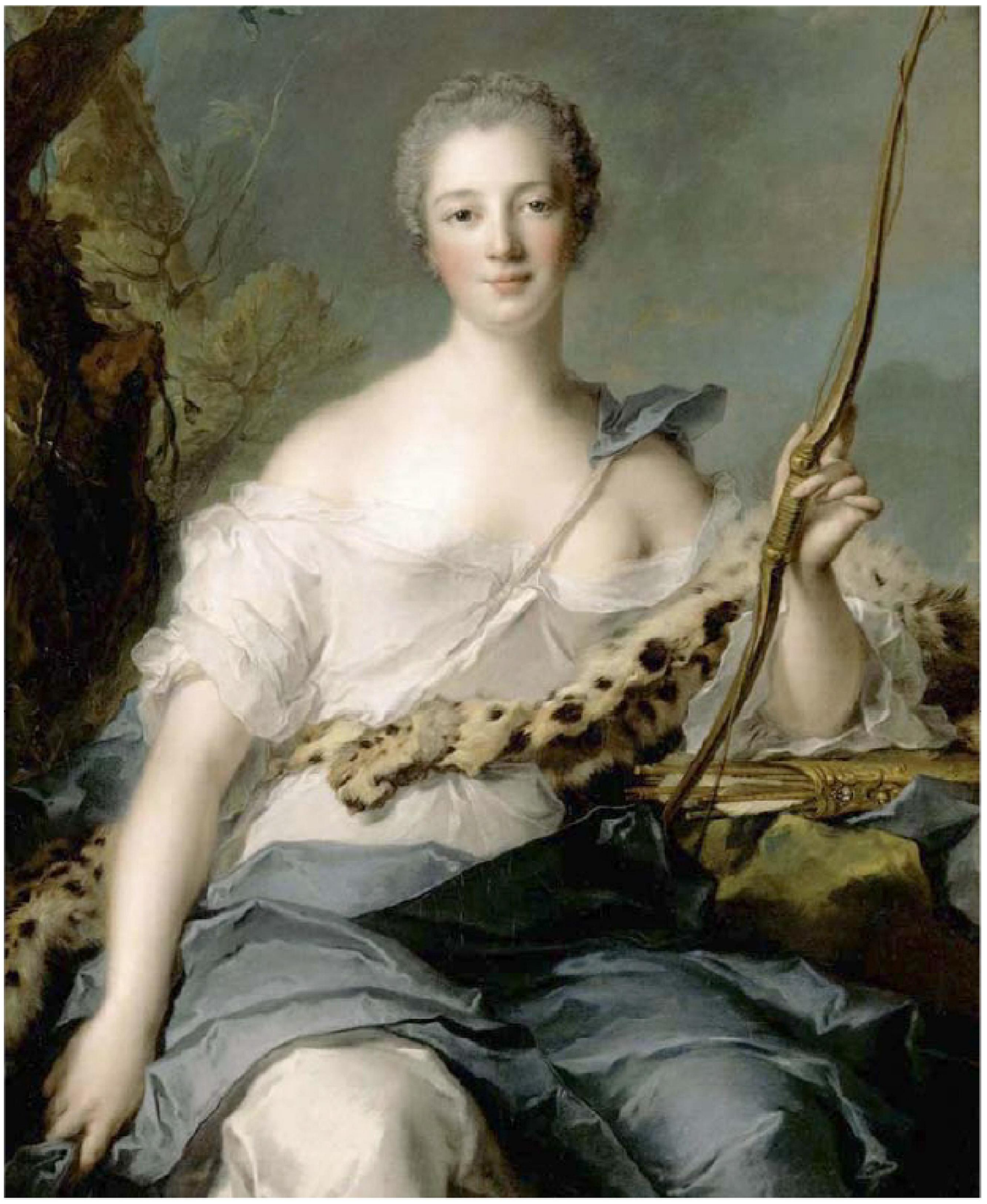


LONDRES (Grande-Bretagne) ***By Royal Appointment.*** En point d'orgue au jubilé de Diamant d'Élisabeth II, le musée de la Mode et du Textile de la capitale anglaise présente un hommage aux couturiers de la reine : Norman Hartnell, Hary Amies et Frederick Fox. Une exposition qui célèbre l'élégance intemporelle de la haute couture londonienne et montre comment le patronage de Sa Très Gracieuse Majesté a permis aux créateurs britanniques de trouver leur place sur la scène internationale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. **Jusqu'au 23 février 2013. Fashion and Textile Museum, 83 Bermondsey St, Londres, SE1 3XF. Tél.: 00 44 (0)20 7407 8664. www.ftmlondon.org**



CHANTILLY (Oise) ***Delacroix et l'aube de l'orientalisme.*** L'orientalisme est l'un des temps forts des collections du musée Condé. Deuxième musée de France pour la peinture ancienne, il conserve vingt-deux tableaux et plus d'une centaine de dessins orientalistes, acquis par le duc d'Aumale. Fils du roi Louis-Philippe Ier, celui-ci avait combattu en Algérie, dont il sera gouverneur général en 1848. Delacroix est représenté à Chantilly par plusieurs œuvres et par son extraordinaire album de voyage au Maroc de 1832. De nombreux autres artistes le côtoient sur les cimaises. Cette aube de l'orientalisme coïncide justement avec la monarchie de Juillet.
Jusqu'au 7 janvier 2013. Musée Condé, château de Chantilly (60500). Tél.: 03 44 62 62 64. www.domainedechantilly.com

© RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES); DR



Ci-dessus : vase en marbre bleu turquin, dans la galerie des Glaces. Ci-dessous : « L'Apothéose d'Hercule », par Noël Coypel (fin XVII[e]). À droite : « Mme de Pompadour en Diane », par Nattier (1746).

EXPOSITION

L'Antiquité recomposée

Dominé par la figure d'Apollon, dieu romain du Soleil, Versailles entonne comme une hymne au monde antique. Pour la première fois depuis la Révolution, le château retrouve son âme antérieure.

L'ambition de Louis XIV était de faire de Versailles une « nouvelle Rome ». Depuis la Renaissance, chez tous les princes d'Europe, l'Antiquité restait une référence et un modèle permanents. Au XVII[e] siècle, cette période constitue un absolu indépassable. C'est pour renouer avec cette grandeur passée que Louis XIV a créé Versailles comme siège du pouvoir.

Davantage que tous les autres souverains de son temps, le Roi-Soleil a cherché à acquérir les pièces antiques les plus rares ou à les faire copier. Statues et bustes des grands appartements et des jardins, camées, médailles et petits bronzes du cabinet du roi. La collection rassemblée à Versailles offre la vision d'une Antiquité recomposée pour la gloire du souverain. Dans le château et dans le parc, l'art et la mythologie antiques sont omniprésents. Tant par le goût des souverains successifs, à travers leurs collections, que par l'esthétique qui a présidé à la création du palais et de ses décors. L'exposition « Versailles et l'antique » offre une occasion unique de rassembler plus de 200 œuvres – sculptures, peintures, dessins, tapisseries, pièces de mobilier, etc. – provenant des grandes collections françaises, dont le Louvre et Versailles. Pour la première fois depuis la Révolution, les antiques les plus prestigieuses reviennent au château, scénographiées par le metteur en scène italien Pier Luigi Pizzi. ●

Louis Luce

Versailles et l'antique. Jusqu'au 17 mars 2013 au château de Versailles, 78000. Tél. : 01 30 83 78 00. www.chateauversailles.fr

Dans le jardin du Trianon Palace, de gauche à droite : Patrice du Puy de Clinchamps, Jean-Michel Riou, le prince Fayçal Bey de Tunisie, la princesse Barbara de Yougoslavie, Grégoire Salamin (directeur général de l'hôtel), Philippe Delorme, Alain Baraton, Emmanuel More (directeur du développement) et Philippe Séguy.

TRIANON PALACE

À la table du Roi-Soleil

Versailles est enchanteur en toutes saisons, mais davantage encore à l'automne. Pour la circonstance, Simone Zanoni, le chef inspiré du restaurant Gordon Ramsay du Trianon Palace, avait concocté un menu digne du «plus grand monarque de l'univers».

Foie gras du Périgord, perdreau et pigeon de chasse, saint-jacques, confit de boeuf et lentilles du Puy, légumes du potager, ratte au raifort… Comme par un sortilège, nous voilà revenus à la table de Louis XIV. «Versailles est à l'origine de la gastronomie, rappelle **Alain Baraton,** jardinier en chef du domaine de Versailles. C'est le potager qui va permettre aux cuisiniers de faire preuve d'imagination, de mettre en scène la cuisine.» **Philippe Delorme** réfute l'accusation de gaspillage attachée à la cour de Louis XIV : « On gâchait beaucoup moins de produits que dans n'importe quel supermarché ou cantine scolaire actuels ! Les reliefs de la table royale étaient revendus dans les auberges de la ville.» **Jean-Michel Riou,** qui poursuit sa saga romanesque autour de la construction du palais, évoque ses relations avec le souverain : « Plus je l'approche, plus à mes yeux, il est humain. L'image sacrée de ce roi voulu par Dieu s'efface. Il devient un compagnon de route avec qui, par moments, je ne suis pas d'accord.» **Philippe Séguy,** grand reporter à *Point de Vue*, renchérit : « Louis XIV était plus accessible que François Hollande. Il suffisait d'avoir un chapeau et une épée rouillée pour assister à son dîner !» L'éditeur et généalogiste **Patrice du Puy de Clinchamps** souligne que Louis XIV a conçu Versailles comme une cage dorée : «les nobliaux de province s'endettaient, dans

Lire & sortir POINT DE VUE

LES DÉJEUNERS DE L'HISTOIRE
En cet automne, le parc du château de Versailles a pris des teintes mordorées. Princes, romanciers et historiens se retrouvent dans le cadre raffiné et intime du restaurant Gordon Ramsay autour d'un succulent déjeuner de **« Point de Vue Histoire »**. Pour une symphonie des sens orchestrée par le maestro Simone Zanoni…

l'espoir d'être présentés au monarque. » Tandis que le prince **Fayçal Bey de Tunisie** évoque la figure de Soliman Aga, émissaire du sultan ottoman en 1669, la princesse **Barbara de Yougoslavie** – dont l'un des ancêtres Liechtenstein a été ambassadeur auprès du Roi-Soleil – défend la mémoire du plus grand des Bourbons : « On pense souvent que Louis XIV ne s'occupait que de fêtes, mais on oublie que c'était vraiment un grand travailleur, attaché à la puissance et à la gloire de la France. » Derrière les vastes verrières, la brume achève de s'élever sur les prés de Trianon, où paissent chèvres et moutons. Comme au temps de Marie-Antoinette…

© LUC CASTEL, DR

À VOIR…

PARIS (75007) ***Avec armes et bagages… dans un mouchoir de poche.*** Sous ce titre énigmatique, le musée de l'Armée se fraye un chemin dans le quotidien du soldat, et plus largement de la société française, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, au gré des multiples avatars d'un objet trivial et souvent méprisé : le carré de textile imprimé appelé, selon les époques et les usages, mouchoir ou foulard. L'exposition réunit 60 de ces carrés de tissu, du plus modeste au plus luxueux. Beaucoup sont supports d'images : mythiques et nostalgiques de Napoléon Ier par exemple, d'autres de propagande, glorifiant les campagnes militaires ou les régimes politiques successifs, d'autres enfin se révèlent satiriques ou éducatives. Un surprenant florilège. **Jusqu'au 13 janvier 2013. Musée de l'Armée, hôtel national des Invalides, 75007 Paris. Tél. : 01 44 42 38 77. www.invalides.org**

BORDEAUX (Gironde) ***Au temps des Gaulois, l'Aquitaine avant César.*** Entrez dans un village gaulois ! Partez à la rencontre des Pétrocores, des Nitiobroges ou des Cocosates. Découvrez les reconstitutions grandeur nature d'une maison, d'un atelier de potier, de bronzier, de verrier, de forgeron. Plusieurs centaines d'objets, issus de fouilles archéologiques récentes, permettent de mieux connaître la vie quotidienne des peuples qui habitaient le sud de la France entre 800 av. J.-C. et la conquête romaine. **Jusqu'au 17 mars 2013. Musée d'Aquitaine, 20 cours Pasteur, 33000 Bordeaux. Tél. : 05 56 01 51 00. www.musee-aquitaine-bordeaux.fr**

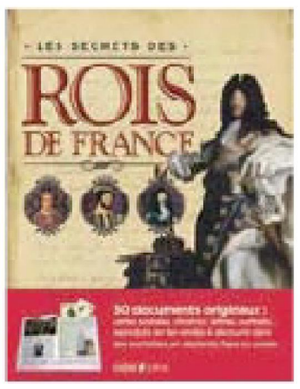
COMPIÈGNE (Oise) ***Un salon de thé pour l'impératrice Eugénie.*** Après cinq années de restauration, le salon de thé de l'épouse de Napoléon III est enfin rouvert au public. L'événement est souligné par une exposition évoquant le goût très personnel de la dernière souveraine des Français en matière de décoration. Eugénie de Montijo a en effet accordé la plus grande attention à l'ameublement de ses résidences en général et de ce salon en particulier, qu'elle avait fait entièrement redécorer entre 1855 et 1865. Témoignage de la vision de l'Extrême-Orient, tel que le rêvait le Second Empire. **Musées du Palais impérial de Compiègne (60200). Tél. : 03 44 38 47 00. www.musee-chateau-compiegne.fr**

Quelles belles pages !

Le livre numérique est loin encore d'avoir détrôné ses concurrents imprimés ! À la faveur des fêtes de fin d'année, voici quelques somptueux ouvrages aux illustrations luxuriantes. À feuilleter au coin du feu, durant les longues soirées d'hiver.

UNE MALLE AUX TRÉSORS

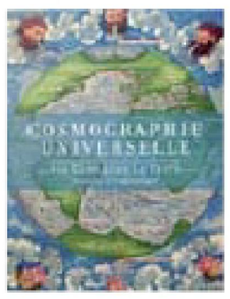
Les rois captivent par leur grandeur et par les mystères qui entourent leur vie privée. Cet ouvrage propose un panorama des dynasties françaises qui ont régné pendant plus de quinze siècles. En revivant les moments les plus palpitants de l'existence de ces souverains : intrigues amoureuses, entreprises guerrières, luttes de pouvoir, trahisons, complots. Vous y découvrirez comment la monarchie s'est construite, et la France avec elle. Richement illustré, cet album comprend en outre 30 fac-similés de documents originaux amovibles : cartes postales, chromos, lettres, portraits, manuscrits… Un magnifique livre objet qui ravira tous les amoureux du passé.



Les Secrets des rois de France, Éditions du Chêne, 127 p., 29,90 €.

ENLUMINURES GÉOGRAPHIQUES

Pilote royal au Havre, Guillaume Le Testu a pris part à l'expédition de Villegagnon au Brésil. Il sera aussi le compagnon d'aventures du corsaire Francis Drake. En 1556, il réalise pour l'amiral de Coligny cette cosmographie universelle riche de 56 cartes enluminées et jusque-là inédite. La « Terre australe », non encore découverte, y est même représentée « par imagination ». Une merveille de poésie et un point fascinant sur les connaissances du temps. **A. M.**

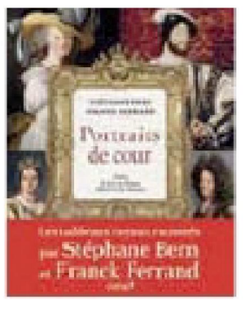


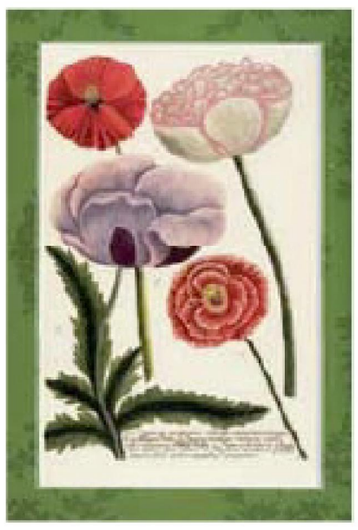
Cosmographie universelle, par Guillaume Le Testu, éditions Artaud, 240 p., 70 €.

LE VISAGE DU SOUVERAIN

Il y a le portrait de Louis XIV en tenue de sacre par Rigaud. Ceux de François Ier et de Charles Quint par Titien. Le cycle de Marie de Médicis par Rubens. Les Menines, de Vélasquez. Mais aussi, plus récemment, Elisabeth II d'Angleterre par Lucian Freud. Dans l'histoire de la peinture, le portrait de cour constitue un genre majeur. Les plus grands artistes, aux XVIIe et XVIIIe siècles notamment, s'y sont consacrés. Pour régner vraiment, un monarque doit diffuser son image, tant auprès de ses peuples que des autres cours. Stéphane Bern et Franck Ferrand –dont on connaît la renommée médiatique– ont composé cette variation à quatre mains.

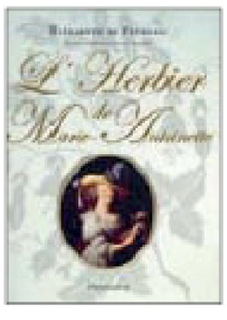
Portraits de cour, par Stéphane Bern et Franck Ferrand, éditions du Chêne, 320 p., 35 €.





DES FLEURS POUR L'AUTRICHIENNE

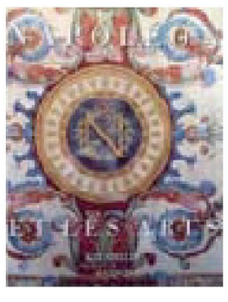
« Vous aimez les fleurs ? aurait dit Louis XVI à sa jeune épouse. Eh bien, j'ai un bouquet à vous donner, c'est le Petit Trianon. » Historienne, spécialiste des odeurs et des fragrances, Élisabeth de Feydeau enseigne à l'École des parfumeurs de Versailles. Partant de documents d'archives et du plan de l'architecte Richard Mique, elle a reconstitué l'herbier imaginaire que Marie-Antoinette aurait pu réaliser en se promenant dans son domaine de Trianon. Au-delà de cette flânerie botanique, l'auteure nous plonge dans le XVIIIe siècle : les espèces nouvelles, les anecdotes de la cour, les utilisations en médecine et en cosmétique de certaines essences.



L'Herbier de Marie-Antoinette, par Élisabeth de Feydeau, Flammarion, 240 p., 35 €.

COFFRET IMPÉRIAL

Le goût du colossal, le rappel de l'Antiquité, la promotion du héros et l'apothéose de la nation : telles sont les composantes du « style Empire ». Du Consulat à 1815, Napoléon mettra les arts au service de son ambition, comme un puissant vecteur de communication. C'est par la création d'une nouvelle esthétique que l'Empereur entend y parvenir. Historien de l'art et directeur de l'Ecole nationale des chartes, Jean-Michel Leniaud se fait ici notre guide avisé…



Napoléon et les arts, par Jean-Michel Leniaud, Citadelles & Mazenod, 448 p., 210 €.

© DR

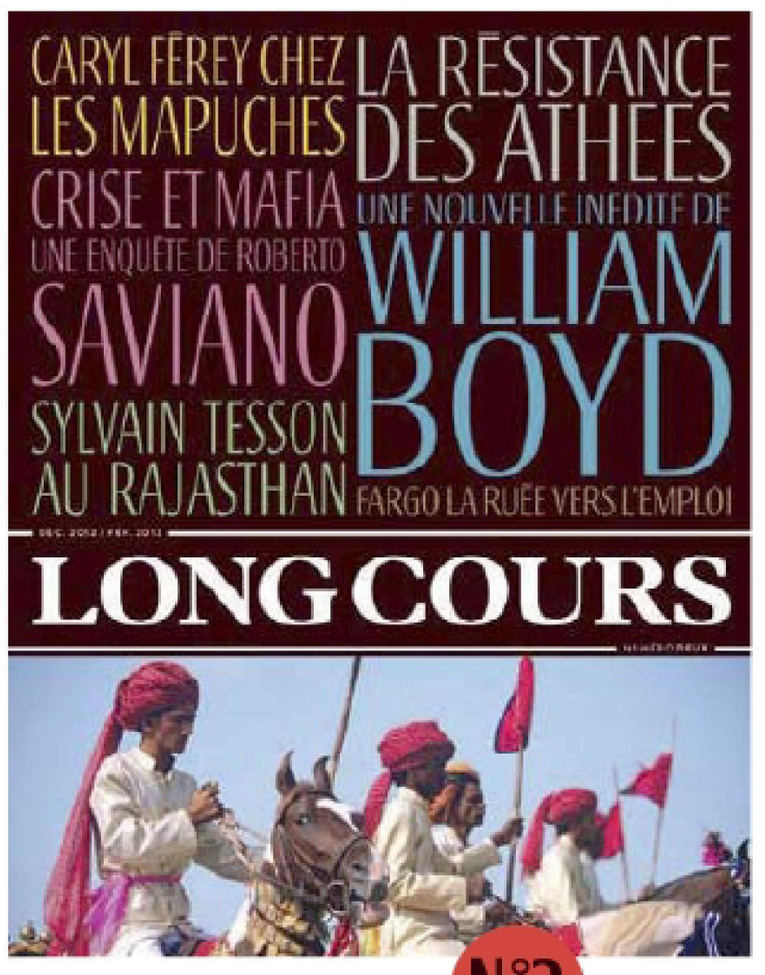
EMBARQUEZ
POUR UN VOYAGE AU LONGCOURS
LE 22 NOVEMBRE*

" Une revue que je vous conseille vivement "
Emmanuel Khérad, France Inter

" La nouvelle bible des lecteurs
à l'âme d'explorateur "
Elle

" Une invitation au voyage"
Bernard Thomasson, France Info

" Long Cours nous emmène
vers des terres que l'on aimerait découvrir
et que la vie moderne ne nous laisse
pas le temps d'arpenter "
Christophe Barbier, L'Express



N°2

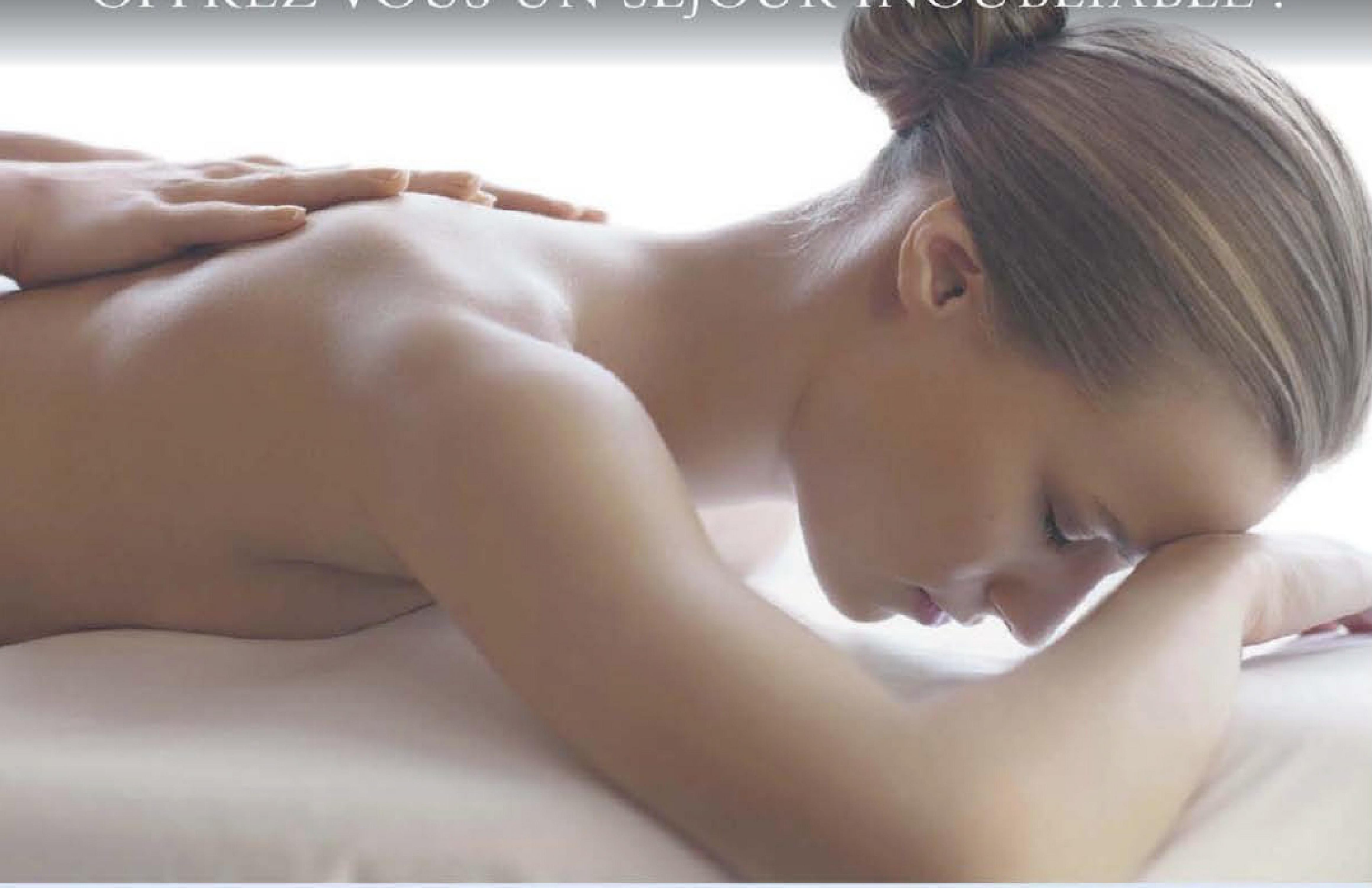
REVUE TRIMESTRIELLE
196 PAGES
15 EUROS

Pour en savoir plus : www.revue-longcours.fr

*EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE

AG14778

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR INOUBLIABLE !



TRIANON PALACE
VERSAILLES

A WALDORF ASTORIA HOTEL

Le Trianon Palace Versailles est le nouvel emblème de luxe et de modernité,
dans le cadre unique du Château et des Jardins de Versailles.
L'hôtel propose 199 chambres toutes récemment re-décorées, un restaurant gastronomique
« Gordon Ramsay au Trianon » (2 étoiles au guide Michelin) et un Spa Guerlain.

Contacter le service réservation : 01 30 84 51 20
Par e-mail : reservations.trianon@hilton.com
www.trianonpalace.fr

DES LIEUX D'EXCEPTION POUR UNE EXPERIENCE UNIQUE
De l'élégance classique à la splendeur moderne, Waldorf Astoria Hotels & Resorts
offrent à leurs hôtes un service unique et un hébergement sublime.

WALDORF
ASTORIA®
HOTELS & RESORTS

www.waldorfastoria.com

HHONORS
HILTON WORLDWIDE

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération. Pour votre santé, évitez de manger trop gras, trop sucré, trop salé.

© 2012 Hilton Worldwide